

ANATOLE FRANCE

ŒUVRES COMPLÈTES

NOUVELLE ÉDITION ÉTABLIE
PAR JACQUES SUFFEL



ALFRED DE VIGNY

ÉTUDE

POÉSIES

LES POÈMES DORÉS

IDYLLES ET LÉGENDES

LES NOCES CORINTHIENNES

ILLUSTRATIONS DE JEAN NEUBERTH

Distribué par le

CERCLE DU BIBLIOPHILE

16 096 20 R1

ALFRED DE VIGNY

ÉTUDE

PRÉFACE DE 1868

Ce petit livre n'a point été écrit pour répondre à des curiosités oiseuses ou indiscrètes. Le nom d'Alfred de Vigny éveille peu de préoccupations semblables, et sa vie n'en satisfait aucune.

Nous avons essayé de raconter la simple histoire d'un grand poète qui fut un galant homme, parce qu'il nous a semblé instructif de rechercher dans quelles conditions de belles œuvres se sont produites, sur quel sol sont écloses les fleurs austères de la pensée.

La poésie ne nous semble pas un jeu où l'on puisse réussir seulement par l'habileté des combinaisons et l'adresse de la main. La vraie poésie, pensons-nous, ne se rencontre pas sans le respect de soi-même et la hauteur des préoccupations.

Nous avons voulu produire l'exemple d'une belle vie d'où sont sorties de belles œuvres.

PRÉFACE DE 1923

Si j'avais pu détruire ce livre, je l'aurais fait. Mais le moyen? Réflexion faite, il ne valait pas un traitement si sévère. Il est d'un écolier qui ne savait ni penser ni écrire; mais qui n'avait point de méchanceté. Ce jeune homme eut tort de porter un jugement sur un grand poète, quand le goût et les connaissances lui manquaient; mais il le fit avec respect. Il fut pédant et embrouillé et donna néanmoins, par endroits, des marques d'un certain sens littéraire. Sans perdre mon temps à corriger un livret où tout est à reprendre, en vue d'une nouvelle édition j'ai ôté quelques fautes ridicules, par un reste de vanité et en considération des beaux caractères de Garamond, que l'aimable Claude Aveline avait pu employer pour un meilleur usage. Que le lecteur de ce second et dernier texte se rassure : Il y trouvera encore assez de sottises pour s'amuser à mes dépens.

I

Le cœur a la forme d'une urne ; c'est un vase sacré, rempli de secrets.
ALFRED DE VIGNY

SUR le point de pénétrer dans l'intimité du comte Alfred de Vigny, nous sommes saisis d'une sorte de respect religieux. L'asile que nous voulons franchir est pieux et tranquille comme un sanctuaire. Nous y trouvons, dans toute sa gravité, l'homme qui eut entre tous la religion de la dignité humaine, et il nous apparaît, dans sa solitude, à peu près aussi impénétrable qu'on l'a pu voir au milieu de cette foule qu'il a d'ailleurs peu coudoyée. Le Gaulois qui, dans Rome envahie, tira la barbe d'un vieux sénateur immobile sur son banc, n'aurait peut-être pas osé toucher, de sa main curieuse, ce visage sérieux et impassible, dont l'œil, discret jusqu'au dédain, cache à tous le miroir d'une âme énigmatique.

Pourtant cet homme calme n'était pas insensible : il eut ses souffrances, mais il garda toujours la suprême pudeur de les cacher ou du moins de n'en laisser voir que ce qu'il fallait pour s'en parer. C'est le poète des passions décentes. Sa muse, comme son âme, a le calme coutumier de tout ce qui est grand et beau. Car ce n'est pas une des moindres puissances du génie d'Alfred de Vigny, d'avoir mis jusque sur le front de la passion une inaltérable sérénité. Une telle vie et une telle œuvre nous

déconcertent tout d'abord et peuvent même nous laisser froids; nous sommes habitués, enfants de ce siècle, à voir dans le sanctuaire des cœurs la flamme briser la lampe, les sentiments excessifs rompre, en éclatant, l'harmonie des lignes et des sons; nous avons vu la Muse de Byron se pâmer, se tordre, belle encore, et hurler, non sans charme, ses ivresses et ses douleurs. La poésie moderne, si souple et si vraie, n'en est pas moins excessive et violente. Sa force éclate dans l'effort, et non, comme voulaient les Grecs, dans la sérénité et dans le repos même. Cette beauté tranquille des anciens Hellènes, Alfred de Vigny l'a aimée et l'a connue : elle a visité le poète dans son recueillement et sa solitude.

Les esprits grossiers qui ne voient la passion qu'à travers les contorsions et les grimaces qu'elle arrache aux faibles, ces esprits que le poète dédaignait jusqu'à l'oubli, peuvent seuls prendre son calme pour de l'insensibilité. Les eaux les plus pures ne sont pas les plus froides. Dans son recueillement, le poète jeta un profond regard, qui dura toute sa vie, sur la Destinée, sur cette fatalité nommée de tant de noms par les hommes, qu'elle entraîne également, ou dociles ou révoltés. Ce douloureux regard ne fut pas sans larmes, et, de ces larmes, comme Éloa la sœur des anges, sont nées les œuvres du poète.

Une foi profonde peut seule donner cette belle paix qui brillait sur son visage comme elle brille dans ses œuvres. Cette foi, Alfred de Vigny l'avait pour sa religion, la seule qu'il ait jamais connue et à laquelle il n'a jamais failli, la religion de l'honneur. Il l'avait apprise sous les armes; il s'en fit le prêtre et l'évangéliste, et il égala sa vie à cette haute parole qu'il prononça une fois et qu'on n'a pas placée sans raison au seuil de ses pensées intimes : « L'honneur est la poésie du devoir. »

II

Nous désirons qu'on ait présent à la mémoire
Que nos pères étaient des conquérants de gloire.
VICTOR HUGO

Les Vigny, gentilshommes de Beauce, tenaient déjà, pendant la seconde moitié du XVIe siècle, un rang élevé dans le royaume, puisque le roi Charles IX envoya, en l'an 1570, un titre à :

« Notre cher et bien-aimé François de Vigny, pour les louables et recommandables services faits à nos prédécesseurs Roys et à Nous en plusieurs charges honorables et importantes où il a été employé pour le bien de notre service et de tout le royaume, même devant les troubles d'iceluy, pour jouir des franchises et prérogatives, et à ce titre posséder tous fiefs et possessions nobles, etc. »

Le journal du duc de Luynes, à la date du vendredi 8 avril 1740, fait la mention que voici :

« Le roi vient d'accorder une pension de 1.200 livres à M. de Vigny, écuyer de quartier, fils de M. de Vigny, lieutenant général des bombardiers, à qui l'on doit l'invention des carcasses[1]. M. de Vigny est écuyer du roi depuis environ trente ans. C'est lui qui a fait le voyage de Madame jusqu'à la frontière d'Espagne. »

Jean-René de Vigny, ancien mousquetaire et officier dans une des compagnies de la garde du Roi, retenu pour dettes à Londres, manquant du nécessaire, écrivit le 5 sep-

1 Espèce de bombe de forme oblongue et chargée de mitraille.

tembre 1766 à l'acteur Garrick, « célèbre par ses sentiments et ses talents », pour recevoir de lui un secours dont il avait le plus pressant besoin.

François de Vigny, celui qui reçut les lettres de 1570, eut pour fils Étienne de Vigny, qui fut père de Jean de Vigny, qui fut père de Guy-Victor de Vigny, seigneur du Tronchet, de Moncharville, des deux Émerville, d'Isy, du Frêne, de Joinville, de Folleville, de Gravelle et autres lieux. Celui-ci fut père de Léon de Vigny, qui donna le jour à Alfred de Vigny dont nous nous occupons ici.

Ces gentilshommes menèrent presque tous une vie paisible et modeste, « poussant le service militaire jusqu'au grade de capitaine où ils s'arrêtaient pour se retirer chez eux avec la croix de Saint-Louis[1] ».

Les armes de la famille de Vigny sont :

D'argent cantonné de quatre lions de gueules, à l'écusson en abîme, d'azur à la fasce d'or, accompagnée en chef d'une merlette d'or, en pointe d'une merlette de même, entre deux coquilles d'argent[2].

Ces nobles hommes vécurent ainsi, servant dans les armées du Roi et chassant le loup sur leurs terres; ils ne connurent que l'action, et nul d'entre eux n'eut souci de la pensée. Le dernier de cette race, le comte de Vigny, poète, fut de beaucoup le plus grand, car il les domina tous de toute la hauteur de l'idée; et il a pu dire, les yeux fixés avec un tranquille orgueil sur leurs portraits cuirassés pendus à la muraille :

> J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
> Une plume de fer qui n'est pas sans beauté[3].

1 Alfred de Vigny.
2 *Etat de la Noblesse.*
3 *Destinées.*

III

Mon père vieux soldat, ma mère Vendéenne.
VICTOR HUGO

ALFRED DE VIGNY naquit le 27 mars 1797, l'an V de la République française, à Loches, dans une petite maison retirée que M. Léon de Vigny, son père, avait achetée pour y vivre obscurément à l'abri de la Révolution.

S'il est une époque qui influe sur les destinées de l'être humain, c'est assurément celle où son existence est encore enveloppée et confondue dans l'existence de sa mère[1]. L'enfant, dans cette mystérieuse vie, tressaille de tous les tressaillements maternels et subit irréparablement l'influence des peines, des passions, des moindres désirs de l'être sympathique dans lequel il se développe. C'est là qu'on trouverait peut-être le mot de bien des existences inexplicables. Ce mot, c'est le secret d'une âme : il est profond et sacré. On peut toutefois, sans violer l'asile intérieur des consciences, deviner quelles étaient les impressions dominantes de madame de Vigny à cette époque où la femme « craint d'être émue[2] ». Madame de Vigny avait vu se disperser au vent populaire sa fortune et ses privilèges; elle avait suivi, dans les prisons de Loches, son père, M. de Baraudin, vieux marin infirme et mutilé; elle était encore toute noire du deuil de son jeune frère fusillé à Quiberon,

1 Voir *Stello*. Edition Charpentier, p. 158.
2 Alfred de Vigny.

et du deuil de ce vieux père tué par la mort de son fils. L'âme fière de madame de Vigny était pleine de cet orgueil héraldique qu'il avait fallu comprimer, pleine d'une tristesse de mort pour les malheurs de sa famille et d'une haine bien excusable pour le peuple qui lui apparaissait sous l'aspect d'un égorgeur, les bras nus et sanglants. Il ne pouvait y avoir place en elle pour d'autres sentiments. Ces traits de l'âme maternelle se retrouveront un peu affaiblis dans l'âme du fils.

Cependant la République, si mâle naguère, s'affaiblissait de jour en jour; elle était dans une seconde enfance, et avait reçu un conseil de régence, le Directoire. On pressentait le coup d'État du 18 brumaire: la noblesse relevait la tête. C'est alors que M. de Vigny vint à Paris avec sa femme et son fils Alfred, qui avait dix-huit mois. C'est dans cette ville, pour ainsi dire, que l'enfant ouvrit les yeux; c'est là qu'il reçut ces premières et profondes impressions des choses auxquelles on attache l'idée de patrie.

La servitude des grandes villes pèse lourdement sur les enfants: toutes les mères y peuvent dire, comme l'Élisabeth de Shakespeare: « Pitié, vieilles pierres, pour ces tendres bébés; dur berceau pour ces jolis petits, sombres compagnes de jeu, si vieilles pour ces jeunes enfants. »

Les yeux bleus d'Alfred ne perdaient les mélancolies de la ville que pour s'ouvrir aux mélancolies de la campagne. Son père le menait parfois, à l'automne, chez madame de Vigny, tante de l'enfant, et qui élevait ses six filles près d'Étampes, au Tronchet, dans un vieux manoir triste comme une ruine et triste encore des tristesses de l'automne. L'enfant regardait avec une stupeur charmée « la grande salle de billard où étaient rangés les portraits de famille[1] », et

1 Alfred de Vigny.

les vieilles tapisseries soulevées par les grands vents qui venaient de la plaine.

Alfred était alors un bel enfant qui ressemblait à une fille; il avait de son père l'amour héréditaire de l'épée, mais sa mère lui avait donné ses beaux cheveux blonds et une grâce un peu féminine que le poète ne perdit jamais.

M. de Vigny, que la Révolution avait ruiné, consacrait le reste de son bien à l'éducation de son fils. Jusqu'à l'âge d'être écolier, Alfred eut des maîtres que sa mère choisit et dirigea. Cette mère avait pour son fils la sévère gravité d'un père, et c'était M. de Vigny, ce vieux soldat courbé en deux par les blessures et les douleurs, qui avait pour lui des tendresses toutes maternelles. Il contait souvent à l'enfant les vieilles histoires de la guerre de Sept ans, si bien que celui-ci croyait voir Frédéric avec sa canne et son tricorne. M. Léon de Vigny avait vu de près le roi philosophe sur le champ de bataille, où un de ses oncles avait été enlevé par un boulet de canon. Le petit Alfred entendait souvent aussi l'histoire du chevalier d'Assas, dont son père avait été l'ami, et avec lequel il s'était trouvé au camp la veille de sa mort.

Alfred était grand questionneur, comme le sont tous les enfants intelligents. Il obsédait son père d'interrogations si persistantes, que celui-ci lui disait qu'il ressemblait à l'*interrogant bailly* de Voltaire.

Un jour — c'était à l'Élysée-Bourbon, où habitait la famille de Vigny[1] — Alfred vit son père revenir triste avec une larme dans le creux de ses rides. Et l'enfant sut que le duc d'Enghien venait d'être fusillé.

Ce fut sa première impression d'horreur : elle dura longtemps.

1 L'Elysée-Bourbon était alors une habitation louée à de simples particuliers.

A peu près à cette époque, le jeune Alfred de Vigny fut envoyé chez M. Hix, dont la pension, située dans le faubourg Saint-Honoré, suivait les cours du lycée Bonaparte.

L'écolier avait la première qualité, presque la seule qui fait ce qu'on nomme, au collège, un élève fort : la mémoire. Il obtenait les premières places et les plus hautes récompenses. Mais il avait toujours l'apparence d'une petite fille blonde et délicate. Ses camarades le battaient, parce qu'il était faible. La raison est excellente, et l'enfance a une implacable logique. Les récréations devinrent intolérables au pauvre écolier : on lui volait son pain dans son panier, et il était obligé de faire les devoirs des voleurs pour racheter la moitié de son déjeuner.

L'enfant devenait triste.

Ce sont les élèves, et non les maîtres, qui font l'opinion publique dans le petit monde des collèges, et cette opinion se forme bien moins d'après le travail des classes que sur la force ou l'adresse des joueürs dans les récréations. Les maîtres punissent, c'est tout; les élèves flétrissent et mettent hors la loi. Le paria devient craintif, défiant et se retranche, selon sa nature, dans la férocité de son orgueil ou dans la conviction indolente de sa nullité. Il devient sombre ou il devient idiot. Alfred de Vigny s'assombrit et se replia sur lui-même.

Heureusement cette oppression de la force physique et brutale se relâche et s'adoucit dans les hautes classes. D'ailleurs Alfred de Vigny fit sa seconde et sa rhétorique dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, et qui transformèrent absolument l'esprit ordinaire des lycéens.

La France, comme a dit le poète, était alors « vivandière »; tous ses jeunes fils étaient enfants de troupe.

L'enthousiasme militaire soulevait les écoliers sur leurs bancs tachés d'encre; le tambour étouffait la voix des

maîtres; tous les yeux de quinze ans clignaient dédaigneusement sur les harangues du *Conciones* et dévoraient les *Bulletins de la Grande Armée*. Quand un condisciple, sorti depuis quelques mois du collège, reparaissait « en uniforme de housard et le bras en écharpe[1] », tous les élèves rougissaient de honte et « jetaient leurs livres à la tête des maîtres ».

Alfred de Vigny conçut alors « un amour désordonné de la gloire des armes[2] ». Marcher à la gloire, c'était, de l'avis commun, suivre Napoléon. La jeunesse ne se précipitait pas alors, comme les volontaires de 1793, à la glorieuse servitude d'un principe : elle se ruait pour servir un homme. Mais M. Léon de Vigny, qui avait brisé son épée pour ne pas fausser son serment de fidélité au roi, ne croyait pas qu'une épée de gentilhomme dût répondre à la diane du camp impérial. Il se hâta de tirer son fils d'au milieu de ces jeunes têtes belliqueuses et napoléoniennes de sentiment, et jeta de suite l'adolescent au milieu du monde, comptant que le murmure des salons étoufferait à ses oreilles juvéniles le grondement prochain du canon de Leipzig.

Il semble qu'en effet, grâce à ce changement, le rêveur ait alors surmonté l'homme d'action dans cet adolescent promis par la destinée aux spéculations de l'esprit.

Alfred de Vigny, libre enfin d'étudier et d'apprendre, se jeta dans tous les travaux où son imagination le poussait. Il lisait et écrivait avec une sorte de fureur, sous la direction d'un vieux précepteur dont il a laissé le nom, l'abbé Gaillard; il traduisait Homère du grec en anglais. Il faisait aussi des tragédies classiques qu'il avait l'esprit de

1 Alfred de Vigny.
2 Alfred de Vigny.

déchirer à mesure qu'il les écrivait; il essayait des romans et des comédies. Il était inquiet, sentant en lui comme des idées, mais si vagues et si fuyantes, qu'il ne pouvait ni les saisir ni les formuler. Le dépit lui venait de ne pouvoir réaliser sur l'implacable papier blanc que d'insipides pastiches. Ce sont là les premières tortures du talent qui naît. La tête bout et la main est froide. Quand le génie est venu, c'est le front qui est calme et la main qui est de feu, comme l'a dit un grand poète français[1].

L'âme adolescente du poète sentait alors le trouble et les tressaillements de la conception. Dès lors, on pouvait pressentir l'heure d'un glorieux enfantement.

Ce moment sacré de l'âme est plein de vertiges et d'ignorances. Le jeune homme, las de la méditation que, dans son impatience, il accusait de stérilité, se reprit à maudire son apparente oisiveté et à souhaiter d'agir. Il demanda de nouveau une épée. Dans le duel intérieur de la pensée et de l'action, c'est l'action qui se relevait victorieuse une seconde fois, mais calmée, rendue plus grave par un an de réflexion.

Alfred de Vigny, qui voulait être officier, avait résolu d'entrer dans le corps le plus recueilli et le plus savant de l'armée, dans l'artillerie. Pour atteindre ce but, il avait étudié les mathématiques avec ardeur, et il était en état de se présenter à l'École polytechnique, quand la bataille de Paris, en ramenant les Bourbons, ouvrit immédiatement au nom du gentilhomme les cadres de l'armée.

1 Barbier.

IV

Egregium forma juvenem et fulgentibus armis,
Sed frons læta parum.

VIRGILE

Nous avons élevé cet enfant pour le Roi », écrivit, en 1814, madame de Vigny au ministre de la Guerre, en demandant, pour son fils, un brevet de sous-lieutenant dans les gendarmes de la Maison-Rouge.

Alfred de Vigny entra dans ce corps le 1er juin 1814 : il avait alors dix-sept ans. La même année, le même mois, Alphonse de Lamartine entrait, avec le même grade, dans les gardes du corps.

Les quatre compagnies de la Maison-Rouge étaient composées de gentilshommes ruinés. Ces nobles compagnies, comme celles des gardes du corps et des mousquetaires, donnaient, dès l'admission, le rang et la solde de sous-lieutenant dans l'armée.

Le 20 mars 1815, encore mal remis d'une chute de cheval qui lui avait cassé la jambe, le sous-lieutenant de Vigny suivit, à cheval, le roi et les princes jusqu'à Béthune; il entra dans cette « petite ville laide et fortifiée[1] » au moment où les habitants « commençaient à retirer les drapeaux blancs de leurs fenêtres et à coudre les trois couleurs dans leurs maisons[1] ».

Les compagnies rouges, les *rouges*, comme on les appelait, étaient fort détestées de toute l'armée; les vieux

1 Alfred de Vigny.

soldats de l'empereur murmuraient. Les moustaches grises se soulevaient avec dédain devant le luxe et le rang de ces officiers imberbes, enfants dont les lèvres étaient encore humides du lait sucé tranquillement dans l'exil du manoir héréditaire ou du pays ennemi. Quand Louis XVIII eut vu une seconde fois son trône restauré, il jugea nécessaire de sacrifier à l'armée de Napoléon tous les corps d'officiers.

Les gendarmes de la Maison-Rouge furent licenciés le 31 décembre 1815.

En cette année 1815[1], Alfred de Vigny composa deux poèmes charmants : *la Dryade* et *Symétha*.

Le jeune officier s'était souvenu d'un autre jeune homme, poète et soldat comme lui, que l'on ne connaissait alors que par les délicieux fragments cités dans les notes du *Génie du Christianisme* et à la suite des poésies de Millevoye. Alfred de Vigny mit sur sa Lesbienne Symétha un pâle et doux reflet des Néère et des Myrtho d'André Chénier.

. . . .

Car la vierge enfantine auprès des matelots
Admirait et la rame et l'écume des flots;
Puis, sur la haute poupe accourue et couchée,
Saluait, dans la mer, son image penchée,
Et lui jetait des fleurs et des rameaux flottants,

1 Nous avons accepté la date de 1815, qu'Alfred de Vigny a donnée aux deux poèmes de *la Dryade* et de *Symétha*. La seule objection qu'on ait pu faire à la date de 1815 assignée à la composition de ces deux études grecques, c'est que l'imitation d'André Chénier y est apparente, et que les œuvres de ce poète n'ont été publiées, dans leur entier, qu'en 1819. — Mais les fragments donnés par Millevoye et Chateaubriand, fragments très remarqués déjà en 1815, révélaient le secret de la manière et du génie de ce poète assez complètement, pour qu'un poète pût saisir ce secret. Ajoutons que les vers de *la Dryade* et de *Symétha* ne rappellent aucunement, comme facture, les merveilleux vers d'André Chénier. Dans ces deux pièces, l'influence du poète antique n'est sensible que dans le choix et l'intelligence des sujets. (1868). — Aujourd'hui, je doute beaucoup que ces deux poèmes soient de 1815. (1923.)

Et riait de leur chute et les suivait longtemps;
Ou, tout à coup rêveuse, écoutait le zéphyre
Qui d'une aile invisible avait ému sa lyre.

Ces accents ne sortent-ils pas du plectre d'ivoire d'André Chénier, mais touché par des doigts incertains et timides encore? Le génie lui-même commence par imiter; son originalité s'affirme par degrés. Au lieu de réunir avec effort les membres épars, son légitime butin, et d'en former, comme il faisait d'abord, un tout où les parties primitives trahissent leur origine et leur destination étrangère, le génie, de ces mêmes membres pris où il lui plaît, fait un être vivant, harmonieux et doué d'une existence propre. C'est là toute l'originalité du génie. Nous la trouverons bientôt dans les créations de notre poète.

A cette époque, ne l'oublions pas, il est encore bien jeune; partagé entre le goût des armes et celui de la poésie, il est un peu comme les enfants du poète Prudence : il joue avec les palmes et les couronnes.

En mars 1816, l'ex-gendarme de la Maison-Rouge entra comme sous-lieutenant dans la garde à pied.

C'était encore un enfant « rose et blond[1] » ressemblant à une fille déguisée, et n'ayant point de rasoir dans sa trousse, par la raison qu'il n'avait point de barbe au visage. Il marchait très droit et laissait voir tout l'orgueil qu'il avait de porter l'épaulette.

Un jour qu'il suivait la route de Rouen, avec son régiment, il eut un moment d'extraordinaire bonheur en passant devant les quatre grosses tours du château de Vigny. Ce n'est point que son père eût jamais possédé ce château qui, dès l'année 1554, avait cessé d'appartenir aux Vigny. Mais les officiers du bataillon où le jeune de

1 Alfred de Vigny.

Vigny était lieutenant témoignèrent « qu'ils seraient charmés » d'être reçus par lui, en regard du château, dans le village nommé Bordeaux de Vigny. Le jeune homme donna donc à ses collègues, vieux soldats à la moustache grise, « un assez mauvais déjeuner dans la mauvaise auberge du pauvre village[1] ». Mais il les traita avec un si joyeux orgueil, qu'il n'eût pas changé son repas contre les festins de ses pères, « dont la fumée avait noirci les vieilles cheminées ».

L'action et le rêve, comme deux fées, se disputaient cette belle tête de vingt ans. Mais le corps frêle et délicat du jeune officier était plus propre aux patients travaux de la lampe qu'aux marches et aux veilles du service. Dès 1819, Vigny avait craché le sang; il s'était tenu debout, il avait marché. Personne n'eut plus que lui le respect du devoir. « Il faut continuer le service jusqu'à la mort. » Ce fut sa parole. Aussi bien « ce n'est que lorsqu'un homme est mort qu'on croit à sa maladie dans un régiment[1] ».

Toutefois, nous sommes dans une époque de paix où le service militaire a de longs repos et de pleins loisirs. Le sous-lieutenant, presque toujours en garnison à Courbevoie ou à Vincennes, lit la Bible, médite, ou, assis sur un canon de Louis XIV, « raconte paisiblement des histoires de guerre[1] »; et souvent vient à Paris, où le premier cénacle de la renaissance poétique vient de se former.

Alfred de Vigny avait retrouvé, un soir de l'année 1815, au bal, le jeune Émile Deschamps, fils d'un ami de M. Léon de Vigny, et lui-même camarade d'enfance d'Alfred. Il était donc lié avec Émile Deschamps qui traduisait alors l'intraduisible *Cloche* de Schiller, et avec son frère Antoni

1 Alfred de Vigny.

qui apprenait dans son Dante la langue forte et profonde des *Dernières Paroles*. A côté de ces trois poètes, s'asseyaient le bon Pichald, auteur de *Guillaume Tell;* Soumet, le chantre de cette *Divine Épopée,* dont Alfred de Vigny reconnaissait l'ampleur et le souffle poétique tout en blâmant l'ambition du titre; Guiraud, Jules Lefebvre et tant d'autres qui ouvrirent l'ère violente de la poésie française par des chants calmes et pacifiques. L'hymne du prêtre précédait le bardit du guerrier[1].

L'amitié fit de Vigny un prosateur. Il écrivit, dans la *Muse française,* revue qui représentait les opinions littéraires de ses amis, quelques articles de critique très sensés, mais d'un style pénible et plein d'embarras. La prose n'était nullement sa langue naturelle : il l'apprit lentement, comme une langue étrangère; après avoir médiocrement écrit son grand roman de *Cinq-Mars*, il trouva dans *Stello* une forme un peu artificielle, mais d'une grande beauté, et finit par donner, dans *Chatterton*, la pièce en prose la mieux écrite de tout notre théâtre moderne.

A l'époque où nous sommes, le poète s'était révélé, le prosateur n'existait encore que pour l'amitié.

Le bon Antoni Deschamps a conservé de ce temps un souvenir qu'il a doré de sa poésie.

Il convient de l'écouter :

C'était là mon bon temps, c'était mon âge d'or,
Où, pour se faire aimer, Pichald vivait encor,
Cygne du Paradis, qui traversa le monde,
Sans s'abattre un moment sur cette fange immonde.
Soumet, Alfred, Victor, Parseval, vous enfin
Qui dans ces jours heureux vous teniez par la main,

1 «L'hymne du prêtre précédait le bardit du guerrier.» Comment ai-je pu écrire cela? Quel sens cette phrase avait-elle pour moi? Quelle signification lui donnais-je? Je n'étais ni fou ni tout à fait imbécile. Sans doute que j'ai cru que c'était une beauté. (1923.)

Rappelez-vous comment au fauteuil de mon père
Vous veniez le matin, sur les pas de mon frère,
Du feu de poésie échauffer ses vieux ans,
Et sous les fleurs de mai cacher ses cheveux blancs.
Les plus jeunes vantaient Byron et Lamartine,
Et frémissaient d'amour à leur muse divine;
Les autres, avant eux amis de la maison,
Calmaient cette chaleur par leur froide raison,
Et savaient, chaque jour, tirer de leur mémoire,
Sur Voltaire et Lekain, quelque nouvelle histoire.

La vie de garnison ne fut donc pas, pour le poète, une vie d'exil et de solitude intellectuelle. Mais les réunions purement littéraires furent rares et légères; le cénacle n'influa guère sur le génie du poète : il avait une vision des choses qui lui était propre. Il soumit toujours son mode d'expression à cette vision même, sans aucune formule préconçue dans laquelle il ployât son idée. Les conversations de ses amis ne purent que l'aider à se développer dans son sens propre. Lui-même, dans une page intime, révèle le secret de sa manière de produire. « Je conçois tout à coup un plan, dit-il, je perfectionne longtemps le moule de la statue, je l'oublie, et quand je me mets à l'œuvre après de longs repos, je ne laisse pas refroidir la lave un moment. C'est après de longs intervalles que j'écris, et je reste plusieurs mois de suite occupé de ma vie, sans lire ni écrire. »

En cette année 1822, Alfred de Vigny fit imprimer ses poésies. C'est un volume de format in-8°, publié chez Pélissier avec le simple titre de *Poèmes.*

Héléna, poème en trois chants, occupe la moitié du volume. C'est un poème sur les Grecs modernes, car la Grèce alors s'affranchissait, éveillant l'enthousiasme

De tous les cœurs amis de la forme et des Dieux[1].

1 Barbier.

Ce n'est d'ailleurs qu'une histoire d'amour. Héléna, outragée par des soldats turcs, meurt, se jugeant indigne de l'amour de Mora, son amant. Reconnaissant dans une vision l'âme d'Héléna qui, dépouillée d'un corps profané, a retrouvé sa virginité, Mora lui-même songe que leur amour eût été sans honneur, et dit :

Va, j'aime mieux ta cendre encore qu'un tel bonheur.

Dans ce poème d'une conception un peu enfantine et d'une exécution gracieuse parmi bien des inexpériences, on pressent le chantre des âmes chastes et des fronts purs, d'Éloa et de Kitty Bell, le poète des hermines.

La mère de M. de Vigny, avec cette bonté sévère qu'elle avait pour son fils, souligna, sur son exemplaire[1], les endroits défectueux du poème, et, au-dessous de ces annotations, le poète a depuis ajouté les siennes qui donnent raison, avec une charmante condescendance, aux critiques de sa mère :

« Ma mère, vous aviez bien raison. C'est fort mauvais, et j'ai supprimé le poème entier. »

En effet, *Héléna* ne reparut plus dans aucune édition des poèmes d'Alfred de Vigny.

Le reste du volume contient, outre les deux jolies études antiques dont nous avons parlé, *la Fille de Jephté, la Prison, la Femme adultère,* ce dernier poème plus beau, plus complet que jamais; car nous regrettons, avec Sainte-Beuve, les sévères retranchements que M. de Vigny fit depuis à cette poétique composition. Le recueil se termine par l'*Ode au malheur,* qui ne reparut plus dans l'œuvre du poète qu'en 1842, sur l'avis de Sainte-Beuve.

1 Qui a été entre les mains de M. L. Ratisbonne, à qui l'on doit l'indication de cette particularité.

Ces commencements étaient dignes d'être remarqués, surtout si l'on se reporte au temps où ils eurent lieu, alors que Victor Hugo lui-même en était encore à sa manière classique et peu originale.

Mais ce volume, d'une poésie fraîche, moderne, pleine de promesses et d'espérances, eut le sort de tous les débuts poétiques : il fut goûté par les poètes amis du poète, qui en savaient d'avance les vers par cœur; il ne fut pas lu du public français, qui n'aime pas les vers et qui ne les a jamais beaucoup aimés.

Ce mépris injuste mais fatal étonna peu M. de Vigny et ne l'empêcha pas de publier, quelques mois après, en cette même année 1822, *le Trappiste*, brochure in-8°, imprimée chez Guiraudet.

Au mois de juillet 1822, Alfred de Vigny fut promu au grade de lieutenant. La fièvre intermittente de l'action le tenait encore. On n'a pas eu impunément quinze ans aux Cent-Jours. Enfin, une occasion de gloire s'offrait à l'armée française qui s'ennuyait dans l'oisiveté depuis la chute de Napoléon : on allait se battre en Espagne. Alfred de Vigny permuta pour faire campagne, et entra, en mars 1823, au 55e de ligne, avec le grade de capitaine. Son espoir fut déçu : le 55e de ligne ne franchit pas les Pyrénées.

Le capitaine du 55e de ligne n'était pas né pour la guerre; la Poésie l'avait marqué du doigt. C'était un beau et doux jeune homme de vingt-cinq ans. Ceux qui l'ont connu alors nous ont tracé son portrait.

Ses cheveux fins et luisants, « des cheveux ruisselants d'inspiration[1] », se rejetaient en arrière pour découvrir un front poli « légèrement teinté de blanc et de carmin, gracieusement déprimé vers les tempes[1] ».

1 Lamartine.

Il avait des yeux bleu-de-mer qui dédaignaient de chercher la pensée d'autrui, le nez droit, et ses lèvres, « rarement fermées, gardaient le pli habituel d'un sourire en songe[1] »; son menton solide était de ceux qui appellent le creux de la main pour s'y reposer, menton de rêveur ou de penseur, comme un grand poète le veut. Le visage de M. de Vigny avait cette « blancheur rose[1] », cette pureté de teint où transparaît la pureté de l'âme intérieure.

Le timbre de sa voix était « égal et grave[2] ».

Sa taille était médiocre et bien prise sous l'uniforme.

Tel était, en 1823, ce capitaine de vingt-cinq ans qui passait dans le monde paré de son nom, de son épée et de sa poésie,

Fier et même un peu farouche,

objet des inquiétudes maternelles.

Il avait rencontré dans des salons littéraires celle qu'on nommait la jeune muse, la belle Delphine Gay, alors blonde et rose enfant.

Or, voici ce que la mère de Delphine, madame Sophie Gay, écrivait, en août 1823, à son amie, madame Desbordes-Valmore, qui était alors à Bordeaux où M. de Vigny venait d'entrer en garnison :

« Je présume que M. D... vous a déjà amené le poète-guerrier. Je vous le dis bien bas, c'est le plus aimable de tous, et malheureusement un jeune cœur qui vous aime tendrement et que vous protégez beaucoup s'est aperçu de cette amabilité parfaite. Tant de talent, de grâces, joints à une bonne dose de coquetterie, ont enchanté cette

1 Lamartine.

2 Lamartine. — J'ai vu deux ou trois fois Vigny, dans la dernière année de sa vie, s'attardant au fond du beau cabinet de lecture de M. Nottet. Son visage était alors très épaissi. Victor Hugo lui donne, dans *Choses vues*, un profil d'oiseau. (1923.)

âme si pure, et la poésie est venue déifier tout cela. La pauvre enfant était loin de prévoir qu'une rêverie si douce lui coûterait des larmes; mais cette rêverie s'emparait de sa vie. Je l'ai vu, j'en ai tremblé, et après m'être assurée que ce rêve ne pouvait se réaliser, j'ai hâté le réveil. — Pourquoi? me direz-vous. Hélas! il le fallait. Peu de fortune de chaque côté : de l'un, assez d'ambition, une mère ultra-vaine de son titre, de son fils, et l'ayant déjà promis à une parente riche, en voilà plus qu'il ne faut pour triompher d'une admiration plus vive que tendre; de l'autre, un sentiment si pudique qu'il ne s'est jamais trahi que par une rougeur subite, et dans quelques vers où la même image se reproduisait sans cesse.

» Comment, pensais-je, n'est-on pas ravi d'animer, de troubler une personne semblable? Comment ne devine-t-on pas, ne partage-t-on pas ce trouble? Et malgré moi j'éprouvais une sorte de rancune pour celui qui dédaigne tant de biens. Sans doute il ignore l'excès de cette préférence, mais il en sait assez pour regretter un jour d'avoir sacrifié le plus divin sentiment qu'on puisse inspirer aux méprisables intérêts du grand monde[1]. »

Rêve vague de jeune fille, tiédeur d'hermine, le jeune homme put-il n'en rien deviner? — S'était-il repris à y songer, vingt-six ans plus tard, quand il adressa, comme une sorte de réparation, ces vers à Delphine, qui était devenue madame de Girardin et qui était devenue pâle?

Lorsque sur ton beau front riait l'adolescence,
Lorsqu'elle rougissait sur tes lèvres de feu,
Lorsque ta joue en fleur célébrait ta croissance,
Quand la vie et l'amour ne te semblaient qu'un jeu;

1 Cette lettre a été citée dans la *Revue des Deux Mondes* par Sainte-Beuve, qui en avait l'original entre les mains.

Lorsqu'on voyait encor grandir ta svelte taille,
Et la muse germer dans tes regards d'azur;
Quand tes deux beaux bras nus pressaient la blonde écaille
Dans la blonde forêt de tes cheveux d'or pur;

Quand des rires d'enfant vibraient dans ta poitrine
Et soulevaient ton sein sans agiter ton cœur,
Tu n'étais pas si belle en ce temps-là, Delphine,
Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur!

Pendant les quatre années qui suivirent, le capitaine de Vigny resta sans avancement loin de Paris, dans le midi de la France, en pleine paix. Il s'était marié. Le duel de l'action et de la pensée était fini en lui; le poète avait tué le soldat. Le soldat restait encore debout, maintenu « par cette sorte d'aimant qu'il y a dans l'acier d'une épée[1] ». Mais l'homme se lassait : il était faible, souffrant, peu en état de supporter les longues marches à pied qu'il faisait en crachant le sang, et se cachant pour boire du lait dans les fermes, à chaque étape.

Le 22 avril 1827, le capitaine de Vigny se fit réformer pour raison de santé. Ainsi se termina cette carrière militaire de quatorze années obscures, mais qui ne fut pas suivie en vain, car elle aboutit à un des plus beaux livres qui aient jamais été écrits sur l'armée : *Servitude et grandeur militaires*.

1 Alfred de Vigny.

V

Incipe, Mopse, prior.
VIRGILE

ELOA parut en 1824, chez le libraire Boulland, et les *Poèmes antiques et modernes* furent publiés en 1826 par le célèbre éditeur romantique Urbain Canel. Enfin, en 1829, Gosselin, sous le titre de *Poèmes*, réunit les œuvres en vers d'Alfred de Vigny[1].

L'élite du public avait fini par savoir qu'un poète était né. Aussi bien la renaissance poétique de 1830 n'avait rien produit de si doux; elle n'a rien laissé de si pur.

1 Nous avons emprunté à la *Petite Revue*, publiée par M. Pincebourde, les renseignements bibliographiques que nous donnons ici. Voici, pour les compléter, un fragment de l'excellent article où nous avons puisé:

«Depuis cette édition *(Gosselin, 1829)*, les versions n'ont plus varié; seulement, pour la réimpression de ses œuvres complètes chez Delloye et Lecou, où ses poésies prirent définitivement le titre de *Poèmes antiques et modernes*, Alfred de Vigny ajouta, en 1837, deux pièces nouvelles à ce volume: *Paris*, *élévation* (poésie qu'il avait publiée précédemment chez Gosselin, une brochure in-8°, en 1831), et *les Amants de Montmorency*.

» L'édition de 1829, précédée d'une préface (qui n'est pas celle de 1822), présente cette particularité, que la même année, trois mois après la première mise en vente, il en fut fait une réimpression, pour laquelle Alfred de Vigny écrivit une seconde préface; elle s'y trouve imprimée après celle de la précédente édition, que nous indiquions plus haut, et c'est la première préface de 1829 qui, à peu de chose près, existe encore aujourd'hui en tête de ses poésies complètes.

» L'*Ode au Malheur*, qui avait paru seulement dans l'édition de 1822, ne fut rétablie parmi les œuvres de son auteur qu'en 1842, dans la première édition de ses *Poésies complètes*, format in-12, chez Charpentier; elle y fut replacée grâce aux observations de Sainte-Beuve, dont nous avons parlé, et depuis lors elle a fait partie de toutes les réimpressions de cet ouvrage.»

Dans toutes les compositions de ce recueil, une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique.

Moïse, c'est la plainte du génie qui vit solitaire parce qu'il n'a point d'égaux. Il voit l'amour s'éteindre et l'amitié tarir; il marche triste et seul, enveloppé de la colonne noire. C'est la harpe biblique instruite à vibrer aux troubles profonds de l'homme moderne. Rien, dans la poésie française, ne surpasse ce chant grave et sacré.

Après le vaincu du génie, Moïse, le poète dit Éloa, vaincue de la pitié.

Byron avait chanté le Ciel et la Terre dans une œuvre immense; il avait, le poète révolté, tendu la main au grand révolté, à Lucifer, héros triste et magnifique du drame de *Caïn;* Thomas Moore, d'une voix moins forte, avait célébré les amours des anges; Chateaubriand, pour s'enivrer d'encens, avait ouvert un paradis poétique sur la tête de ses *Martyrs*. M. de Lamartine portait alors dans son cerveau son immortel ouvrage, *la Chute d'un ange*. Tout poète alors, sachant que le destin lui avait donné une tête haute pour regarder les cieux, y cherchait le souvenir de son origine, et ne refusait pas aux anges déchus comme lui une pensée fraternelle. Ce vers, avant de passer sur une lèvre inspirée, était dans bien des cœurs :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

C'est dans cette atmosphère pleine d'encens céleste et de fumée de l'abîme que M. de Vigny respira l'idée de la fille des anges, et l'exhala dans un long et pur soupir de poète.

Elle resplendit au fond de toutes les mémoires, cette belle Éloa, qui, née d'une larme de Jésus, aime Lucifer parce qu'il souffre, veut le sauver et se perd avec lui. Dans

ce poème, consacré au plus beau des crimes, la femme apparaît à demi sous la robe et les ailes de l'archange; les blancheurs angéliques y tiédissent sous la chaleur d'un sang riche et pur. Éloa est un ange. La muse du poète est chaste sans froideur; comme il a été dit : « On a chaud sous sa toison d'hermine[1]. »

Au-dessous d'Éloa, belles d'une beauté moins haute, se groupent la femme adultère, la fille de Jephté, madame de Soubise, Emma aux petits pieds, princesse de la Gaule, et Dolorida, de qui le sang espagnol ne ment pas au proverbe :

Yo amo más a tu amor que a tu vida.
J'aime mieux ton amour que ta vie.

Toutes ces femmes sont peintes avec une grâce décente, une pureté qui a fait souvent penser aux tableaux de Raphaël. Les types du poète sont purs comme ceux du divin Sanzio, mais ne baignent pas comme eux dans une joyeuse lumière. « Si j'étais peintre, je voudrais être un Raphaël noir », a dit le poète, entendant qu'une ombre triste et mélancolique sied aux créations du poète et du penseur moderne. Alfred de Vigny n'a pas la lumineuse joie d'un André Chénier, il est plus profond et plus sombre: il y a en lui quelque chose d'un Byron résigné.

Les *Poèmes antiques et modernes* charmèrent les délicats et les poètes; ils n'allèrent guère plus avant; la muse de Vigny entra dans ce demi-jour si doux aux esprits mélancoliques.

Alfred de Vigny sortait parfois de « sa tour d'ivoire » pour traverser la société parisienne; il se mêlait volontiers aux meilleurs d'entre les poètes et les littérateurs. Il était l'ami de Lamartine, et connaissait Victor Hugo et Alexandre

1 Barbey d'Aurevilly.

Dumas. Les grandes solennités littéraires n'avaient pas lieu sans lui. Après la première représentation de la *Christine* d'Alexandre Dumas, où jouait Marie Dorval, Alfred de Vigny se livra à un travail littéraire unique dans sa carrière, et qui ne porte guère l'empreinte de sa main.

L'interminable drame où la force énorme et terrible de Dumas s'épuise, empêtrée dans le tissu mou et terne des mauvais vers, *Christine*, avait été criblée de sifflets en cent endroits : certaines tirades avaient fait chavirer l'œuvre. Il s'agissait de les jeter à la mer pour faciliter la traversée du lendemain, suppressions délicates et raccords pénibles; toute la besogne devait être terminée pour le lendemain matin. Alexandre Dumas avait, selon l'usage, des convives à recevoir cette nuit-là. Il était fort empêché de corriger son œuvre et d'abreuver son monde dans la même nuit; Alfred de Vigny et Victor Hugo prirent le manuscrit; ils s'enfermèrent dans un cabinet, où ils travaillèrent quatre heures de suite avec un acharnement qui ne fut point ralenti par le bruit voisin des verres et des chansons. Ils sortirent au jour, passèrent gravement par-dessus les convives couchés et endormis, laissèrent le manuscrit sur la cheminée et s'en allèrent sans réveiller personne.

VI

Pour nè s'être pas souvenu...
WEBSTER

Le lundi 6 novembre 1826, à 11 heures, le comte Alfred de Vigny fut présenté, par le colonel Hamilton Bunbury, à sir Walter Scott, dans un appartement de l'hôtel de Windsor.

L'auteur d'*Ivanhoé*, prenant le volume de *Cinq-Mars*, dit : « Je connais cet événement, c'est une belle époque de votre histoire nationale... Ne comptez pas sur moi pour critiquer, mais je sens, je sens. »

Juste hommage que fit Alfred de Vigny, en présentant son *Cinq-Mars* à Walter Scott. C'était bien en effet l'influence des admirables compositions historiques du vieil Écossais qui avait produit le roman de M. de Vigny.

Les œuvres de Walter Scott, connues en France par les traductions de M. Defauconpret, étaient beaucoup lues et fort admirées alors. La curiosité historique s'éveillait. Augustin Thierry restituait l'histoire avec cette force créatrice qui est de la poésie. Avant lui Chateaubriand avait fait preuve, dans ses *Études*, d'un amour intelligent de l'histoire. Les artistes se tournaient vers le passé dont ils voulaient reproduire la vraie couleur et la vraie forme. Victor Hugo, de son œil grossissant, interrogeait les gnomes et les démons de Notre-Dame. Victor Hugo n'a pas toujours

voulu comprendre ce que répondirent ces symboliques représentants du moyen âge: le sang bouillonne avec trop de fracas dans sa tête pour que ses oreilles puissent percevoir, au milieu de ce vacarme intérieur, les bruits du passé. Victor Hugo ne s'était pas moins inquiété d'histoire. Alexandre Dumas, avec *Henri III*, avait mis au théâtre un semblant d'histoire. C'était le fonds commun où l'on puisait; le génie lui demandait l'idée, le talent lui demandait les formes et les couleurs.

Alfred de Vigny, dans son enfance, avait dévoré beaucoup de mémoires et de chroniques, et depuis n'avait cessé de respirer cette poussière du passé, incessamment remuée autour de lui; son idée dut nécessairement se formuler au moins une fois dans un cadre historique.

En une nuit de l'année 1824, à Oloron, dans les Pyrénées, il écrivit le plan de son roman de *Cinq-Mars*. Il laissa l'œuvre se développer deux ans dans sa tête, et, en 1826, commença d'écrire, après avoir lu « à la lampe 300 volumes et manuscrits mal imprimés et mal écrits de toute façon[1] ».

La besogne est méritoire, surtout pour M. de Vigny qui, il faut le dire, n'avait pas, ce faisant, la moindre intention de peindre une époque ou des caractères historiques, mais bien de créer des types imaginaires. Il étudia le XVIIe siècle, non pour peindre le XVIIe siècle, mais pour y faire mouvoir, sous des noms historiques, des êtres conçus par lui et réalisant son idéal particulier. L'histoire n'est, dans son œuvre, que la toile de fond, qu'une manière assez arbitraire d'indiquer que les personnages se tiennent en un lieu quelconque de la terre.

1 Alfred de Vigny.

Étrange contradiction! M. de Vigny, les documents en main, compose un roman historique et repousse jusqu'à la pensée d'y faire intervenir la vérité historique.

« A quoi bon, dit-il dans la préface de son roman, à quoi bon les arts, s'ils n'étaient que le redoublement et la contre-épreuve de l'existence?... Laissez-nous rêver que parfois ont paru des hommes plus forts et plus grands, qui furent des bons ou des méchants plus résolus; cela fait du bien. Si la pâleur de votre *vrai* nous poursuit dans l'art, nous fermerons ensemble le théâtre et le livre, pour ne pas le rencontrer deux fois. »

Selon ces théories, l'imagination n'interprète pas la vérité : elle l'abolit pour se substituer à elle.

M. de Vigny comprit d'une étrange façon le roman historique; ce fut pour lui l'occasion de substituer aux personnages réels des personnages typiques et presque abstraits qui leur prissent leurs noms et leurs vêtements. Sous le nom de Richelieu, l'auteur fait mouvoir l'Ambition, sans s'inquiéter de creuser les raisons qui firent agir le cardinal-ministre. L'Amitié se nomme de Thou, et c'est un personnage symbolique. Le défaut du système éclate dans l'œuvre. Les personnages, jetés dans un pays étranger, sous des habits d'emprunt, se meuvent gauchement et parlent faux. Le roman est manqué dans son ensemble, et c'est seulement dans quelques détails qu'il faut chercher Alfred de Vigny avec son beau ton, son charme descriptif et sa poésie.

Ce livre, le seul médiocre qu'Alfred de Vigny ait jamais publié, fut nécessairement le mieux accueilli de la foule, dont les jugements sont infaillibles à qui sait les comprendre. Les femmes pleuraient et disaient à l'auteur :

— Ah! faites-nous des *Cinq-Mars* : c'est votre véritable talent.

Quatre éditions furent épuisées en moins de deux ans, et des traductions en italien, en anglais, en russe même, allèrent tirer des larmes à tous les beaux yeux de l'Europe.

Le poète avait prévu ce succès : « J'ai donné *Cinq-Mars*, a-t-il dit, pour faire lire mes vers. »

VII

«Elle garda la maison.»
(Epitaphe d'une femme antique.)

ALFRED DE VIGNY rencontra à Pau une jeune Anglaise, mademoiselle Lydia Bunbury, qu'il épousa en 1829. Le père de la jeune fille, vieil homme trois ou quatre fois millionnaire, n'avait pas cru pouvoir s'opposer à un mariage que sa fille voulait sérieusement. Les parents anglais, bien différents en ceci des nôtres, ont ce préjugé singulier de ne pas oser substituer leur volonté à celle de leurs enfants quand ceux-ci se marient. Ils donnent pour motif de cette compromettante condescendance qu'on se marie pour soi et non pour son père. M. Bunbury avait donc consenti à ce que M. de Vigny devînt son gendre; mais il ne put trouver la force d'estimer un gendre qui faisait des vers. Peu lui importait l'homme, il ne voyait que le poète, monstre hideux. L'idée qu'un poète était entré dans sa famille lui tournait le sang. Ses rêves lui faisaient voir un animal épouvantable assis à son foyer. M. Bunbury était Anglais : il voyagea pour chasser cette odieuse obsession; il cessa d'être père, et ne fut plus que touriste. Le ciel d'Italie lui versa le repos avec l'oubli de son gendre poétique, tellement qu'un jour, se trouvant à Florence assis, dans un banquet, à côté de M. de Lamartine, alors en ambassade, il adressa ces paroles à son illustre voisin :

— Monsieur, vous qui êtes poète, vous devez connaître les poètes de votre pays?

M. de Lamartine lui ayant répondu qu'en effet il croyait en connaître beaucoup :

— C'est, ajouta M. Bunbury, que ma fille a épousé l'un d'eux.

Mais quand il fallut nommer ce gendre, le beau-père fit quelques efforts de mémoire, et ne put trouver une syllabe du nom qu'il cherchait.

Le poète cita quelques-uns de ses plus illustres confrères, et le nom d'Alfred de Vigny lui monta vite aux lèvres.

— Vigny!... c'est précisément celui-là qui a épousé ma fille, interrompit M. Bunbury.

Il s'était souvenu de son gendre. Plus tard, il se souvint encore de lui pour le déshériter.

Madame Alfred de Vigny, faible et maladive, coûta à son mari des sacrifices continuels de temps et de pensée. Il veilla assidûment sur elle; il fut presque continuellement son garde-malade, et ne quitta ce pénible soin qu'au lit de mort de sa femme, promis lui-même à la mort sans délai.

Madame de Vigny mérite cette louange : elle n'a jamais fait parler d'elle.

VIII

> L'histoire est la véritable épopée des peuples modernes, et nous voyons qu'elle a déjà produit la plupart de leurs plus grandes œuvres poétiques.
>
> LOUIS-XAVIER DE RICARD

En 1829, le théâtre français était encore occupé par les Brifaut et les Arnault, qui coulaient la pâte molle et incolore de leurs conceptions dans ce moule qui avait bien servi à Corneille et à Racine, mais que deux siècles de médiocrité avaient usé. Népomucène Lemercier avait bien tenté, depuis longtemps, de briser ce moule gênant et de donner à chacune de ses œuvres dramatiques sa forme propre. Un des meilleurs esprits du XVIIIe siècle, Diderot, avait même, avant lui, essayé de protéger les libres développements de la pensée dramatique.

Mais Diderot était oublié et Lemercier était sifflé; donc tous deux avaient tort. Il n'y avait pas bien longtemps que Charles Brifaut, ayant fait une tragédie espagnole, la vit interdire par la censure, à cause de la guerre d'Espagne. Que fit-il? Il remplaça Alvarez par Arsace, transporta la scène de Madrid à Babylone et présenta un *Ninus II* au public qui l'applaudit[1]. Victor Hugo avait déjà en porte-

1 Tout cela est mal pensé et mal dit. Le sujet était au-dessus de mes forces. Il m'est impossible de me corriger. Je me contenterai de faire une remarque. Ce Charles Brifaut dont je parlais fort à l'aise était un classique et un poète médiocre; c'est entendu. Shakespeare est un homme de génie, et des plus grands. Mais, de bonne foi, s'il avait donné à sa Cléopâtre tout à coup le nom d'Elvire et à Antoine celui d'Antonio et s'il avait transporté la scène de leurs amours aux bords du Tage, quel mal y trouverions-nous? Il n'y a pas plus de couleur locale dans les pièces de Shakespeare que dans celles de Brifaut. Je ne dis pas cela pour blâmer les romantiques d'avoir admiré Shakespeare. (1923.)

feuille ou dans les cartons des directeurs de théâtre deux pièces révolutionnaires qui devaient aider à l'affranchissement de l'art. Mais, si puissant que soit un génie, il ne peut produire, d'un coup, une rénovation complète. L'œuvre de délivrance que devait tenter le drame de *Hernani* n'allait pas beaucoup au delà de la forme scénique. C'était l'enveloppe classique que Hugo déchirait : la dose d'éléments dramatiques qu'on mettait inévitablement dans cette enveloppe, il la conservait, il en usait sans guère y ajouter. Le drame de *Hernani,* on l'a trop peu remarqué, est à peu près classique par le fond.

Alfred de Vigny, longtemps avant que *Hernani* eût paru à la scène, avait eu l'idée d'une révolution dramatique plus profonde et, par conséquent, plus féconde. Il avait voulu affirmer la liberté de conception en même temps que la liberté d'exécution.

« La scène française s'ouvrira-t-elle, ou non, à une tragédie moderne produisant : — dans sa conception, un tableau large de la vie, au lieu du tableau resserré de la catastrophe d'une intrigue ; — dans sa composition, des caractères, non des rôles, des scènes paisibles sans drame, mêlées à des scènes comiques et tragiques ; — dans son exécution, un style familier, comique, tragique et parfois épique? »

Pour résoudre la question, il fallait l'autorité d'un chef-d'œuvre, l'exemple d'un drame qui, par lui-même, fût hors de question. Alfred de Vigny traduisit *Othello* pour la scène. Le rythme entrait pour beaucoup dans le débat; il fallut que le traducteur fît sa version en vers. Un travail de ce genre, accompli avec l'intelligence et le respect de l'original, est assurément le plus pénible et le plus ingrat labeur que le talent puisse s'imposer.

L'idée, dans toute tête bien organisée, naît avec sa forme. Elle jaillit tout armée, comme Minerve du cerveau de Jupiter; mais ajuster une panoplie nouvelle à la déesse d'autrui, sans froisser les membres délicats de l'Immortelle, c'est une œuvre à lasser les doigts des meilleurs artistes. A l'époque où Alfred de Vigny traduisit *le More de Venise,* les translateurs, qui étaient nombreux, étaient bien loin de surmonter les difficultés d'un semblable travail : ils ne les voyaient même pas. Ils plaquaient la cuirasse plate et uniforme de leurs alexandrins sur la pensée étrangère; ils l'étouffaient, l'écrasaient, la mutilaient, la déguisaient honteusement, et avaient coutume d'appeler leur odieuse trahison une conquête du génie français. Alfred de Vigny fit une traduction aussi littérale que peut l'être une traduction en vers; depuis, il a été égalé dans cette dure tâche, mais il demeure le premier qui l'ait entreprise. Il y a déployé l'intelligence d'un poète et la patience d'un amoureux.

Enfin, dans un moment « où la politique semblait assoupie par la trêve d'un ministère modéré [1] », la tentative fut faite. Le 24 octobre 1829, *le More de Venise* fut représenté sur la scène du Théâtre-Français. Othello parut sous les traits de Joanny, et la pâle Desdemona emprunta la beauté superbe de mademoiselle Mars.

Le More de Venise fut respecté, sinon admiré; le mouchoir de Desdemona, terreur et dégoût du bon Ducis, parut enfin digne d'un parterre. La voie dramatique était, sinon entièrement ouverte, du moins un peu déblayée à la conception moderne du drame. On sait quelles œuvres illustres parurent depuis sur la scène française. *Othello, Henri III, Hernani,* marquent assurément une époque nouvelle

1 Alfred de Vigny.

du théâtre en France; mais l'ère ouverte par l'intelligente audace d'Alfred de Vigny, par la force impétueuse d'Alexandre Dumas et par la puissance lyrique de Victor Hugo, si imposante qu'elle soit, n'égale assurément pas encore notre théâtre aux théâtres indien, grec, anglais, espagnol et allemand. Nous ne pouvons rechercher ici les causes de cette infériorité, mais l'œuvre de M. de Vigny, que nous allons immédiatement rencontrer sur notre chemin, nous révélera peut-être, en passant, quelqu'une de ces causes.

En 1829, Alfred de Vigny n'avait encore aucune intention de tenter le théâtre pour son propre compte. Il avait essayé quelques tragédies dans son enfance, à une époque où l'on ne pense pas encore; mais aucune de ses idées personnelles ne s'était présentée à lui sous une forme dramatique. Il ne sentait pas en lui le germe d'une conception de ce genre, ou du moins il ne prévoyait pas le temps où elle serait mûre. « Il est possible, écrivait-il, qu'après avoir touché, essayé et bien examiné avec un prélude de Shakespeare cet orgue aux cent voix qu'on appelle théâtre, je ne me décide jamais à le prendre pour faire entendre mes idées. »

Et pourtant, trois ans après, le 25 juin 1831, Alfred de Vigny faisait représenter, pour la première fois, au théâtre de l'Odéon, *la Maréchale d'Ancre,* drame en cinq actes et en prose.

L'auteur de *Cinq-Mars* se plaçait une seconde fois en face de l'histoire, muse sévère qu'il avait trop peu respectée.

Les ressorts secrets du drame, tels que l'auteur les révèle, ne manquent assurément ni de grandeur ni de profondeur, et semblent de nature à imprimer à l'œuvre nouvelle quelque chose de la majesté terrible des tragédies antiques.

« Au centre du cercle que décrit cette composition, un regard sûr peut entrevoir la Destinée, contre laquelle nous luttons toujours, mais qui l'emporte sur nous dès que le caractère s'affaiblit ou s'altère, et qui, d'un pas très sûr, nous mène à ses fins mystérieuses, et souvent à l'expiation, par des voies impossibles à prévoir. Autour de cette idée, le pouvoir souverain dans les mains d'une femme, l'incapacité d'une cour à manier les affaires publiques, la cruauté polie des favoris, les besoins et les afflictions des peuples sous leurs règnes. Ensuite les tortures du remords politique, puis celles de l'adultère frappé, au milieu de ses joies, des mêmes peines qu'il donnait sans scrupule; et, après tout, la pitié que tous méritent[1]. »

Mais l'écrivain qui a su trouver dans l'histoire les éléments d'un drame imposant et profond, et qui tient ces éléments enveloppés et resserrés dans une idée dramatique, va, par un malheur inconcevable, par la plus incroyable des contradictions, chercher, dans les conceptions arbitraires d'une fable philosophique, les développements que l'histoire lui donnait avec une vérité bien plus fatale et une philosophie, moins symétrique sans doute, mais tout aussi réelle.

La hauteur du drame s'abaisse des sommets de l'histoire aux étroites et basses régions de l'anecdote. Les personnages, au lieu d'être nécessairement vrais, deviennent ingénieux et faux. Voilà ce qu'on gagne à trahir l'histoire. L'imagination ne s'exerce pas impunément contre elle. L'imagination ranime les cendres éteintes, ou, si elle donne la vie à l'argile qu'elle a elle-même pétrie, elle ne peut jeter ses créatures dans un monde réel, dans un milieu précis, car elles n'y trouveraient point d'intel-

1 Alfred de Vigny.

ligences, elles n'y auraient aucun lien, elles y vivraient inharmonieusement; comme à la statue animée de Pygmalion, il leur manquerait le souvenir maternel.

L'ensemble du drame, *la Maréchale d'Ancre*, péchant contre l'histoire, pèche contre la vérité. Le poète se retrouve dans les détails, qui sont ingénieux pour la plupart, profonds quelquefois. Quelques superbes scènes méritent le souvenir; le duel du Ve acte compte parmi les plus beaux fragments qu'on puisse citer du théâtre français.

On sent combien il nous serait facile de généraliser les critiques que nous adressons à *la Maréchale d'Ancre*, et comme facilement on pourrait excuser Alfred de Vigny par l'influence du milieu.

IX

J'aime la majesté des souffrances humaines.
ALFRED DE VIGNY

ALFRED DE VIGNY publia *Stello* en 1824, *Servitude et grandeur militaires* en 1835.

Poète et soldat, il a raconté le soldat moderne et le poète moderne.

Le livre de *Servitude et grandeur militaires* est composé de trois simples récits qui sont peut-être ce qu'on a dit de plus fort et de plus beau sur le soldat. Alfred de Vigny avait pu, en quatorze ans d'armée, longuement mesurer la grandeur du caractère militaire et son véritable esclavage. Il avait jugé que l'homme de guerre, isolé du citoyen, comme il l'est en France, devient malheureux et féroce à sentir sa condition mauvaise et absurde. Tout en voyant les fronts pliés, sous le shako, aux monstrueuses résignations de l'obéissance passive, il les avait trouvés beaux de leur stoïque impassibilité dans l'accomplissement de devoirs pénibles ou odieux. Il avait compris que c'étaient là des esclaves, mais des esclaves pleins de grandeur. En mémoire de ces héros obscurs, le poète frappa trois médailles de bronze, trois rudes profils impassibles et douloureux, les trois effigies du capitaine du *Marat* déchiré par le duel intérieur du devoir et de la conscience; de l'adjudant d'artillerie de Vincennes, martyr de la responsabilité absurdement liée à l'obéissance passive; et du capitaine

Renaud, héros anonyme de l'honneur. Vigny a profondément gravé ces durs visages, simples et francs, sillonnés de coups de sabre et de rides; il a excellé à faire glisser une larme furtive sur leurs joues de bronze, car il aimait les grognards.

Dans sa vie de garnison, il avait toujours préféré aux jeunes officiers pleins de chiffres et de théories, « savants sur la coupe de leur habit, orateurs de café et de billard[1] », bavards et vides, les vieux capitaines froids, sévères et bons, dont le dos voûté était demeuré tel que l'avait plié le sac lourd d'habits et de munitions. C'était la société de ces moustaches grises que le lieutenant de Vigny recherchait de préférence. Il les écoutait, il recueillait le récit de leurs impressions et de leurs souvenirs. Il s'efforçait de retrouver l'homme sous le soldat et de faire jaillir de leurs yeux ternes, levés à quinze pas devant eux, un éclair de tendresse humaine. Puis, dans le recueillement et la retraite, il écrivit le testament sacré de ces sublimes grognards : *Servitude et grandeur militaires.*

Du soldat passons au poète.

La poésie est nationale et populaire chez les peuples primitifs. Elle fait partie de leur organisation même; elle les imbibe, elle les pénètre, elle circule à travers le corps social, comme le sang de ses veines. Alors les peuples aiment leur poésie, parce que c'est eux qui la font. Faite par tous, elle est comprise de tous. Comme elle sort de la bouche populaire, elle est la langue populaire, la langue fatale et nécessaire dans laquelle se formulent les lois divines et humaines. Le poète est un prêtre, un législateur ou un guerrier. Mais quand les fonctions se précisent

1 Alfred de Vigny.

et que les attributions, en se multipliant, s'excluent les unes les autres, le poète se resserre dans l'enceinte d'airain d'une caste, ses chants ne sont plus l'expression complète d'une race ou d'un peuple, mais seulement d'une idée religieuse ou philosophique. Bientôt même l'enseignement de cette caste est méconnu; le collège sacré est dispersé par la violence. Le poète n'est plus qu'un individu; sa poésie devient toute personnelle. Il se fait sa langue à lui, langue forcément obscure et mal écoutée, qui n'exprime plus que l'hymne ou la plainte d'un être isolé.

Tel est l'état du poète dans les sociétés modernes. Cette déchéance et cette solitude le rendent triste; et sa muse, à qui la Cité ferme ses murailles, est faible et maladive comme une bannie. L'exilée alors se pare de ses douleurs, ou bien va chercher dans les souvenirs antiques la joie et la sérénité des temps évanouis.

Cette douleur, vague ou précise, est au fond de toute âme de poète. C'est la maladie du génie : Byron et Lamartine l'ont connue; le grand Gœthe y a échappé par la contemplation et le souvenir. Alfred de Vigny l'a analysée dans son beau livre de *Stello*.

Le triste Stello est le poète des vieilles sociétés : il est souffrant et seul au milieu des bruits de la rue, et l'implacable docteur Noir lui démontre, avec une désespérante clarté, que toute forme de la société moderne repousse le poète et n'en a que faire. Les monarchies absolues le craignent, les gouvernements constitutionnels le dédaignent, les républiques le haïssent.

« La multitude sans nom est ennemie des noms[1]. »

Le livre nous apparaît profond et vrai au point de vue où nous nous plaçons, de façon à le découvrir dans son

1 Alfred de Vigny.

ensemble et à n'y voir que le poète en face de la société moderne.

Alfred de Vigny voulait, dans une seconde consultation, interroger l'implacable docteur Noir sur la destinée de l'homme; entendre de lui que « tous les crimes venant de la faiblesse ne méritent que pitié ». — Établir cet axiome :

L'espérance est la plus grande de nos folies.

Et analyser profondément tous les genres de suicide.

La troisième consultation devait être sur les hommes politiques, la quatrième sur l'idée de l'amour, « qui s'épuise à chercher l'éternité de la volupté ».

Alfred de Vigny s'arrêta épouvanté. Il demeura silencieux et s'en tint à ses trois ouvrages : *Cinq-Mars, Stello, Servitude*, grande trilogie qui forme, comme l'auteur l'a dit lui-même, l'épopée de la Désillusion.

Alfred de Vigny portait, dans sa vie comme dans ses écrits, le sentiment profond du mal universel. Les préoccupations du poète sur le sort des poètes étaient continuelles et vraies; il apprit avec douleur, en 1839, que Lassailly venait de succomber à une fièvre chaude causée par la surexcitation d'un cerveau excessif et supérieur. Il parla de ce malheur à M. de Lamartine, qui fit une quête pendant une séance de la Chambre, et M. de Vigny eut la joie d'en porter le produit à la sœur du poète.

Une préoccupation du même genre, et également généreuse, lui fit écrire, le 15 janvier 1841, aux députés, une lettre sur mademoiselle Sedaine et la propriété littéraire.

Il n'appartenait qu'à une âme aussi désintéressée que la sienne de plaindre la misère dont souffrent les autres, sans avoir jamais eu à l'éprouver pour son propre compte, ni même à la redouter. Quant aux souffrances morales, il devait à la délicatesse de son organisation de les percevoir avec une intensité particulière.

X

«Stabat Mater.»

Un jour de l'année 1817, M. Léon de Vigny, âgé de soixante-quatorze ans, malade et courbé par les blessures, se redressa sur son lit et prit rudement la main de son fils Alfred. « Mon enfant, lui dit-il, je ne veux pas faire de phrases, mais je sens que je vais mourir; c'est une vieille machine qui se détraque. Rends ta mère heureuse et garde toujours ceci. »

Et il mourut.

Il avait remis à l'enfant le portrait de madame Léon de Vigny.

Nous avons vu, penché sur le berceau de l'enfant, le profil triste jusqu'à la sévérité de cette mère dont il avait l'âme grave et les beaux cheveux blonds. Madame Léon de Vigny, fille de l'amiral de Baraudin, cousine de Bougainville et petite-nièce du poète Regnard, était bien du sang de ces hommes forts et sains. Il y avait entre Alfred et sa mère une sympathie profonde. Alfred était, de ses quatre fils, le dernier et le seul qui ait vécu : les autres étaient morts avant sa naissance; et la mère avait enseigné à l'enfant qu'il avait trois anges gardiens dans le ciel, Léon, Adolphe, Emmanuel, dont il fallait mêler le nom à ses prières.

Alfred de Vigny, après qu'il eut quitté le service et qu'il se fut marié, prit sa mère avec lui; elle était souffrante, il se fit son garde-malade; il lui lisait de bons livres très sérieux, il se faisait porter chez elle son déjeuner, il veillait à ce qu'elle entendît la musique qu'elle aimait. Il passait quelquefois la nuit debout près du lit de la malade qui le payait, au matin, d'une parole comme celle-ci :

— Tu me fais plus de bien que les médecins.

Alfred de Vigny n'avait qu'une médiocre fortune : les nuits de travail payaient les dépenses de la malade. Pieux tribut du génie, les éditions de *Cinq-Mars* prolongèrent l'existence d'une mère.

Au printemps de l'année 1833, madame Léon de Vigny eut une attaque de paralysie; elle mit quatre ans à achever de mourir.

Un soir de décembre 1837, assise dans son fauteuil, les pieds sur son tabouret, elle se mit à chantonner sur un vieil air :

> Une humble chaumière isolée
> Cachait l'innocence et la paix.
> Là vivait, c'est en Angleterre,
> Une mère dont le désir
> Était de laisser sur la terre
> Sa fille heureuse, et puis mourir.

— De qui est donc ceci, maman? demanda son fils.

— De Jean-Jacques, dit-elle, « sa fille heureuse, et puis mourir, » entends-tu?

Une autre fois elle lui disait :

— Je serais bien égoïste de ne te pas donner mes livres; je ne les lirai plus.

— Elle me tue avec ces mots-là! soupirait son fils, qui disputait pieusement cette mère adorée à la mort qui venait.

Madame de Vigny mourut dans les bras de son fils le 21 décembre 1837.

Après avoir longuement pleuré, Alfred de Vigny écrivit ceci :

« *29 décembre*. Son visage était angélique dans la mort; j'ai pleuré à genoux devant elle, j'ai pleuré amèrement, et cependant je sentais que son âme sans péché était délivrée, et, revêtue d'une splendeur virginale, planait au-dessus de moi et de son beau visage, dont les yeux étaient doucement entr'ouverts comme dans le sommeil des bienheureux. Pourquoi donc ai-je tant pleuré? Ah! c'est qu'elle ne m'entendait plus et qu'il me fallait garder dans mon cœur tout ce que je lui aurais dit. »

Le souvenir de sa mère ne le quitta jamais; agenouillé sur la tombe qu'il lui avait élevée, il la voyait vivante et endormie; une nuit qu'il lisait le *Stabat mater*, il la sentit étendue à ses pieds et « pleura amèrement ».

XI

Un désespoir paisible est la sagesse même.
ALFRED DE VIGNY

L'AME d'Alfred de Vigny était profondément religieuse et même un peu mystique. Le poète méditait de donner à un nouveau recueil le titre d'*Élévation*, qui, par une mystérieuse ressemblance des mots, impliquait l'idée d'un office divin. Il y avait en lui du prêtre; il avait tout l'hiératisme qui peut entrer dans une âme moderne, la conscience du sacerdoce qu'exerce l'intelligence.

Aussi un poète comme Vigny, n'est-ce pas vraiment un prêtre de la nouvelle loi, un initiateur? Sa foi se bornait à un petit nombre de convictions négatives lentement amassées et sur lesquelles il asseyait un désespoir calme. Ayant cherché Dieu dans la nature et ne l'ayant pas trouvé, il voulait que l'être humain se tînt seul et debout, ayant son Dieu présent en lui : l'honneur.

Le sage, selon lui, ne devait pas s'obstiner à appeler sans cesse un Dieu toujours caché ou toujours absent.

Il écrivit un jour ces mots sur son journal :

« La terre est révoltée des injustices de la création; elle dissimule par frayeur de l'éternité, mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort. Quand un contempteur des dieux paraît, comme Ajax, fils d'Oïlée, le monde l'adopte et l'aime; tel est Satan, tels sont Oreste et don Juan.

» Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes. »

Celui qui traça ces lignes lança, dans une de ses plus fortes poésies[1], le défi de la créature au créateur. Tout est sincère, tout se lie et s'enchaîne dans la vie et dans l'œuvre d'Alfred de Vigny. Jamais, au plus lourd instant de lassitude, il ne tenta de s'appuyer sur une religion étrangère, si froide et si sévère que fût la sienne. Mais il sentait bien que l'honneur ne peut être l'unique religion de tous, et que, si toute foi périssait, les nations ne pourraient se prendre à l'honneur pour se tirer du désespoir.

« O céleste illusion de la foi, s'écriait-il alors, reste dans les contrées qui t'ont cultivée comme une fleur sacrée! car, lorsque tu auras quitté la terre entière, que feront les hommes encore? N'est-il pas merveilleux que, lorsqu'on apprend à l'enfant qu'il doit mourir un jour, il ne se couche pas jusqu'à ce que la mort vienne le prendre[2]? »

Cette âme était stoïque et, par un étrange contraste, un peu féminine. Planant d'un vol serein au-dessus des faibles, elle se penchait vers eux avec une sympathie native et profonde. Elle entra dans la géhenne où mouraient les Chatterton et les Gilbert, un peu comme la fille des anges qu'elle avait rêvée descendit vers Satan qui souffrait. Sans être atteinte elle-même de leur mal, elle en ressentait l'impression avec l'exquise délicatesse d'une organisation de femme.

Le poète voyait avec tristesse les individus s'abîmer tour à tour dans ce gouffre de la Mort, dans ces vagues royaumes d'Hadès qui lui apparaissaient terribles, insondables, comme les voyait Byron[3].

1 *Le Jardin des Oliviers.*
2 *Le Char de Brahma*, projet de poème.
3 *Caïn.*

Il ne savait où vont les peuples, et il ne sut jamais bien comment il faut les mener ou comment ils doivent se conduire.

Sur le gouvernement des peuples, il eut des idées et des impressions, et les impressions n'étaient point conformes aux idées. Le dernier des Vigny avait, dans le sang, un attachement instinctif pour la monarchie. On n'a pas impunément des ancêtres gentilshommes, un oncle tué à Quiberon, un père soldat du roi et une mère dévotement royaliste. Le comte Alfred de Vigny aimait les royautés; c'était affaire de goût, de sentiment, d'impression. Mais l'auteur de *Stello* et de *Chatterton* ne trouvait point le régime de la Restauration conforme à ses maximes de penseur. Lui qui n'avait pas voulu voir la révolution dans les faits, il fut obligé, par la force de son intelligence, de la rétablir dans le domaine de l'idée. En 1835, le penseur écrivit ces lignes que le gentilhomme ne dut avouer qu'avec regret :

« Le seul gouvernement dont l'idée ne soit pas intolérable, c'est celui d'une république dont la constitution serait pareille à celle des États-Unis américains. »

Au reste, cette lutte de deux hommes en un fut tout intellectuelle : elle ne se traduisit jamais par un acte quelconque. Alfred de Vigny ne fut jamais un homme d'action; c'est son âme que nous essayons de raconter en ce moment.

Le 29 juillet 1830, au bruit de la fusillade, il écrivit ceci :

« Depuis ce matin, on se bat. Les ouvriers sont d'une bravoure de Vendéens; les soldats, d'un courage de garde impériale : Français partout. — Ardeur et intelligence d'un côté, honneur de l'autre. — Quel est mon devoir? Protéger ma mère et ma femme. Que suis-je? Capitaine réformé. J'ai quitté le service depuis cinq ans. La cour ne m'a rien donné durant mes services. Mes écrits lui déplaisaient; elle les

trouvait séditieux. Louis XIII était peint de manière à me faire dire souvent : *Vous qui êtes libéral*. J'ai reçu des Bourbons un grade par *ancienneté*, au 5e de la garde, le seul, car j'étais entré lieutenant. Et pourtant, si le roi revient aux Tuileries et si le dauphin se met à la tête des troupes, j'irai me faire tuer avec eux. — Le tocsin. — J'ai vu l'incendie de la fenêtre des toits. — La confusion viendra donc par le feu. Pauvre peuple, grand peuple, tout guerrier!

» J'ai préparé mon vieil uniforme. Si le roi appelle tous les officiers, j'irai. — Et sa cause est mauvaise; il est en enfance, ainsi que toute sa famille : en enfance pour notre temps qu'il ne comprend pas. Pourquoi ai-je senti que je me devais à cette mort? Cela est absurde. Il ne saura ni mon nom ni ma fin. Mais mon père, quand j'étais encore enfant, me faisait baiser la croix de Saint-Louis, sous l'Empire : superstition, superstition politique, sans racine, puérile, vieux préjugé de fidélité noble, d'attachement de famille, sorte de vasselage, de parenté du serf au seigneur. Mais comment ne pas y aller demain matin s'il nous appelle tous? J'ai servi treize ans le roi. Ce mot : le roi, qu'est-ce donc? Et quitter ma vieille mère et ma jeune femme qui comptent sur moi! Je les quitterai, c'est bien injuste, mais il le faudra. »

« La nuit est presque achevée. — Encore le canon. » — Et le lendemain, il ajoutait :

« Ils ne viennent pas à Paris, on meurt pour eux. Race de Stuarts! oh! je garde ma famille! »

Alfred de Vigny, ainsi qu'il l'a dit lui-même, jugeait enfin avec sa tête ce que la veille encore il jugeait avec son cœur.

Quelques jours après, il organisa la 2e compagnie du 4e bataillon de la 1re légion de la garde nationale.

Un petit fait, mais dont Alfred de Vigny aimait à se

souvenir et qu'il contait souvent à ses amis, se rattache à l'époque de sa vie où il commandait la garde nationale. Le voici :

Étant colonel, le comte de Vigny rencontra au poste un officier du même corps, vieux déjà, à demi paralysé et de mine farouche, qui le regardait avec défiance. Ce vieillard sombre était Népomucène Lemercier, poète de génie et le plus beau caractère d'écrivain de tout l'Empire. Les sifflets du parterre, les balles des pistolets anonymes[1], le mépris des jeunes romantiques, tous plus ou moins catholiques ou royalistes, la maladie, l'âge, rien n'avait plié cette âme de fer trempée dans la Révolution. Les ruines l'avaient frappé intrépide, comme Caton; mais la solitude l'avait rendu farouche. En chaque homme qu'il rencontrait, il s'apprêtait à trouver un ennemi. En face du poète gentilhomme, le vieux lion demeurait froid et silencieux, attendant l'outrage accoutumé.

Mais le comte de Vigny savait juger le prix d'un grand caractère et d'un grand poète : il estimait profondément Népomucène Lemercier; il lui témoigna son admiration en paroles chaudes et fortes. Il parla en poète des œuvres du poète, de son théâtre si hardi et si nouveau, de sa *Panhypocrisiade* d'un génie si amer. Il lui cita des vers.

. . . .
. . . .
« Et sent se dépouiller l'or de sa chevelure. »

Alfred de Vigny reçut le prix de sa loyale admiration. Il vit pleurer le vieux Népomucène Lemercier, qui s'écria, les yeux humides :

1 Voir l'introduction du quatrième volume du *Cours de Littérature dramatique : N. Lemercier ;* et *Les Hommes du Jour*, par Saint-Edme et Sarrut : biographie de Lemercier.

« Je ne suis donc pas encore tout à fait oublié! »

Cet honnête homme mourut en 1840. Alfred de Vigny vantait l'épitaphe que Lemercier lui-même avait dictée pour sa tombe :

« Il fut homme de bien et cultiva les lettres. »

Le 29 août, à une revue du Champ de Mars, le comte Alfred de Vigny commanda le 4ᵉ bataillon de la 1ʳᵉ légion. Le roi Louis-Philippe ôta son chapeau au commandant et dit :

— Je suis bien aise de vous voir et de vous voir là. Votre bataillon est très beau.

Alfred de Vigny dit qu'il trouva le roi beau et ressemblant à Louis XIV, et il ajouta :

— A peu près comme madame de Sévigné trouvait Louis XIV le plus grand roi du monde après avoir dansé avec lui.

L'ironie est la dernière phase de la désillusion.

Dès lors, Alfred de Vigny resta doucement ironique devant tous les grands changements d'État qui s'accomplirent sous ses yeux. Il put avoir encore quelques préférences, mais plus de culte; il avait rompu le pacte des ancêtres et renoncé à leur héritage de fidélités et de haines politiques. Il vécut libre et fier, à l'abri des intrigues, loin des politiques ambitieux et inquiets; enfin il se montra digne en tout point de la belle louange contenue dans les beaux vers que son ami Antoni Deschamps lui adressa[1] :

Alfred, ce n'est pas toi qui voudrais, à ce prix,
T'asseoir à leurs côtés, sous leurs vastes lambris;
Comme un cygne tombé dans un marais immonde,

1 Non plus que les glorieuses louanges, les honorables injures ne lui firent défaut. Alfred de Vigny fut insulté par l'auteur des *Libres Penseurs.* (1868.)

Souiller ta plume blanche en la fange du monde,
Et mêler, pour la perdre en ce bruyant séjour,
Ta parole immortelle à leur fracas d'un jour!
Non, non, ce n'est pas là le poste du poète :
La muse chante au temple, ailleurs elle est muette!
Comme on fait aujourd'hui, toi, tu ne voudrais pas
Prostituer ta lyre aux choses d'ici-bas;
Tu l'estimes trop sainte, et, méprisant la ruse,
Tu n'attachais jamais de cocarde à ta muse.
Les Dieux lares sont tout, et le Forum n'est rien.

Le scepticisme profond et doux qui fut toujours dans l'âme du poète augmenta avec l'âge. En 1848, Alfred de Vigny était en proie à un désespoir calme qui lui faisait chercher le repos et la solitude. Il aimait M. de Lamartine, mais il n'était jamais de son avis.

Il n'espérait rien qui lui plût, ni de lui ni des autres. M. de Vigny avait cette vertu qui est propre aux sages dans les époques de décadence et de corruption, vertu solitaire qui ne prend d'appui qu'en elle-même, repousse toute sanction du monde et n'a plus de foi qu'en sa propre divinité intérieure; elle est à elle-même son génie et sa lumière. Tels furent aussi les derniers honnêtes citoyens de Rome, et l'âme du poète ressemble un peu aux plus douces et aux plus tendres d'entre les âmes qui traversèrent, sous le manteau du stoïcien, l'orgie du bas empire. Comme les stoïciens, il a toujours l'œil sur le poignard; il vit familièrement avec l'idée de la mort volontaire qu'il finit par incarner dans son personnage de Chatterton.

S'abstenir était le premier principe de sa conduite. Il avait horreur d'une activité stérile et bruyante. Le temps était loin où l'ardeur de l'action avait fait rougir ses tempes. Il vit avec tranquillité, mais non sans amertume, les premiers actes du gouvernement provisoire, et bientôt

se retira en sa terre natale de Beauce, dans son vieux château du Maine-Giraud, qui était plein, pour lui, de souvenirs maternels.

C'était une petite forteresse à tourelles, ceinte d'ormes, de frênes et de vieux chênes, arbres séculaires que le dernier des Vigny ne souffrit jamais qu'on abattît, parce que, disait-il, les vieux arbres ressemblent aux vieux parents. Le Maine-Giraud, avec ses mille fenêtres et ses grands parcs, coûtait des impositions énormes et ne rapportait rien. Il donnait le droit d'être député. « Or, c'est justement ce que je ne veux pas être, disait M. de Vigny. Mon âme et ma destinée seront toujours en contradiction. C'était écrit! »

XII

Quand ils seront tous assemblés, et assis, je leur dirai...
LESAGE

ALFRED DE VIGNY n'était pas né pour le théâtre; son âme contemplative et tout intérieure semblait peu propre aux expansions du drame. Mais les émotions de la scène deviennent nécessaires à quiconque les a une fois éprouvées. L'auteur, médiocrement goûté, de *la Maréchale d'Ancre*, ne renonça point à un mode d'expression qui ne lui était pas naturel, mais que son talent d'artiste lui permettait d'acquérir. Il persista, et il fit bien : à cette patience nous devons deux chefs-d'œuvre un peu artificiels, mais aimables.

Un jour, la princesse de Béthune raconta à M. de Vigny une anecdote qui le frappa fortement.

C'était l'histoire d'un mari qui n'avait, au su de tout le monde, jamais mis les pieds chez sa femme depuis cinq ans. Il savait fort bien qu'elle avait un amant, mais les choses se passaient avec décence.

Un soir, ce mari entre chez sa femme. Elle s'étonne, elle s'alarme. Il dit:

— Restez au lit; je passerai la nuit à lire dans ce fauteuil. Je sais que vous êtes grosse, et je viens ici pour vos gens.

Elle se tut et pleura. C'était vrai.

Voilà bien *une scène*. Il est impossible de formuler littéralement cette anecdote autrement qu'en comédie. C'est

sous cette forme aussi que le poète, après plusieurs années, l'exprima.

Quitte pour la peur, petit acte en prose, fut joué pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra, le 30 mai 1833, par Bocage et la charmante madame Dorval.

Quoi qu'ait dit l'auteur, dans sa préface, nous écartons la question du mariage qu'il fait peser sur sa pièce, et qui nous semble bien lourde pour cette œuvre délicate et charmante. Par un scrupule digne de lui, M. de Vigny voulait qu'il y eût *une pensée* dans chacune de ses œuvres; et, quand l'œuvre était achevée, cette juste préoccupation se tournait en une grave inquiétude dont toutes ses préfaces ont gardé l'empreinte, et, particulièrement, les quelques lignes d'avis qui précèdent *Quitte pour la peur*. L'excellent petit acte de M. de Vigny ne présente ni une action d'un caractère assez général, ni des développements assez complets pour qu'on y puisse voir en jeu le mariage et l'adultère. C'est un ouvrage d'une morale intelligente et haute, mais ce n'est pas une pièce sociale. Le charme de cette comédie est dans l'exquise discrétion des formes autour d'un sujet un peu brutal. M. de Vigny, pour un grand écrivain, s'est montré fort adroit.

On applaudit; il songea immédiatement à mettre à la lumière du théâtre la grande question dont nous l'avons vu constamment préoccupé. Il voulut montrer sur la scène l'âme toute nue d'un poète moderne.

En ce dessein, il reprit dans *Stello* l'épisode de Chatterton, qu'il eut à refaire d'un bout à l'autre. Sa première idée s'était formulée d'une façon aussi peu théâtrale que possible. C'était, dans le livre, une délicieuse et poétique analyse sans décor, sans intrigue, sans aucune scène indiquée, ou du moins développée. Le poète fut obligé de couler à nouveau sa conception dans un second moule

absolument différent du premier. Dur labeur de refonte dans lequel le métal court risque de s'altérer! Ce fut le travail de quatorze nuits. Il en sortit le drame de *Chatterton*.

C'est ainsi que s'appelle le héros : il n'a rien de commun avec le mauvais garnement de ce nom qui se suicida en Angleterre, à l'âge de dix-neuf ans, après avoir fait des poèmes assez curieux et de fort mauvaises actions. Le Chatterton de M. de Vigny est purement idéal. C'est le Poète aux prises avec une société égoïste et matérielle. Dans cette lutte inégale, le poète est nécessairement le plus faible. Il se tue, ou du moins c'est la société qui le tue. Voilà tout le drame.

Le poignard a des droits sacrés : il est des devoirs et des intérêts supérieurs à la vie, nous le savons; mais les stoïciens, qui n'étaient point les ennemis de la mort volontaire, n'avaient pas coutume de s'ouvrir les veines à dix-neuf ans, sous prétexte qu'ils étaient pauvres et qu'un magistrat grossier avait, par bienveillance, offensé leur dignité. Nous ne pouvons voir un coupable dans le Chatterton de M. de Vigny, mais nous ne pouvons non plus reconnaître en lui un être sain et robuste.

L'épisode de Chatterton intercalé dans *Stello* exprime une pensée qui est juste en ce qu'elle se confond dans l'idée générale du livre, laquelle est elle-même juste et vraie. Mais Chatterton, isolé et grossi par la scène, n'offre plus qu'un exemple faux et dangereux. N'importe! il fit pleurer : on applaudit.

Le succès fut grand, mais l'influence immédiate ne fut pas bonne. De juvéniles désespoirs poussèrent, comme des champignons, pendant la nuit qui suivit la première représentation. « Le ministre de l'Intérieur, M. Thiers, reçut les jours suivants des lettres de tous les Chatterton en herbe :

« Du secours, ou je me tue! »

M. Thiers disait :

— Il me faudrait renvoyer tout cela à monsieur de Vigny[1].

Chatterton n'en est pas moins un drame intime fort bien fait et écrit dans la plus belle prose que nous ayons jamais entendue sur notre théâtre contemporain.

Ce drame contient un des plus merveilleux types de femme qui aient été créés depuis Racine. Kitty Bell peut être comparée à Monime : je ne sais laquelle des deux est d'une pureté plus exquise et d'une plus délicieuse pudeur.

1 Sainte-Beuve.

XIII

Hamlet
Est-ce un prologue ou une devise pour une bague?
Ofelia
C'est court, Monseigneur.
Hamlet
Comme l'amour d'une femme.
SHAKESPEARE

Kitty Bell, c'était madame Dorval. De quelle grâce poétique, de quelle chasteté suave elle revêtit l'adorable création du poète, ceux qui l'ont vue en ont été surpris et charmés, et ils ont pensé aux « vierges maternelles de Raphaël » et aux « plus beaux tableaux de la charité[1] ».

Le génie de madame Dorval n'était toutefois alors une révélation ni pour Vigny, ni pour le public. Madame Dorval avait déjà passé par une brillante série de créations, et Kitty Bell fut une des plus touchantes et une des dernières incarnations de cette âme ardente qui créa « la femme du drame nouveau, l'héroïne romantique au théâtre[2] ». Deux ans avant, elle avait, dans *Quitte pour la peur*, prêté sa pudeur naïve à cette jeune duchesse que le poète avait si finement dessinée. En 1824 déjà, elle avait reçu d'Alfred de Vigny, avec un exemplaire du *More de Venise*, ces vers empreints d'une admiration voilée :

Quel fut jadis Shakespeare? — On ne répondra pas.
Ce livre est à mes yeux l'ombre d'un de ses pas,
Rien de plus. — Je le fis en cherchant sur sa trace
Quel fantôme il suivait de ceux que l'homme embrasse,

1 Alfred de Vigny.
2 Madame Sand.

Gloire, — fortune, — amour, — pouvoir ou volupté?
Rien ne trahit son cœur, hormis une beauté
Qui toujours passe en pleurs parmi d'autres figures
Comme un pâle rayon dans les forêts obscures,
Triste, simple et terrible, ainsi que vous passez,
Le dédain sur la bouche et vos grands yeux baissés.

C'est sans doute un enivrement profond de voir son idée, la création chérie de sa pensée, s'animer dans une femme de génie, palpiter dans son sein, s'enrichir des splendeurs d'un beau sang, marcher, rire, pleurer, être chair.

Quand son rêve se meut ainsi devant lui, le poète ne peut-il parfois sentir ce que sentit Pygmalion, alors qu'il vit descendre, tiède et rougissante, du froid piédestal, l'amante longtemps inanimée de son génie et de son ciseau? Ne peut-il confondre, dans une idée d'union et de possession, sa pensée qui est à lui, avec l'intelligence, l'organe docile qui l'anime et la réalise? Une confusion de ce genre est faite, en pleine inconscience, par la plupart des spectateurs d'un drame, tout étrangers qu'ils en soient, et l'on a pu dire que, pour une actrice, il y a plus d'amants que de critiques dans une salle de spectacle.

Le charme de la comédienne vraiment inspirée ne s'évanouit pas au sortir de la scène; il change, il devient plus intime, mais non moins pénétrant, dans la vie réelle. Derrière l'œuvre d'art, on retrouve l'artiste tout entière, nature mobile, multiple, d'une sensibilité exquise, être incertain, tout prêt à planer, tout prêt à tomber, éternel objet d'angoisses et de ravissements.

Les moindres détails captivent, parce qu'ils touchent en même temps aux choses du cœur, de l'art et de l'intelligence. Alfred de Vigny, quittant la loge d'une actrice qu'il ne nomme pas, et qu'il n'a pas besoin de nommer

pour qu'on la reconnaisse, se souvient de la toilette qu'il lui a vu faire, et écrit ce petit poème intime :

« Une actrice vraiment inspirée est charmante à voir à sa toilette avant d'entrer en scène. Elle parle de tout avec une exagération ravissante; elle se monte la tête sur de petites choses, crie, gémit, rit, soupire, se fâche, caresse, en une minute; elle se dit malade, souffrante, guérie, bien portante, faible, forte, gaie, mélancolique, en colère; et elle n'est rien de tout cela, elle est impatiente comme un petit cheval de course qui attend qu'on lève la barrière, elle piaffe à sa manière, elle se regarde dans la glace, met son rouge, l'ôte ensuite; elle essaye sa physionomie et l'aiguise; elle essaye *sa voix en parlant haut,* elle essaye *son âme* en passant par tous les tons et tous les sentiments. Elle s'étourdit de l'art et de la scène par avance, elle s'enivre. »

Et alors se réalise le poème de *Sylvia.*

SYLVIA

« Le chevalier de Malte l'aimait peu. Elle lui avait d'abord déplu. Il se disait : « C'est une coquette! » tant qu'elle ne se donna pas. Il la foulait aux pieds.

Frère hospitalier; — pieux, rêveur. — Méprisant le plaisir et la mort. — Ne craignant ni le pouvoir ni la misère. — Prêtre militaire.

Tout à coup il la possède. Il s'attache à elle et entre dans sa vie.

La vie du théâtre. — Les tortures de ce jeune gentilhomme.

L'*amour des périls* de cette femme, l'*amour* de son *malheur,* de ses *humiliations* et de ses *fautes* même.

La candeur de l'actrice. — Désespoir attachant, gaieté enivrante, folie d'enfant, pleurs d'enfant.

Il voudrait n'être qu'un ami pour elle et se séparer de l'amour pour que l'infidélité, quand elle viendra, ne la force pas à l'abandonner[1]. »

Puisque la destinée plaça Sylvia sur la route du poète dont nous suivons la trace, nous ne pouvons détourner encore les yeux de cette figure si changeante et si insaisissable qu'une femme illustre a peinte « souffreteuse et forte, jolie et fanée, gaie comme un enfant, triste et bonne comme un ange ».

C'est un violent contraste qui lia le mélancolique *chevalier de Malte* à la folle comédienne, bonne fille qui appelait un célèbre auteur dramatique « grand chien », et qui était assez mal préparée au rôle grave et sacré que le poète voulut lui destiner.

Elle qui parlait des « grandes dames » avec un naïf étonnement, avait plus de génie dramatique dans l'âme que de bon ton dans ses manières; et l'inspiration, en cessant d'animer ce corps frêle et à demi brisé, lui laissait plutôt l'attrait de la souffrance que celui de la grâce et de la dignité. Parfois Vigny dut trouver que sa dame était un peu bien rieuse et que la langue des coulisses, que la comédienne parlait dans toute sa richesse pittoresque, convenait peu à l'expression des plus saintes choses du cœur.

Il dut comprendre aussi, mais plus difficilement et plus lentement, que son immuable solennité lassait cette femme naturelle. Vigny disait un jour :

— Je ne sais pas si l'apprêt qu'il exige n'est pas un des germes de mort de l'amour.

Peut-être Vigny songeait-il trop aux apprêts; peut-être les multipliait-il jusqu'à les rendre gênants.

1 Projet d'un poème, par Alfred de Vigny. (Voir *Journal d'un poète*.)

« Je ne l'ai jamais vu manger », disait madame Dorval avec un peu de mauvaise humeur[1].

On lit cette note dans le journal d'Alfred de Vigny :

« Amour de l'âme, amour passionné, tu ne peux rien pardonner! »

La douleur du poète s'exhala dans un cri sublime qui, par une généralisation propre au génie, n'est plus seule-

1 Il l'aima pourtant; il l'aima avec une ardeur, un emportement, une frénésie qu'on ne découvre pas tout de suite parce qu'ils ont leur origine dans le fond caché de la nature humaine. Il y a une dizaine d'années, peu après la mort de M. Cheramy, on me montra, parmi les papiers de ce curieux très averti, une lettre adressée par Alfred de Vigny à Marie Dorval, au temps de leurs amours. Cette lettre n'avait que trois ou quatre lignes, dont je n'ai retenu que le sens, et elle était abondamment tachée. Le poète y fait l'aveu et y envoie la preuve honteuse que, cédant aux tortures du désir, il a frustré son amie de ce qui lui était dû.

On dit que M. Arthur Meyer acheta cette lettre pour la détruire.

Sachez, par cet exemple, que notre poète, comme le Cyclope de Théocrite, aimait non avec des pommes et des roses, mais avec de vraies fureurs.

Ce grand amour finit. C'est le destin de tout ce qui commença de finir. Et si vous voulez en savoir un peu plus, il expira quand Alfred ne suffit plus à Marie, ce qui ne tarda guère. Le poète vit avec horreur sa maîtresse nouer une amitié ardente et tendre avec une femme à qui la gloire et la beauté permettaient tout. Ces sujets de jalousie ne sont, ne furent et ne seront pas rares en tout temps. A l'époque où Vigny les connut, ils n'étaient pas pour étonner, particulièrement au théâtre, où naguère Maillard et Raucourt avaient étalé publiquement leurs mâles ardeurs avec plus de liberté que ne fit jamais la touchante Dorval.

Mais Vigny, avant d'être amant, était poète: *Vates, divinator, sacerdos et propheta*. Dans les jeux de deux fricatrices, il discerna la fin prochaine des temps, et il écrivit *la Colère de Samson*.

Je donnerai, pour le contraste, quelques lignes de Bayle sur les amours à la mode de Mitylène et de tous les pays où il y a des femmes. Bayle, qui n'était ni amoureux ni poète, s'en trouble moins que Vigny. Il doute si un époux peut se croire trompé de cette façon et il s'en rapporte, sur ce point, au jugement des casuistes. «Je laisse à décider à quelque nouveau père Sanchez, si une femme mariée qui aurait répondu à la passion de Sappho, aurait commis adultère et enrôlé son époux dans la grande Confrairie proprement parlant.»

Le poète a d'autres sujets encore de haïr celle qu'il a tant aimée, et on les trouve exposés dans le procès en vers qu'il lui intente devant la postérité. Il l'incrimine de trahison; il l'accuse de se plaire à détruire les plus forts et les plus grands de ceux qui se sont fiés à elle. Vitupères qui ne tirent pas à conséquence, mais nécessaires pour qu'elle fût Dalila et qu'il fût Samson. Il lui trouve aussi des torts plus réels qu'il ne lui pardonne pas. Il croit, et il a peut-être raison de le croire, que Marie Dorval ne cachait pas que son amant de la veille était mala-

ment la plainte d'un homme, mais la plainte de l'homme même.

Une lutte éternelle, en tout temps, en tout lieu,
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme.
Car la femme est un être impur de corps et d'âme.
. . . .
Elle rit et triomphe; en sa froideur savante,
Au milieu de ses sœurs elle attend et se vante
De ne rien éprouver des atteintes du feu.
A sa plus belle amie elle en a fait l'aveu.
. . . .
Donc, ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas!
Celle à qui va l'amour et de qui vient la vie,
Celle-là, par orgueil, se fait notre ennemie.
La Femme est, à présent, pire que dans ces temps
Où voyant les humains, Dieu dit : « Je me repens! »
Bientôt, se retirant dans un hideux royaume,
La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome;
Et, se jetant, de loin, un regard irrité,
Les deux sexes mourront chacun de son côté.

Celui qui écrivait cela avait senti « la terre lui manquer sous les pas »; son âme, profondément tendre, était profondément abîmée. Sur une des pages du journal écrit pour lui seul, on lit ces deux lignes :

« O mystérieuse ressemblance des mots! Oui, amour, tu es une passion, mais passion d'un martyr, passion comme

droit en amour et prenait du plaisir sans en donner, que, par sa faute, elle restait de glace quand il était tout de feu. Elle s'en ouvrit à la belle amie qui le mit en fuite. Voilà, à n'en point douter, de tous les torts de Marie Dorval, celui qu'Alfred de Vigny pardonna le moins. Que n'a-t-il médité, à ce sujet, un certain passage de Diderot, où il eût appris que c'est la plainte la plus fréquente des femmes et que leur triste sort est de voir bien souvent le plaisir leur échapper quand elles croyaient le tenir? Peut-être Alfred eût-il pensé, comme beaucoup d'hommes, que Diderot faisait la part trop grande, dans l'amour, à cette disgrâce des amants. Et d'ailleurs toutes les méditations du monde n'y eussent rien fait. On ne pardonne jamais les plaintes de la nature de celles que Marie Dorval faisait de son mélancolique amant, et l'on ne croit jamais les avoir méritées. (1923.)

celle du Christ! Passion couronnée d'épines, où nulle pointe ne manque. »

Samson, trahi par Dalila, avait subi sa longue et cruelle passion. Mais s'il avait relu alors le même registre sur lequel il notait son supplice, il eût trouvé cette pensée sage, écrite quelques années auparavant :

« Quand on se sent pris d'amour pour une femme, avant de s'engager, on devrait se dire : « Comment est-elle » entourée? quelle est sa vie? » Tout le bonheur de la vie est appuyé là-dessus. » Il se fût souvenu que « toute faute venant de la faiblesse mérite la pitié », et que les pieds d'airain des Destinées, ainsi qu'il l'a chanté,

Pèsent sur chaque tête et sur toute action.

Vigny a dit son mal en vers admirables; il l'a murmuré en une prose secrète; mais il n'en a dit nulle part la cause. Que reprochait-il si amèrement à madame Dorval? Les contemporains en ont chuchoté quelque chose. Je ne crois pas qu'il soit temps encore de tout dire[1].

1 Voyez la note de la page 75. (1923.)

XIV

Bene, bene, dignus es intrare
In nostro docto corpore.
MOLIÈRE

Dès l'année 1842, Alfred de Vigny songea sérieusement à s'asseoir parmi les membres de l'Académie française. Cette ambition était très séante, croyons-nous, au gentilhomme qui avait honorablement tenu l'épée, et qui tenait la plume avec distinction; à l'esprit lettré, décent et poli qui charmait, bien qu'avare de s'y produire, les plus brillants salons de Paris. Tels étaient, ce nous semble, les véritables titres d'Alfred de Vigny à l'Académie française. Il avait bien écrit alors *Moïse, Éloa, Stello, Servitude* et *Chatterton;* mais ce sont là des œuvres de génie, et le génie n'a rien à démêler avec les sociétés littéraires. Son existence ne s'agite pas dans une urne, au roulement de trente et quelques boules; pour paraître et durer, il n'a pas besoin de procès-verbaux et de jetons de présence.

Le génie est souvent solitaire et ignoré; parfois, il se dresse tout droit contre les choses établies, alors il ne saurait devenir académicien; mais le génie peut hanter aussi un homme tranquille, poli, qui vit courtoisement avec les plus hauts personnages de la société; dans ce cas, le génie peut être académicien.

Il est trop aisé de condamner l'Académie en montrant, couverts de poussière, les noms qu'elle avait promis à une éclatante immortalité, et en accumulant les noms lumineux

qu'elle n'a pas daigné se mettre en frais d'éclairer de ses pâles et classiques flambeaux. On raillerait moins cette respectable compagnie, si l'on comprenait mieux sa nature et sa destination. L'Académie n'a jamais songé à dresser définitivement les tables de Mémoire où lût toute la postérité : elle réunit une quarantaine de gens honorables et instruits, dont les travaux ou la vie témoignent d'un commun souci des choses de l'esprit, et qui, dans leurs relations sociales, s'honorent, à juste titre, de cette distinction sociale.

C'est dans cet esprit que l'Académie française choisit généralement ses membres, et c'est à ce point de vue seul qu'on a le droit de juger ses élections. Et à ce point de vue, il nous semble que la candidature d'Alfred de Vigny n'était ni déplacée ni malséante.

D'ailleurs, les luttes académiques d'alors offraient un intérêt littéraire qu'elles ont perdu depuis que toutes les écoles se sont réconciliées dans une paix faite de lassitude et d'indifférence. En 1842, la grande bataille romantique était gagnée depuis longtemps, mais l'Académie marchandait chèrement le triomphe aux vainqueurs et ne leur ouvrait qu'à de longs intervalles l'accès de son capitole. Victor Hugo, en 1841, était plutôt entré en guerrier qu'en triomphateur. Mais, encore une fois, il s'agissait là des mœurs littéraires des candidats et non de leur génie.

M. de Vigny dut se résigner aux visites d'usage. Ces visites eurent des fortunes diverses : le candidat trouva parfois un accueil amical; il fut fort bien reçu de M. Guizot, de M. Casimir Delavigne et du pauvre vieux Baour-Lormian qui, enseveli, les yeux déjà clos, dans son petit logement des Batignolles, souriait, fier du souvenir d'*Omasis,* son chef-d'œuvre tragique.

M. Thiers, dans son cabinet orné de tableaux et de

bronzes[1], flatta le candidat dont la nomination était souhaitable pour tirer l'Académie « des nullités et des médiocrités ».

M. de Barante reprocha au solliciteur d'avoir été vanté par le journal des *Débats* et le rendit responsable d'un article élogieux signé par M. Cuvillier-Fleury, que M. de Vigny n'avait jamais vu de sa vie. Il trouva, en outre, *Chatterton* une pièce antisociale, et soutint la thèse de cette impartialité littéraire qu'il a lui-même tour à tour, dans ses travaux historiques, embrassée avec une tranquille fidélité et repoussée avec une ardeur qui va jusqu'à la maladresse et l'injustice.

M. de Chateaubriand, « juché sur un fauteuil de travail de hauteur ordinaire, d'où ses pieds ne touchaient pas à terre et pendaient à quatre pouces de distance[2] », affirma à M. de Vigny « qu'il était le plus beau nom actuel », et lui opposa pourtant M. Pasquier, « qui n'avait rien de commun avec les lettres, mais qui voyait souvent madame de Chateaubriand et qui était fort aimable ».

« On n'oublie pas ces services-là », ajouta le vieillard en souriant.

Tous ces entretiens furent courtois. Ce sont de fines scènes de haute comédie. La visite à M. Royer-Collard fut d'un genre un peu plus bouffon.

Le vieux philosophe morose reçut M. de Vigny dans l'antichambre, debout, « enveloppé dans la robe de chambre de Géronte, avec la serviette au col du Légataire universel[3] ». Et alors eut lieu, mot pour mot, ce mémorable entretien :

1 Ces mauvais tableaux et ces mauvais bronzes déshonorent maintenant le Louvre. (1923.)
2 Alfred de Vigny.
3 Alfred de Vigny. Nous tirons de son *Journal* l'entretien qui suit.

ROYER-COLLARD
(Il était debout et appuyé à demi contre le mur.)

« Monsieur, je vous demande bien pardon, mais je suis en affaire, et ne puis avoir l'honneur de vous recevoir; j'ai là mon médecin.

ALFRED DE VIGNY

Monsieur, dites-moi un jour où je puisse vous trouver seul, et je reviendrai.

ROYER-COLLARD

Monsieur, si c'est seulement la visite obligée, je la tiens comme faite.

ALFRED DE VIGNY

Et moi, monsieur, comme reçue, si vous voulez; mais j'aurais été bien aise de savoir votre opinion sur ma candidature.

ROYER-COLLARD

Mon opinion est que vous n'avez pas de chances... (Avec un certain air qu'il veut rendre ironique et insolent.) *Chances!* n'est-ce pas comme cela qu'on parle à présent?

ALFRED DE VIGNY

Je ne sais pas comment on parle à présent; je sais seulement comment je parle, et comment vous parlez dans ce moment-ci.

ROYER-COLLARD

D'ailleurs, j'aurais besoin de savoir de vous-même quels sont vos ouvrages.

ALFRED DE VIGNY

Vous ne le saurez jamais de moi-même, si vous ne le savez déjà par la voix publique. — Ne vous est-il jamais arrivé de lire les journaux?

ROYER-COLLARD

Jamais.

ALFRED DE VIGNY

Et comme vous n'allez jamais au théâtre, les pièces jouées un an ou deux ans de suite aux Français et les livres imprimés à sept ou huit éditions vous sont également inconnus?

ROYER-COLLARD

Oui, monsieur; je ne lis rien de ce qui s'écrit *depuis trente ans;* je l'ai déjà dit à un autre. (Il voulait parler de Victor Hugo.)

ALFRED DE VIGNY, prenant son manteau pour sortir et le jetant négligemment sur son épaule.

Dès lors, monsieur, comment pouvez-vous donner votre voix, si ce n'est d'après l'opinion d'un autre?

ROYER-COLLARD, interdit et s'enveloppant dans sa robe de malade imaginaire.

Je la donne, je la donne... Je vais aux élections; je ne peux pas vous dire comment je la donne, mais je la donne enfin.

ALFRED DE VIGNY

L'Académie doit être surprise qu'on donne sa voix sur des œuvres qu'on n'a pas lues.

ROYER-COLLARD

Oh! l'Académie, elle est bonne personne, elle, très

bonne, très bonne. Je l'ai déjà dit à d'autres, je suis dans un âge où l'on ne lit plus, mais où l'on relit les anciens ouvrages.

ALFRED DE VIGNY

Puisque vous ne lisez pas, vous écrivez sans doute beaucoup?

ROYER-COLLARD

Je n'écris pas non plus, je relis.

ALFRED DE VIGNY

J'en suis fâché, je pourrais vous lire.

ROYER-COLLARD

Je relis, je relis.

ALFRED DE VIGNY

Mais vous ne savez pas s'il n'y a pas des ouvrages modernes bons à relire, ayant pris cette coutume de ne rien lire.

ROYER-COLLARD, assez mal à l'aise.

Oh! c'est possible, monsieur, c'est vraiment très possible.

ALFRED DE VIGNY, marchant vers la porte et mettant son manteau.

Monsieur, il fait assez froid dans votre antichambre pour que je ne veuille pas vous y retenir longtemps; j'ai peu l'habitude de cette chambre-là.

ROYER-COLLARD

Monsieur, je vous fais mes excuses de vous y recevoir.

ALFRED DE VIGNY

N'importe, monsieur, c'est une fois pour toutes. Vous n'attendrez pas, je pense, que je vous fasse connaître mes œuvres : vous les découvrirez dans votre quartier, ou en Russie, dans les traductions russes ou allemandes, sans que je vous dise : « Mes enfants sont charmants », comme le hibou de La Fontaine.

(Ici, Alfred de Vigny ouvre la porte, Royer-Collard le suivant toujours.)

ROYER-COLLARD, pour revenir sur ses paroles:

Eh! mais je crois qu'il y aura deux élections.

ALFRED DE VIGNY

Monsieur, je n'en sais absolument rien.

ROYER-COLLARD

Si vous ne le savez pas, comment le saurais-je?

ALFRED DE VIGNY

Parce que vous êtes de l'Académie et que je n'en suis pas; je sais seulement que je me présente au fauteuil de M. Frayssinous.

ROYER-COLLARD

Et quelles autres personnes?

ALFRED DE VIGNY

Je n'en sais rien, monsieur, et ne dois pas le savoir.

(Ici, il lui tourne le dos, remet son chapeau et sort sans le saluer, tandis que Royer-Collard reste tenant la porte et disant:)

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Vieillard aigri de se voir oublié après avoir eu son

jour de célébrité, murmura le poète au sortir de ce tête-à-tête.

Pendant deux ans encore, il se donna des comédies de ce genre; enfin, le 8 mai 1845, le comte Alfred de Vigny fut nommé membre de l'Académie française, en remplacement de M. Étienne. Le récipiendaire dut composer le discours obligé, et, selon l'usage, le lire devant une commission à M. Molé qui se trouvait directeur de l'Académie, et qui, en cette qualité, devait répondre à M. de Vigny.

Jusque-là le discours du directeur avait été soigneusement caché à M. de Vigny; devant la commission, il fut escamoté par les amis de M. Molé, qui y aida en interrompant celui que ce discours intéressait le plus, en couvrant sa voix, en hâtant le rapport des conclusions à l'Académie qui attendait[1].

Le 29 janvier 1846, M. de Vigny prit place à la séance solennelle, revêtu du costume académique, mais ayant gardé la cravate noire « par un reste d'habitude militaire[2] ».

Il lut, avec une gravité un peu lente, un discours qui, pour être assurément la moindre page qu'il ait jamais livrée au public, ne comptait pas moins parmi les meilleures harangues académiques qui eussent été prononcées depuis l'Empire. Seulement le discours était d'une longueur inusitée; prolongé encore par la lenteur du débit, il fatigua une assemblée qui n'était pas, comme la foule athénienne, composée de grands écouteurs.

1 J'ai rapporté ces choses sur la foi de Vigny. Je soupçonne fort aujourd'hui qu'elles n'existèrent que dans l'imagination du poète.

Dans ce très maigre travail, j'ai cité très abondamment le *Journal* posthume. Il faudrait m'en louer, si j'avais cité avec discernement. Mais je n'avais point de critique. Et tout n'est pas à accueillir dans les dires de Vigny, qui avait l'esprit haut et droit, mais non pas très juste ni très clairvoyant. Le lecteur pourtant me saura gré d'être grand citateur de mon poète, quand il trouvera parmi les miennes des pages d'une aimable gravité et d'une candeur charmante, qu'on a trop oubliées. (1923.)

2 C'est Vigny qui le dit avec une affectation peut-être un peu ridicule. Les grands hommes ont quelquefois de ces petitesses. (1923.)

Aussitôt que M. de Vigny se fut assis, M. Molé « d'un ton net et vibrant[1] » prononça un discours qui plut davantage[2]. M. Molé n'était pas poète; il n'aimait guère la poésie et croyait que les romantiques étaient un peu malades. Il loua modérément le récipiendaire, et sa parfaite politesse fit ressortir les sévérités d'une critique sans amour. Serviteur de l'Empereur et des Bourbons, il était rompu aux affaires. Il ne lui échappa pas que M. de Vigny avait l'esprit chimérique et il le lui dit d'une manière qui ne l'était pas du tout.

Le récipiendaire fut d'autant plus sensible aux sévérités du directeur, qu'il crut s'apercevoir que le discours de M. Molé n'avait pas été prononcé en séance publique tel qu'il avait été soumis à la commission. Ce n'est pas ce que croiront volontiers ceux qui connaissent la maison. Ils penseront plutôt qu'un discours qui paraissait innocent devant un auditoire composé de quelques académiciens, sembla assez offensif dans une vaste assemblée avide de

1 Sainte-Beuve.

2 J'ai bien été obligé de corriger cet endroit de mon malheureux opuscule de début, bien que je sache mieux que personne la vanité de cette tâche. Mais j'avais commis ici, par une impardonnable légèreté, une faute trop grave pour la laisser subsister. Je vais faire sur cet endroit des aveux complets. Je les fais avec honte; que celui qui les trouve ici me soit indulgent. Les voici: Au moment regrettable où je faisais mon *Vigny*, ayant trouvé dans une revue de 1846, dont j'ai oublié le titre, une étude critique où l'on citait une partie du discours prononcé par le comte Molé à la réception d'Alfred de Vigny, je me tins pour satisfait et crus inutile de rechercher le texte authentique et complet de ce discours. C'était un tort. J'en commis un plus grave encore. Car, ayant pris mes grands ciseaux et coupé, sans le lire, l'endroit du discours dont je comptais me servir, je retournai, par mégarde, la coupure qui était imprimée sur le verso et sur le recto, et au moment de composer le chapitre sur Vigny à l'Académie, je pris étourdiment un côté de la coupure pour l'autre et, croyant lire les paroles du comte Molé, je lus la réponse très verte qu'y faisait le rédacteur de la revue. Et comme j'avais le sens droit et un profond respect de la poésie, je me mis fort en colère; je vengeai la Muse et dis au comte Molé son fait sans barguigner.

Je n'ai pas pu laisser dans la belle édition que Claude Aveline m'inflige cruellement ce petit morceau beau de colère, mais qui me couvrait de ridicule. (1923.)

divertissements. Ce fut l'avis de Sainte-Beuve, qui l'a fort bien exprimé. Vigny ne s'y rendit pas. Il refusa, comme marque publique de mécontentement, d'aller, selon l'usage, aux Tuileries, présenté par le directeur; il ne commença de siéger aux séances particulières que du jour où M. Molé cessa d'être directeur, c'est-à-dire le 1er juillet 1846[1].

Six semaines après, il fut présenté au roi Louis-Philippe par le nouveau directeur, M. de Salvandy. Voici, d'après M. de Vigny lui-même, le récit de cette visite :

« *Lundi soir, 14 juin.* — Le roi, quand on nous annonce, est debout, en habit brun, son chapeau à la main. Il vient à moi sur-le-champ, et me dit :

— Il y a seize ans, monsieur de Vigny, que nous ne nous sommes vus. Vous commandiez un bataillon de la garde nationale et les troupes qui gardaient le Palais-Royal. Vous me faites grand plaisir en revenant, je vous en remercie.

— C'est à moi, Sire, de vous remercier d'avoir consenti à ce que je fusse membre de l'Académie.

— Je le désirais au moins autant que vous, monsieur de Vigny, et je suis bien heureux de la position que vous y avez prise.

— J'ai su de quels termes favorables le roi avait bien voulu se servir en approuvant mon élection, et j'en ai été profondément touché.

— Je vous remercie, monsieur de Vigny. Voulez-vous aller revoir la reine? Monsieur de Salvandy vous y conduira.

La reine était assise à une des places d'une table ronde autour de laquelle s'assoient toutes les princesses avec elle.

1 Comme on l'a dit dans la note de la page précédente, ce passage a été remanié dans cette seconde et dernière édition. (1923.)

Elle faisait de la tapisserie. A sa droite était assise madame Adélaïde, sœur du roi.

— Je voudrais vous présenter monsieur de Vigny, lui dit Salvandy.

— Comment! me le présenter? dit la reine. Mais il y a vingt ans que je le connais! — Monsieur de Vigny, je suis charmée de vous revoir... Vous aimez sûrement à voyager : où irez-vous cet été?

— Peut-être en Angleterre, madame, et ensuite chez moi, dans le midi de la France.

— Dans quelle partie du midi? me dit le roi.

— Entre Angoulême et Bordeaux, Sire.

— Ah! c'est un pays charmant.

— Oui, Sire, un jardin anglais à présent. C'est un débris qui m'est resté des terres de mes ancêtres, car le nombre est grand des châteaux que je n'ai plus. Il me vient de mon grand-père, le marquis de Baraudin, amiral dans l'ancienne marine de Louis XVI.

— Ah! je connais son nom parfaitement. Il commandait une escadre à la bataille d'Ouessant, sous les ordres de mon père.

— Oui, Sire, sous les ordres de monsieur le duc d'Orléans et de monsieur d'Orvilliers, dont j'ai encore beaucoup de lettres.

En disant *mon père,* la figure du roi devint tout à coup triste et douce, son regard pensif et mélancolique, mais pénétrant, comme s'il craignait un mouvement d'horreur sur ma figure.

— Oui, Sire, dis-je encore avec le même ton simple et calme, sous les ordres de monsieur le duc d'Orléans. Je suis encore à comprendre comment ces grandes flottes firent pour ne pas se détruire; c'étaient des *Armada* véritables.

— Je ne sais pas, mais ce qui vaut mieux que tout cela, c'est la paix.

— J'ai entendu dire la même chose au roi, il y a seize ans; aujourd'hui il a accompli cette grande œuvre.

— Je l'espère, dit le roi avec un air de satisfaction et de bonté. *Vous vous êtes retiré sitôt que le danger des émeutes a cessé, tout le monde n'agit pas ainsi.* Mais vous avez écrit beaucoup, vous avez bien fait.

Le duc de Nemours m'a parlé ensuite assez longtemps, debout au milieu du salon, avec beaucoup de douceur et un ton timide et un peu embarrassé, du temps où je l'avais connu.

— Vous n'aviez pas encore pris Constantine, lui dis-je. Il m'a répondu :

« Oh! je l'ai vu prendre! » avec un ton très modeste et très simple...

La duchesse de Nemours est fort belle et m'a entretenu quelque temps enfin en me parlant de l'Angleterre. La duchesse d'Aumale ressemble à ces jeunes princesses espagnoles de la maison d'Autriche peintes par Murillo.

J'aime sa lèvre avancée et ses cheveux d'un blond pâle.

Elle me parla de Venise, où, à son grand regret, on va en chemin de fer.

La vue des Bourbons me donne toujours un sentiment mélancolique. Toute l'histoire de France semble ressusciter ses portraits et reprendre ses grands rôles, quand on se représente les princes qui ont eu les mêmes traits sous d'autres costumes. — Leur race ne perd rien de ses profils à demi espagnols. — Le roi ressemble à Louis XIV à soixante ans.

Il revient à moi vers la fin de la soirée, et me dit :

— Vous verrez demain dans les journaux que c'est moi qui suis l'auteur des désastres du Portugal. MM. les

Anglais ne m'épargnent pas à la Chambre. Que pensez-vous de cette affaire portugaise?

— Elle ressemble un peu, dis-je, à la Fronde.

— Oui, pour l'inutilité des résultats.

— Et aussi parce que c'est une guerre de grands seigneurs

— Oui, il y a bien quelque chose d'aristocratique, mais ce n'est pas commun en Europe.

Et il sourit avec finesse.

— Non, dis-je, ce n'est pas à présent notre défaut.

Il rit encore avec beaucoup de bonne grâce...

Jusqu'à dix heures et demie, la famille royale m'entretint ainsi. »

Depuis, le comte Alfred de Vigny n'a cessé de suivre les séances académiques, avec cette assiduité infatigable qu'il mettait dans l'accomplissement de tout ce qui lui semblait un devoir.

Son influence fut sensible quand l'Académie couronna, dans les *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle, une des plus grandes œuvres de la poésie moderne.

XV

Monsieur de Vigny fut doux envers la mort.

ALPHONSE DE LAMARTINE

Le comte Alfred de Vigny, à partir de 1855, garda le silence. Il se retira « dans sa tour d'ivoire », et là, sur le plus haut degré, l'œil baigné de ciel, il continuait son œuvre; il écrivait les *Destinées*, poèmes philosophiques plus graves peut-être encore, plus sévères que les *Poèmes antiques et modernes*. Le penseur a mûri, il est dans toute la force de sa virilité stoïque, et le poète n'est ni desséché ni refroidi, seulement il a revêtu la sombre parure des jours de bataille; il a mis, sur sa tunique d'or, une cuirasse d'airain pour le grand combat contre les destinées et contre les dieux. C'est dans le tranquille accomplissement de ce travail suprême que le poète achevait sa vie et son œuvre.

Montrer l'être humain luttant contre la destinée, tel avait été constamment le but de ce génie triste et pur. Les poèmes des *Destinées* terminent dignement cette œuvre.

On connaît *le Mont des Oliviers*, *la Mort du Loup*, *la Maison du Berger* et cette merveilleuse *Colère de Samson* qui égale peut-être les plus beaux morceaux de l'auteur. Jamais la pensée poétique d'Alfred de Vigny ne s'accusa avec plus de force et d'originalité.

L'auteur ne voulut point que parût, de son vivant, le recueil des *Destinées*. Il était peu impatient des rapides succès : il avait le temps d'attendre; d'ailleurs il voulait lui-même assister à sa postérité et voir plusieurs générations se succéder sur son dernier ouvrage, en le renommant. Noble et charmante coquetterie du génie, il voulait voir d'avance si sa lyre serait dorée ou ternie par la poussière des temps.

Alfred de Vigny était patient. Il portait longtemps son idée dans sa tête, sans en précipiter l'enfantement, et il ne la livrait au jour que sous une forme accomplie et parfaite. Cette forme, il en revêtait ses conceptions avec bonheur, mais non sans travail. Il exécutait lentement et laborieusement, non certes par un souci puéril et inintelligent de la forme, mais par un respect profond pour l'idée qui veut des vêtements décents et honnêtes. Alfred de Vigny n'eut point ce malheur, que M. Taine redoute avec raison pour les artistes, de savoir trop bien son métier. Ce poète heureusement ne fut pas un habile; il ne s'absorba pas dans les minutieuses préoccupations du métier : il se garda à l'inspiration, à la pensée, il demeura poète. En pétrissant l'argile d'un ongle complaisant, il n'oublia pas, comme plusieurs, d'y souffler une âme.

L'idée habitait longtemps sa tête avant de prendre un corps et de jaillir déesse. Aussi le poète a-t-il laissé, fixées sur le papier, bien des idées qu'il ne formula jamais en poème, sortes d'ombres vagues et sans forme, destinées à la vie et qui ne verront jamais les régions de la lumière. Parmi elles, on distingue vaguement, comme les âmes promises à la terre, des Enfers virgiliens, d'abord, triomphante et glorieuse à côté du Satan qu'elle a sauvé, une seconde Éloa qui n'aurait pas eu, croyons-nous, la beauté de la première; puis une Daphné, l'amante ou plutôt l'âme

même de ce grand empereur Julien, philosophe aux camps et César sans crimes. L'étude de ces conceptions non réalisées, mais indiquées sur des notes éparses ou dans le *Journal* intime de sa vie, révèlent un Vigny intérieur plus inquiet et plus spontané, mais toujours d'accord avec le Vigny public que nous connaissons.

Tel l'homme au dehors, tel il était chez lui. Les dernières années de sa vie furent isolées. Malade, il les passait auprès de sa femme malade, dans son appartement de la rue des Écuries-d'Artois. Alfred de Vigny avait été nourri, élevé dans le faubourg Saint-Honoré; il y avait perdu sa mère, c'est là qu'il voulait mourir. Ce quartier plein de bruit, mais d'où l'on voit des arbres, ces rues aristocratiques bordées d'hôtels lui plaisaient : il y avait telles pierres grises que le poète ne pouvait voir sans émotion, tels coins de murs qu'il regardait abattre avec attendrissement.

L'appartement de M. de Vigny, au second étage sur la rue, était vaste et sévère. Le tableau le plus apparent du salon, et qu'une glace répétait à l'autre extrémité, était un beau portrait du poète Regnard, peint par Largillière. C'était un portrait de famille : Alfred de Vigny descendait de Regnard par sa mère, et il avait longtemps médité une comédie romanesque sur la vie de son comique ancêtre. Le visiteur remarquait aussi, sur une console, une terre cuite représentant une vierge aux grandes ailes, une belle archange assise et rêveuse; celle-là aussi était de la famille : c'était la fille idéale du poète, Éloa, dont une main inconnue avait modelé l'image et que M. de Vigny avait reçue d'Italie sans jamais savoir de qui il la tenait. C'était une œuvre fine et délicate, d'un sentiment exquis, dont le poète faisait le suprême éloge en y reconnaissant sa pensée. Enfin, dans un coin sombre, on apercevait près

d'un billot de bronze deux têtes de bronze, les têtes coupées de de Thou et de Cinq-Mars. Dans cet intérieur aristocratique et sévère, le poète, sur une chaise longue, enveloppé dans son manteau de soldat, se regardait tranquillement mourir.

La vieillesse et la souffrance avaient passé légèrement sur son visage et n'avaient ni plié ni épaissi sa taille élégante. Ses cheveux étaient presque blonds encore. Alfred de Vigny ne paraissait point un vieillard : son beau front avait gardé l'âge de son génie, car le génie a un âge immuable et éternel. L'Homère de l'*Iliade* est un grand vieillard blanc, le Virgile de l'*Énéide* est un jeune homme aux longs cheveux. Qui voudrait reconnaître l'auteur du *Moïse* et du *Jugement dernier* dans le portrait exact d'un Michel-Ange à vingt ans? Personne, car le génie de Michel-Ange n'a jamais eu vingt ans. Nous nous offensons d'un portrait de Victor Hugo jeune ou de Lamartine vieux, et avec raison, parce que le vrai Victor Hugo, le Hugo idéal, a la solennité savante de la vieillesse, et le véritable, l'éternel Lamartine, a l'épanchement poétique et spontané de la jeunesse.

L'Alfred de Vigny des Poèmes, de *Stello* et de *Chatterton*, apparaît beau, jeune et blond; et, moins l'idéalisation, tel était le Vigny de la réalité. Cette conformité entre l'homme et le poète est assez commune; Racine, tel que le montrent ses tragédies et les portraits contemporains, en est un des exemples les plus frappants. Au reste, Alfred de Vigny avait des rapports moins fortuits avec l'auteur de *Mithridate*, qu'il jugeait d'ailleurs assez mal et qu'il aimait peu. C'était le ton de l'époque.

Alfred de Vigny gardait, dans l'intimité, cette dignité un peu apprêtée dont il ne se dispensait pas même envers lui-même.

Il écrivait ses derniers poèmes de cette même grande écriture royale que nous voyons si fièrement tracée par toutes les mains héraldiques du siècle de Louis XIV.

Il recevait quelques amis qui, tous, ont gardé de lui un souvenir sympathique. D'abord son camarade de jeunesse, son brave et fidèle ami Antoni Deschamps, vrai poète et grande âme qui, par ses vertueuses colères et son enthousiasme candide, étonnait quelquefois le sceptique gentilhomme; ensuite, M. Louis de Ronchaud, l'auteur de *Phidias*, âme sereine et profonde, sévèrement enfermée dans sa conscience d'artiste et de citoyen. Puis M. Guillaume Pauthier, sinologue, fidèle adorateur de la Chine, infatigable compagnon de Marco Polo; puis M. Jules Lacroix, l'honnête et patient traducteur de Sophocle et de Shakespeare, l'auteur de *Valeria*; puis M. Louis Ratisbonne, littérateur distingué d'ailleurs, qui jugea à propos de donner une nouvelle version poétique de Dante, après les belles traductions tant en prose qu'en vers de Littré, de Lamennais et d'Antoni Deschamps. Charles Baudelaire se présenta chez Alfred de Vigny vers ce temps et demanda au maître son aide pour entrer à l'Académie, comme il l'avait demandée à Sainte-Beuve. On a des lettres que le poète des *Fleurs du Mal* envoya à l'auteur des *Destinées*[1]. Elles sont d'une exquise politesse et d'un ton caressant. Seulement il y vante trop de mets délicieux à qui ne pouvait manger.

1 *A. de Vigny et Charles Baudelaire, candidats à l'Académie française.* Etude par Etienne Charavay. On y trouve cette lettre de Baudelaire à Vigny:

MONSIEUR

Je vous ai vu souffrir et j'y pense souvent. Un de mes amis, dont l'estomac est dans un état fort triste, m'a dit que Guerre, le pâtissier anglais, dont la maison fait le coin de la rue Castiglione et de la rue de Rivoli, fait des gelées de viande combinées avec un vin très chaud, Madère ou Xérès sans doute, que les estomacs les plus

Ils étaient, avec quelques autres, les amis du poète; il s'entretenait avec eux de ce ton grave et un peu lent qu'il ne quittait guère, et ne riait jamais.

Le rire est absent de ses écrits autant que de ses lèvres. Ni le rictus aristophanesque, ni l'énorme grimace rabelaisienne, ni le pli comique et douloureux de Molière, n'a ridé les traits limpides de son visage. La joie est bonne, mais la tristesse est sainte. Alfred de Vigny n'a pas le rire.

Il se souvenait d'avoir servi. Il aimait à parler en soldat à son ami le général de Ricard, vieil officier du premier Empire, qui souriait tant soit peu de s'entendre traiter de confrère.

M. de Vigny redevenait poète avec le fils du général de Ricard, M. Louis-Xavier de Ricard, qui avait alors publié un recueil de vers et qui dirigeait la *Revue du Progrès*. Il promettait un grand avenir à ce jeune homme et l'estimait jusqu'à critiquer minutieusement et sévèrement toutes ses productions.

Ainsi, dans le commerce intellectuel de quelques bons esprits, s'éteignait lentement le plus galant homme de son siècle. Sa femme se mourait près de lui. Elle le devança de six mois; ce fut, pour l'âme vertueuse de M. de Vigny, un triste mais profond soulagement : il pouvait mourir. Dès lors, il assista indifférent aux progrès du vautour, du cancer qui lui dévorait les entrailles, et dont il attribuait la naissance à ses longues veilles et à ses travaux noc-

désolés digèrent facilement et avec plaisir ! C'est une espèce de confiture de viande au vin, plus substantielle et nourrissante qu'un repas composé.

J'ai présumé que ce document méritait de vous être transmis. Votre bien dévoué,

CHARLES BAUDELAIRE

Et M. Charavay ajoute : «Nous sommes touchés de voir le charitable Baudelaire préconiser à son ancien en poésie les gelées combinées avec un vin très chaud, mais, en songeant que Vigny était alors affecté d'un cancer à l'estomac, on peut trouver quelque affectation à ce luxe d'hygiène.» (1923.)

turnes : car il composait la nuit, et les bruits du jour interrompaient à peine la marche lente et grave de son idée. Jusqu'au dernier moment, Alfred de Vigny s'occupa des choses de la pensée; les derniers livres qu'il lut furent *les Affinités électives* de Gœthe et un tome des drames historiques de Shakespeare. Il mourut le 17 décembre 1863, dans sa soixante-sixième année.

Il avait légué la propriété de ses œuvres à M. Louis Ratisbonne, homme de lettres, et son épée à M. Guillaume Pauthier, qui avait servi sous ses ordres dans le 55e de ligne.

Le corps d'Alfred de Vigny fut conduit au cimetière Montmartre. Il n'y eut pas de discours sur sa tombe, car il avait défendu qu'on en prononçât aucun.

Cette tombe est simple et sévère; elle est inconnue des gardiens et des jardiniers, à qui personne ne la demande.

Maintenant le nom d'Alfred de Vigny brille de cette gloire discrète que donne l'admiration des bons esprits. C'est la seule gloire que le poète ait aimée, et il l'attendait avec confiance. Il haïssait la popularité à l'égal d'une profanation, et voulait que sa mémoire, pareille au feu sacré, fût entretenue par un petit nombre de mains pieuses, mais qu'elle ne se répandît pas comme un incendie qu'allume au hasard l'ivresse populaire et qui s'éteint sur des ruines.

NOTE

Voici des détails bibliographiques qu'un poète, M. J.-M. de Heredia, nous avait amicalement adressés.

Nous voulons offrir cette note dans son entier aux amis d'Alfred de Vigny.

A MONSIEUR ANATOLE FRANCE

Le respect de soi-même et de son œuvre est une de ces rares qualités faites pour inspirer une respectueuse admiration. Tel est le sentiment que j'ai toujours éprouvé pour Alfred de Vigny. Je vous suis donc très reconnaissant, cher monsieur, de vouloir bien me permettre d'attacher mon nom, par ces quelques notes, à un livre consacré à cette noble mémoire.

La première édition des Poèmes d'Alfred de Vigny est une plaquette in-8° de 158 pages, assez bien imprimée, qui a paru en 1822, sans nom d'auteur, sous ce titre :

POÉSIES

HÉLÉNA

Le Somnambule, la Fille de Jephté, la Femme adultère,
le Bal, la Prison, etc.

A Paris, chez Pélicier, libraire, Place du Palais-Royal, n° 243.
1822.

De l'imprimerie de Guiraudet, rue Saint-Honoré, n° 315.

Voici la table du volume :

Introduction.

POÈME

Héléna, poème.
Chant premier, *L'Autel.*
Chant second, *Le Navire.*
Chant troisième, *L'Urne.*
Note.

POÈMES ANTIQUES

La Dryade.
Symétha.
Le Somnanbule.

POÈMES JUDAÏQUES

La Fille de Jephté.
Le Bain, fragment d'un poème de *Suzanne.*
La Femme adultère.

POÈMES MODERNES

La Prison.
Le Bal.
Le Malheur, ode.

Vous remarquerez que ni le Bain d'une Dame romaine, *daté du 20 mai 1817, ni* la Neige *(1820), ne sont contenus dans l'édition originale. En outre, le poème de* la Femme adultère *a été considérablement remanié. Dans mon exemplaire, il contient cinquante vers, assez médiocres d'ailleurs, qui ont été retranchés depuis. L'introduction qui précède* Héléna *ayant été, en même temps que le poème, retranchée dans les éditions postérieures, mérite d'être citée, ne fût-ce qu'à titre de curiosité :*

« Dans quelques instants de loisir, j'ai fait des vers inutiles; on les lira peut-être, mais on n'en retirera aucune leçon pour nos temps. Tous plaignent des infortunes qui tiennent aux peines du cœur, et peu d'entre mes ouvrages se rattacheront à des intérêts politiques. Puisse du moins le premier de ces poèmes n'être pas sorti infructueusement de ma plume! Je serai content s'il échauffe un cœur de plus pour une cause sacrée. Défenseur de toute légitimité, je nie et je combats celle du pouvoir ottoman. »

Je dois aussi vous signaler dans le Journal d'un poète, *publié par M. Ratisbonne, des fragments d'*Héléna, *où les vers 5 et 6, page 282, doivent être ainsi rectifiés :*

Elles savaient chanter, non les profanes dieux,
Apollon ou Latone à Délos enfermée,
Minerve aux yeux d'azur, Flore ou Vénus armée.

Je m'étonne encore que M. Ratisbonne, poète et exécuteur testamentaire d'Alfred de Vigny, ait laissé imprimer un tel vers (Journal d'un poète, *page 285*) :

«Que conservent aux Grecs l'amour et leurs arts précieux.»

Il est ainsi imprimé dans l'édition originale (page 33, vers 4) :

«Que conservent aux Grecs l'amour et leurs beaux cieux.»

Dans l'édition de 1822, la page 67, qui précède les Poèmes antiques, *est remplie par une seconde introduction ainsi conçue :*

« On éprouve un grand charme à remonter par la pensée jusqu'aux temps antiques : c'est peut-être le même qui entraîne un vieillard à se rappeler ses premières années d'abord, puis le cours entier de sa vie. La poésie, dans les âges de simplicité, fut tout entière vouée aux beautés des formes physiques de la nature et de l'homme; chaque pas qu'elle a fait ensuite avec les sociétés, vers nos temps de civilisation et de douleurs, a semblé la mêler à nos arts ainsi qu'aux souffrances de nos âmes. A présent, enfin, sérieuse comme notre Religion et la Destinée, elle leur emprunte ses plus grandes beautés. Sans jamais se décourager, elle a suivi l'homme dans son grand voyage, comme une belle et douce compagne.

J'ai tenté dans notre langue quelques-unes de ses couleurs, en suivant sa marche vers nos jours. »

Telle est la préface de ces poèmes, sorte de légende des siècles pressentie, où Alfred de Vigny eut la gloire de devancer Victor Hugo.

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

POÉSIES

LES POÈMES DORÉS
IDYLLES ET LÉGENDES
LES NOCES CORINTHIENNES

LES POÈMES DORÉS

A
LECONTE DE LISLE
AUTEUR DES POÈMES ANTIQUES
ET DES POÈMES BARBARES
EN TÉMOIGNAGE
D'UNE VIVE ET CONSTANTE
ADMIRATION
CE LIVRE EST DÉDIÉ

A LA LUMIÈRE

Dans l'essaim nébuleux des constellations,
O toi qui naquis la première,
O nourrice des fleurs et des fruits, ô Lumière,
Blanche mère des visions,

Tu nous viens du soleil à travers les doux voiles
Des vapeurs flottantes dans l'air :
La vie alors s'anime et, sous ton frisson clair,
Sourit, ô fille des étoiles!

Salut! car avant toi les choses n'étaient pas.
Salut! douce; salut! puissante.
Salut! de mes regards conductrice innocente
Et conseillère de mes pas.

Par toi sont les couleurs et les formes divines,
Par toi, tout ce que nous aimons.
Tu fais briller la neige à la cime des monts,
Tu charmes le bord des ravines.

Tu fais sous le ciel bleu fleurir les colibris
Dans les parfums et la rosée;
Et la grâce décente avec toi s'est posée
Sur les choses que tu chéris.

Le matin est joyeux de tes bonnes caresses;
Tu donnes aux nuits la douceur,
Aux bois l'ombre mouvante et la molle épaisseur
Que cherchent les jeunes tendresses.

Par toi la mer profonde a de vivantes fleurs
Et de blonds nageurs que tu dores.
Au ciel humide encore et pur, tes météores
Prêtent l'éclat des sept couleurs.

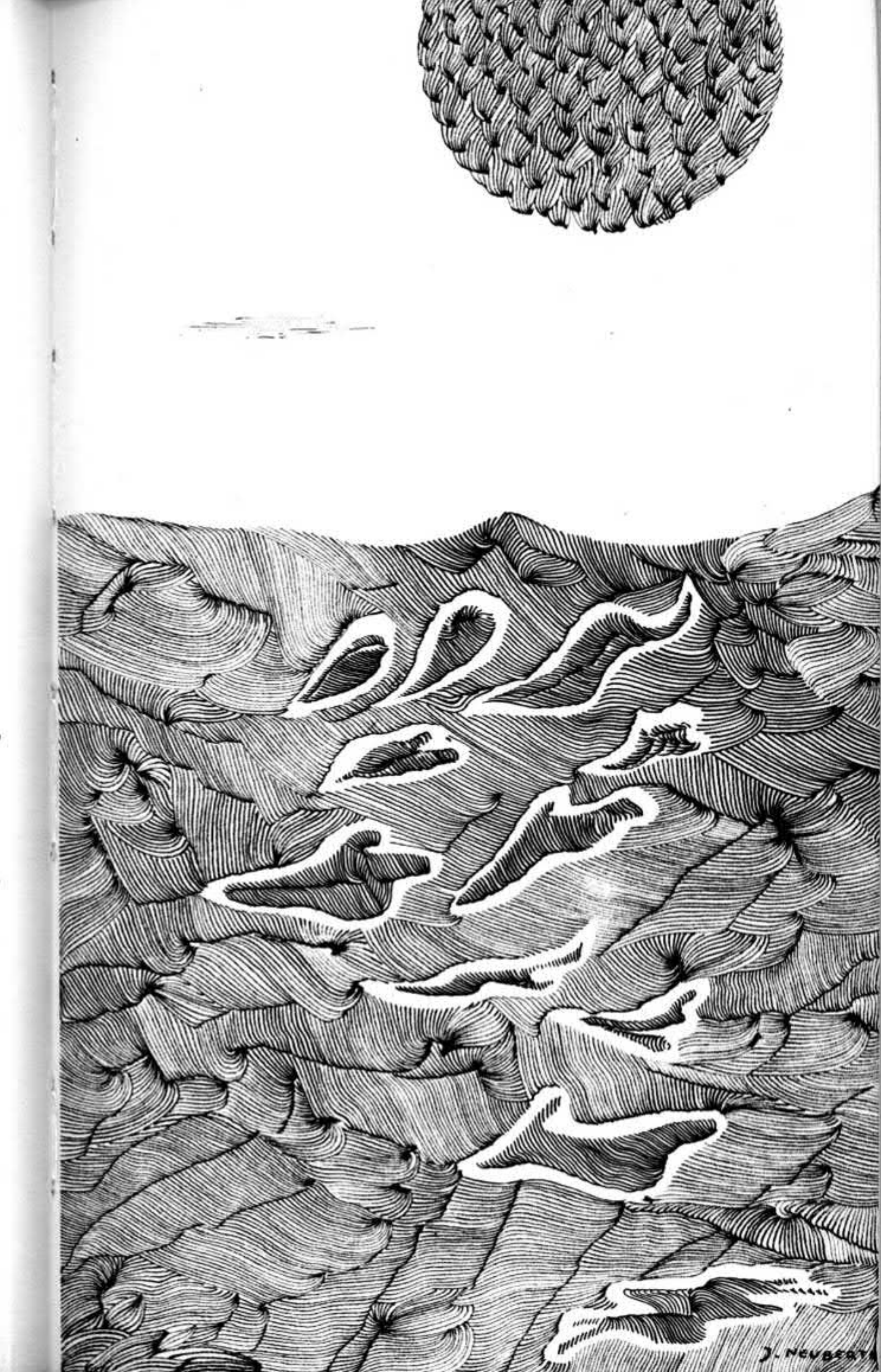
Lumière, c'est par toi que les femmes sont belles
Sous ton vêtement glorieux;
Et tes chères clartés, en passant par leurs yeux,
Versent des délices nouvelles.

Leurs oreilles te font un trône oriental
Où tu brilles dans une gemme,
Et partout où tu luis, tu restes, toi que j'aime,
Vierge comme en ton jour natal.

Sois ma force, ô Lumière! et puissent mes pensées,
Belles et simples comme toi,
Dans la grâce et la paix, dérouler sous ta foi
Leurs formes toujours cadencées!

Donne à mes yeux heureux de voir longtemps encor,
En une volupté sereine,
La Beauté se dressant marcher comme une reine
Sous ta chaste couronne d'or.

Et, lorsque dans son sein la Nature des choses
Formera mes destins futurs,
Reviens baigner, reviens nourrir de tes flots purs
Mes nouvelles métamorphoses.



Salut ! car avant toi les choses n'étaient pas.

LES CERFS

Aux vapeurs du matin, sous les fauves ramures
Que le vent automnal emplit de longs murmures,
Les rivaux, les deux cerfs luttent dans les halliers :
Depuis l'heure du soir où leur fureur errante
Les entraîna tous deux vers la biche odorante,
Ils se frappent l'un l'autre à grands coups d'andouillers.

Suants, fumants, en feu, quand vint l'aube incertaine,
Tous deux sont allés boire ensemble à la fontaine,
Puis d'un choc plus terrible ils ont mêlé leurs bois.
Leurs bonds dans les taillis font le bruit de la grêle;
Ils halettent, ils sont fourbus, leur jarret grêle
Flageole du frisson de leurs prochains abois.

Et cependant, tranquille et sa robe lustrée,
La biche au ventre clair, la bête désirée
Attend; ses jeunes dents mordent les arbrisseaux;
Elle écoute passer les souffles et les râles;
Et, tiède dans le vent, la fauve odeur des mâles
D'un prompt frémissement effleure ses naseaux.

Enfin l'un des deux cerfs, celui que la Nature
Arma trop faiblement pour la lutte future,
S'abat, le ventre ouvert, écumant et sanglant

L'œil terne, il a léché sa mâchoire brisée;
Et la mort vient déjà, dans l'aube et la rosée,
Apaiser par degrés son poitrail pantelant.

Douce aux destins nouveaux, son âme végétale
Se disperse aisément dans la forêt natale;
L'universelle vie accueille ses esprits :
Il redonne à la terre, aux vents aromatiques,
Aux chênes, aux sapins, ses nourriciers antiques,
Aux fontaines, aux fleurs, tout ce qu'il leur a pris.

Telle est la guerre au sein des forêts maternelles.
Qu'elle ne trouble point nos sereines prunelles :
Ce cerf vécut et meurt selon de bonnes lois,
Car son âme confuse et vaguement ravie
A dans les jours de paix goûté la douce vie;
Son âme s'est complu, muette, au sein des bois.

Au sein des bois sacrés, le temps coule limpide,
La peur est ignorée et la mort est rapide;
Aucun être n'existe ou ne périt en vain.
Et le vainqueur sanglant qui brame à la lumière,
Et que suit désormais la biche douce et fière,
A les reins et le cœur bons pour l'œuvre divin.

L'Amour, l'Amour puissant, la Volupté féconde,
Voilà le dieu qui crée incessamment le monde,
Le père de la vie et des destins futurs!
C'est par l'Amour fatal, par ses luttes cruelles,
Que l'univers s'anime en des formes plus belles,
S'achève et se connaît en des esprits plus purs.

Septembre 1871

LA MORT D'UNE LIBELLULE

Sous les branches de saule en la vase baignées,
Un peuple impur se tait, glacé dans sa torpeur,
Tandis qu'on voit sur l'eau de grêles araignées
Fuir vers les nymphéas que voile une vapeur.

Mais, planant sur ce monde où la vie apaisée
Dort d'un sommeil sans joie et presque sans réveil,
Des êtres qui ne sont que lumière et rosée
Seuls agitent leur âme éphémère au soleil.

Un jour que je voyais ces sveltes demoiselles,
Comme nous les nommons, orgueil des calmes eaux,
Réjouissant l'air pur de l'éclat de leurs ailes,
Se fuir et se chercher par-dessus les roseaux,

Un enfant, l'œil en feu, vint jusque dans la vase
Pousser son filet vert à travers les iris,
Sur une libellule; et le réseau de gaze
Emprisonna le vol de l'insecte surpris.

Le fin corsage vert fut percé d'une épingle;
Mais la frêle blessée, en un farouche effort,
Se fit jour, et, prenant ce vol strident qui cingle,
Emporta vers les joncs son épingle et sa mort.

Il n'eût pas convenu que sur un liège infâme
Sa beauté s'étalât aux yeux des écoliers :
Elle ouvrit pour mourir ses quatre ailes de flamme,
Et son corps se sécha dans les joncs familiers.

Chaville, mai 1870

LA MORT DU SINGE

Dans la serre vitrée où de rigides plantes,
Filles d'une jeune île et d'un lointain soleil,
Sous un ciel toujours gris, sommeillant sans réveil,
Dressent leurs dards aigus et leurs floraisons lentes,

Lui, tremblant, secoué par la fièvre et la toux,
Tordant son triste corps sous des lambeaux de laine,
Entre ses longues dents pousse une rauque haleine
Et sur son sein velu croise ses longs bras roux.

Ses yeux, vides de crainte et vides d'espérance,
Entre eux et chaque chose ignorent tout lien;
Ils sont empreints, ces yeux qui ne regardent rien,
De la douceur que donne aux brutes la souffrance.

Ses membres presque humains sont brûlants et frileux;
Ses lèvres en s'ouvrant découvrent les gencives;
Et, comme il va mourir, ses paumes convulsives
Ont caché pour jamais ses pouces musculeux.

Mais voici qu'il a vu le soleil disparaître
Derrière les huniers assemblés dans le port;
Il l'a vu : son front bas se ride sous l'effort
Qu'il tente brusquement pour rassembler son être.

Songe-t-il que, parmi ses frères forestiers,
Alors qu'un chaud soleil descendait des cieux calmes,
Repu du lait des noix et couché sur les palmes,
Il s'endormait heureux dans ses frais cocotiers,

Avant qu'un grand navire, allant vers des mers froides,
L'emportât au milieu des clameurs des marins,
Pour qu'un jour, dans le vent, qui lui mordît les reins,
La toile, au long des mâts, glaçât ses membres roides?

A cause de la fièvre aux souvenirs vibrants
Et du jeûne qui donne aux âmes l'allégeance,
Grâce à cette suprême et brève intelligence
Qui s'allume si claire au cerveau des mourants,

Ce muet héritier d'une race stupide
D'un rêve unique emplit ses esprits exaltés :
Il voit les bons soleils de ses jeunes étés,
Il abreuve ses yeux de leur flamme limpide.

Puis une vague nuit pèse en son crâne épais.
Laissant tomber sa nuque et ses lourdes mâchoires,
Il râle. Autour de lui croissent les ombres noires :
Minuit, l'heure où l'on meurt, lui versera la paix.

1872

LA PERDRIX

Hélas! celle qui, jeune en la belle saison,
Causa dans les blés verts une ardente querelle
Et suivit le vainqueur ensanglanté pour elle,
La compagne au bon cœur qui bâtit la maison

Et nourrit les petits aux jours de la moisson,
Vois : les chiens ont forcé sa retraite infidèle.
C'est en vain qu'elle fuit dans l'air à tire-d'aile,
Le plomb fait dans sa chair passer le grand frisson.

Son sang pur de couveuse à la chaleur divine
Sur son corps déchiré mouille sa plume fine.
Elle tournoie et tombe entre les joncs épais.

Dans les joncs, à l'abri de l'épagneul qui flaire,
Triste, s'enveloppant de silence et de paix,
Ayant fini d'aimer, elle meurt sans colère.

LES ARBRES

O vous qui, dans la paix et la grâce fleuris,
Animez et les champs et vos forêts natales,
Enfants silencieux des races végétales,
Beaux arbres, de rosée et de soleil nourris,

La Volupté par qui toute race animée
Est conçue et se dresse à la clarté du jour,
La mère aux flancs divins de qui sortit l'Amour,
Exhale aussi sur vous son haleine embaumée.

Fils des fleurs, vous naissez comme nous du Désir,
Et le Désir, aux jours sacrés des fleurs écloses,
Sait rassembler votre âme éparse dans les choses,
Votre âme qui se cherche et ne se peut saisir.

Et, tout enveloppés dans la sourde matière,
Au limon paternel retenus par les pieds,
Vers la vie aspirant, vous la multipliez,
Sans achever de naître en votre vie entière.

LES SAPINS

On entend l'Océan heurter les promontoires;
De lunaires clartés blêmissent le ravin
Où l'homme perdu, seul, épars, se cherche en vain;
Le vent du nord, sonnant dans les frondaisons noires,
Sur les choses sans forme épand l'effroi divin.

Paisibles habitants aux lentes destinées,
Les grands sapins, pleins d'ombre et d'agrestes senteurs,
De leurs sommets aigus couronnent les hauteurs;
Leurs branches, sans fléchir, vers le gouffre inclinées,
Tristes, semblent porter d'iniques pesanteurs.

Ils n'ont point de ramure aux nids hospitalière,
Ils ne sont pas fleuris d'oiseaux et de soleil,
Ils ne sentent jamais rire le jour vermeil;
Et, peuple enveloppé dans la nuit familière,
Sur la terre autour d'eux pèse un muet sommeil.

La vie, unique bien et part de toute chose,
Divine volupté des êtres, don des fleurs,
Seule source de joie et trésor de douleurs,
Sous leur rigide écorce est cependant enclose
Et répand dans leur corps ses secrètes chaleurs.

Ils vivent. Dans la brume et la neige et le givre,
Sous l'assaut coutumier des orageux hivers,
Leurs veines sourdement animent leurs bras verts,
Et suscitent en eux cette gloire de vivre
Dont le charme puissant exalte l'univers.

Pour la fraîcheur du sol d'où leur pied blanc s'élève,
Pour les vents glacials, dont les tourbillons sourds
Font à peine bouger leurs bras épais et lourds,
Et pour l'air, leur pâture, avec la vive sève,
Coulent dans tout leur sein d'insensibles amours.

En souvenir de l'âge où leurs aïeux antiques,
D'un givre séculaire étreints rigidement,
Respiraient les frimas, seuls, sur l'escarpement
Des glaciers où roulaient des îlots granitiques,
L'hiver les réjouit dans l'engourdissement.

Mais quand l'air tiédira leurs ténèbres profondes,
Ils ne sentiront pas leur être ranimé
Multiplier sa vie au doux soleil de mai,
En de divines fleurs d'elles-mêmes fécondes,
Portant chacune un fruit dans son sein parfumé.

Leurs flancs s'épuiseront à former pour les brises
Ces nuages perdus et de nouveaux encor,
En qui s'envoleront leurs esprits, blond trésor,
Afin qu'en la forêt quelques grappes éprises
Tressaillent sous un grain de la poussière d'or.

Ce fut jadis ainsi que la fleur maternelle
Les conçut au frisson d'un vent mystérieux;
C'est ainsi qu'à leur tour, pères laborieux,

Ils livrent largement à la brise infidèle
La vie, immortel don des antiques aïeux.

Car l'ancêtre premier dont ils ont reçu l'être
Prit sur la terre avare, en des âges lointains,
Une rude nature et de mornes destins;
Et les sapins, encor semblables à l'ancêtre,
Éternisent en eux les vieux mondes éteints.

Décembre 1871

LE CHÊNE ABANDONNÉ

Dans la tiède forêt que baigne un jour vermeil,
Le grand chêne noueux, le père de la race,
Penche sur le coteau sa rugueuse cuirasse
Et, solitaire aïeul, se réchauffe au soleil.

Du fumier de ses fils étouffés sous son ombre,
Robuste, il a nourri ses siècles florissants,
Fait bouillonner la sève en ses membres puissants,
Et respiré le ciel avec sa tête sombre.

Mais ses plus fiers rameaux sont morts, squelettes noirs
Sinistrement dressés sur sa couronne verte;
Et dans la profondeur de sa poitrine ouverte
Les larves ont creusé de vastes entonnoirs.

La sève du printemps vient irriter l'ulcère
Que suinte la torpeur de ses âcres tissus.
Tout un monde pullule en ses membres moussus,
Et le fauve lichen de sa rouille l'enserre.

Sans cesse un bois inerte et qui vécut en lui
Se brise sur son corps et tombe. Un vent d'orage
Peut finir de sa mort le séculaire ouvrage,
Et peut-être qu'il doit s'écrouler aujourd'hui.

Car déjà la chenille aux anneaux d'émeraude
Déserte lentement son feuillage peu sûr;
D'insectes soulevant leurs élytres d'azur
Tout un peuple inquiet sur son écorce rôde;

Dès hier, un essaim d'abeilles a quitté
Sa demeure d'argile aux branches suspendue;
Ce matin, les frelons, colonie éperdue,
Sous d'autres pieds rameux transportaient leur cité;

Un lézard, sur le tronc, au bord d'une fissure,
Darde sa tête aiguë, observe, hésite, et fuit;
Et voici qu'inondant l'arbre glacé, la nuit
Vient hâter sur sa chair la pâle moisissure.

1872

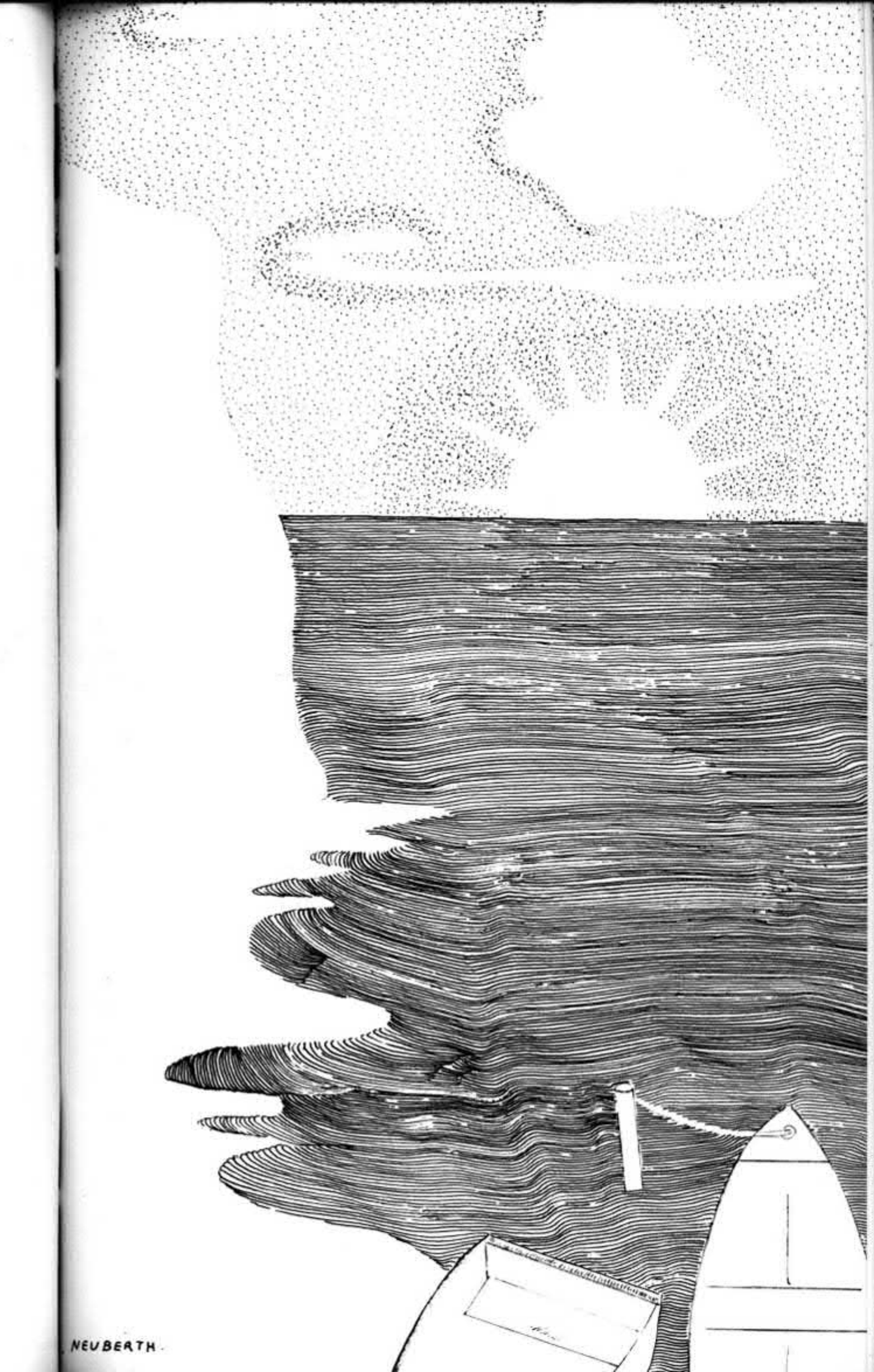
THÉRA

Cette outre en peau de chèvre, ô buveur, est gonflée
De l'esprit éloquent des vignes que Théra,
Se tordant sur les flots, noire, déchevelée,
Etendit au puissant soleil qui les dora.

Théra ne s'orne plus de myrtes ni d'yeuses,
Ni de la verte absinthe agréable aux troupeaux,
Depuis que, remplissant ses veines furieuses,
Le feu plutonien l'agite sans repos.

Son front grondeur se perd sous une rouge nue;
Des ruisseaux dévorants ouvrent ses mamelons;
Ainsi qu'une Bacchante, elle est farouche et nue,
Et sur ses flancs intacts roule des pampres blonds.

Mai 1872



Sous les molles pâleurs qui voilaient en silence
La falaise, la mer et le sable, dans l'anse...

MARINE

Sous les molles pâleurs qui voilaient en silence
La falaise, la mer et le sable, dans l'anse
Les embarcations se réveillaient déjà.
Du gouffre oriental le soleil émergea
Et couvrit l'Océan d'une nappe embrasée.
La dune au loin sourit, ondoyante et rosée.
On voyait des éclairs aux vitres des maisons.
Au sommet des coteaux les jeunes frondaisons
Commençaient à verdir dans la clarté première,
Et le ciel aspirait largement la lumière.
Il se fit dans l'espace une vague rumeur
Où le travail humain vint jeter sa clameur.
Les femmes en sabots descendent du village,
Les pêcheurs font sécher leurs filets sur la plage,
Et le soleil allume, au dos des mariniers,
Les spasmes des poissons dans l'osier des paniers.
Dans un creux de falaise où voltige l'étoupe,
Un vieil homme calfate, en chantant, sa chaloupe,
Tandis que tout en haut, parmi les chardons blancs,
Cheminent deux douaniers, au pas, graves et lents.
Dans un bateau pêcheur dont la voile latine,
Blanc triangle, reluit à travers la bruine,
Un vieux marin, debout sur le gaillard d'avant,
Tendant le bras au large, interroge le vent.

SUR UNE SIGNATURE DE MARIE STUART

A Etienne Charavay

Cette relique exhale un parfum d'élégie,
Car la reine d'Écosse, aux lèvres de carmin,
Qui récitait Ronsard et le missel romain,
Y mit en la touchant un peu de sa magie.

La reine blonde, avec sa fragile énergie,
Signa Marie au bas de ce vieux parchemin,
Et le feuillet heureux a tiédi sous la main
Que bleuissait un sang fier et prompt à l'orgie.

Là de merveilleux doigts de femme sont passés,
Tout empreints du parfum des cheveux caressés
Dans le royal orgueil d'un sanglant adultère.

J'y retrouve l'odeur et les reflets rosés
De ces doigts aujourd'hui muets, décomposés,
Changés peut-être en fleurs dans un champ solitaire.

1868

LE DÉSIR

I

Je sais la vanité de tout désir profane.
A peine gardons-nous de tes amours défunts,
Femme, ce que la fleur qui sur ton sein se fane
Y laisse d'âme et de parfums.

Ils n'ont, les plus beaux bras, que des chaînes d'argile,
Indolentes autour du col le plus aimé;
Avant d'être rompu leur doux cercle fragile
Ne s'était pas même fermé.

Mélancolique nuit des chevelures sombres,
A quoi bon s'attarder dans ton enivrement,
Si, comme dans la mort, nul ne peut sous tes ombres
Se plonger éternellement?

Narines qui gonflez vos ailes de colombe,
Avec les longs dédains d'une belle fierté,
Pour la dernière fois, à l'odeur de la tombe,
Vous aurez déjà palpité.

Lèvres, vivantes fleurs, nobles roses sanglantes,
Vous épanouissant lorsque nous vous baisons,
Quelques feux de cristal en quelques nuits brûlantes
Sèchent vos brèves floraisons.

Où tend le vain effort de deux bouches unies?
Le plus long des baisers trompe notre dessein;
Et comment appuyer nos langueurs infinies
Sur la fragilité d'un sein?

II

Mais la vague beauté des regards, d'où vient-elle,
Pour nous mettre en passant tant d'espérance au front?
Et pourquoi rêvons-nous de lumière immortelle
Devant deux yeux qui s'éteindront?

Femme, qui vous donna cette clarté sacrée
Dont vous avez béni la ferveur de mes yeux?
Et d'où vient qu'en suivant votre trace adorée
Je sens un dieu mystérieux?

III

Oh! montrez un moment au monde
Votre fragilité féconde,
Et semez la vie à vos pieds!
Puis passez, formes éphémères;
Femmes, puisque vous êtes mères,
C'est qu'il convient que vous mouriez.

Votre divinité ne dure,
Douces forces de la Nature,

Que ce qu'il faut pour son dessein.
La race impérissable et belle,
Voilà cette chose immortelle
Que l'on rêve sur votre sein!

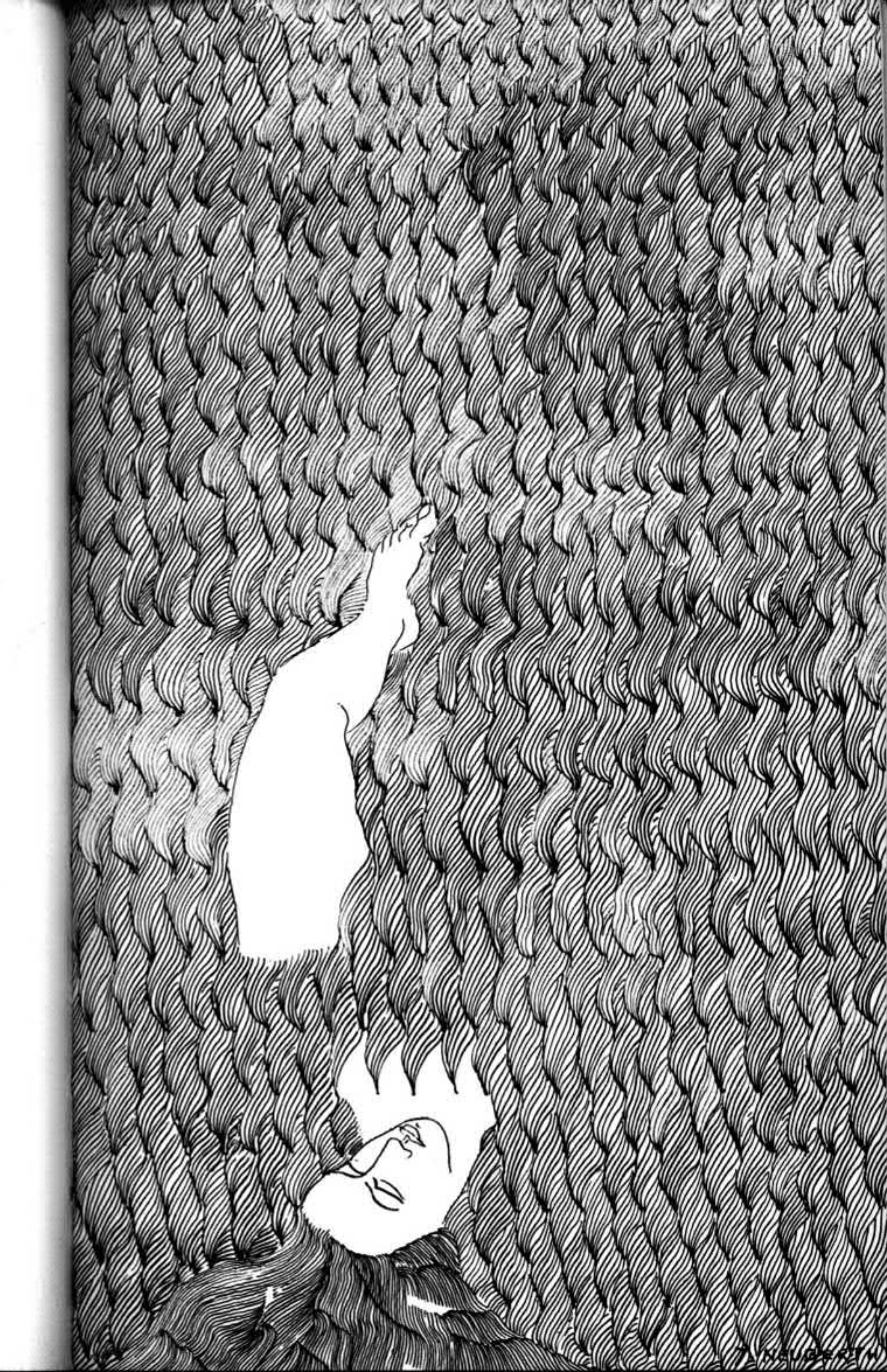
C'est par vous que l'heureuse vie
Tour à tour en la chair ravie
S'allume, et ne s'éteindra pas.
En vous la vie universelle
Éclate, et tout homme chancelle,
Ivre de beauté, sur vos pas.

Vivez, mourez, pleines de grâce;
Les hommes et les dieux, tout passe,
Mais la vie existe à jamais.
Et toi, forme, parfum, lumière,
Qui fleuris ma vertu première,
Ah! je sais pourquoi je t'aimais!

Juin 1869

⁂

Les choses de l'amour ont de profonds secrets.
L'instinct primordial de l'antique Nature
Qui mêlait les flancs nus dans le fond des forêts
Trouble l'épouse encor sous sa riche ceinture;
Et, savante en pudeur, attentive à nos lois,
Elle garde le sang de l'Ève des grands bois.



Les choses de l'amour ont de profonds secrets.
L'instinct primordial de l'antique Nature...

LA VISION DES RUINES

Le fleuve qui, libre et tranquille,
Traîne ses marnes et ses eaux
Au milieu des pâles roseaux,
Presse en ses bras une longue île,

Qui semble un navire échoué
Par quelque héroïque aventure,
Perdant sa forme et sa nature,
Dormeur à l'oubli dévoué.

Le cri rauque et le vol des grues
Percent les nuages blafards;
Les cygnes et les verts canards
Voguent au fil des eaux accrues.

Dans l'île, un portail et deux tours,
Retraite aux hiboux familière,
Dressent sous la mousse et le lierre
Leurs profils noirs, douteux et lourds.

De maigres figures de pierre
Gisant dans les iris épais,
Les mains jointes, suivent en paix
Le rêve qui clôt leur paupière.

Tous ceux-là dont le vent du nord
Ronge avec lenteur les images,
Anges et rois, vierges et mages,
Ont grandement aimé la mort;

Car la roideur de leur stature
Et l'aridité de leur chair
Font voir combien il leur fut cher
D'aspirer à la sépulture.

De longtemps ne sera troublé
Le silence de l'île sainte :
Dans le fleuve dont elle est ceinte
Le dos des ponts s'est écroulé.

N'est-ce pas là le berceau rude
De la grande et belle cité,
Qui plus tard avec volupté
S'assit dans cette solitude?

Mais la terre avare a repris
Les pierres des quais et des rues,
Et les demeures disparues
Gisent sous les tertres fleuris.

Au sud de l'île, une colline
Couronne d'un amas confus
De murs, de chapiteaux, de fûts,
Ses flancs où le thuya s'incline.

Les marais coassent, le soir.
Vers l'ouest, loin dans la plaine verte,
Une porte se dresse ouverte
Sur le ciel pluvieux et noir.

Sculptés aux parois triomphales,
Des hommes, des bœufs, des chevaux,
Rappelant d'antiques travaux,
Se brisent au choc des rafales.

Et vers le nord, mais moins avant,
Candélabres, balustres, dalles,
Escaliers, murs en longs dédales,
Sonnent avec langueur au vent,

Ruines d'un temple où des lyres
Pendent à des chevilles d'or,
Où des pieds de nymphes encor
Dansent en de joyeux délires.

Muette, la maison des Rois
Est assise, comme une veuve,
Sur la rive droite du fleuve,
Dans les nymphéas blancs et froids;

Elle mire dans les eaux blêmes
Ce qui lui reste de joyaux
Et répand ses colliers royaux
De chiffres noués et d'emblèmes;

Sur un pavillon, les pâleurs
De la lune, au bord d'une nue,
Animent une forme nue
Qui sourit et verse des fleurs :

C'est un corps de femme accroupie,
Un corps lascif, jeune et lassé,
Qui fut sans doute caressé
Par le regard d'un siècle impie.

LES AFFINITÉS

I

Le noir château, couvert de chiffres et d'emblèmes
Et ceint des froides fleurs dormant sur les eaux blêmes,
En un doux ciel humide effile ses toits bleus.
Dans le parc, où jadis on vit flotter des fées,
Les Nymphes, par le lierre en leur marbre étouffées,
Méditent longuement leurs amours fabuleux.

Déjà des vieux tilleuls les premières rangées
Versent sur les gazons leurs ombres allongées
Jusqu'au pied du fossé qui borde le manoir.
La forêt qui s'étend à l'horizon déroule,
Sous un vent large et frais, les grands plis de sa houle,
Et mugit tout au loin dans la brume du soir.

Sur le vieux banc de marbre envahi par la mousse
Cécile s'abandonne à sa tristesse douce.
Sa tête penche au faix des lourds cheveux châtains,
Des cheveux d'où jaillit une étrange étincelle
Quand le peigne se plonge en leur flot qui ruisselle
Sous l'ombre des rideaux, au secret des matins.

Très lasse, de souffrance et de langueur parée,
De sa propre faiblesse elle-même enivrée,
Elle vit en silence à l'ombre des tilleuls.

Son âme un peu farouche a cette clairvoyance
Et ces secrets instincts, sûrs comme la science,
Noble et fatal trésor de ceux qui vivent seuls.

D'un long et plein oubli nonchalamment éprise,
Elle respire, émue au souffle de la brise,
Les amères senteurs qui voyagent dans l'air;
Et, le sein frissonnant des frissons dont l'automne
Fait tressaillir le soir la forêt monotone,
Elle laisse errer son regard couleur de mer.

Et, comme un vol d'oiseaux sur la mer, ses pensées
Aiment, en tournoyant, à plonger dispersées
Dans le vague océan où s'égarent ses yeux.
Ses nerfs qui gémissaient, pareils, les jours de crise,
Aux cordes en éclats d'un instrument qu'on brise,
Allument leur réseau d'un feu mystérieux.

A sentir sur sa joue et dans ses molles tresses
Passer confusément d'invisibles caresses,
Une vague épouvante enfle son cœur prudent.
Avide avec effroi de fraîcheurs innomées,
Buvant comme un poison l'odeur des fleurs aimées,
Enfin elle s'abîme en un repos ardent.

Et, ses longs cils baignés d'une brume légère,
Surprise, sans mémoire, à soi-même étrangère,
Voici qu'elle s'anime avec des sens nouveaux.
Une vie indécise, affreusement diffuse,
A qui son être épars se livre et se refuse,
L'éveille sourdement pour de blêmes travaux.

Hors de son propre sein, hors de sa forme inerte,
Belle comme la Mort maintenant, et déserte,

Elle existe, elle voit, elle entend, elle sent.
Tout son esprit s'exhale en effluves mystiques,
Abandonne et reçoit des ondes magnétiques,
Et s'échappe bien loin de la chair et du sang.

En des affres d'horreur et de vague, entraînée
Vers un but que fixa l'obscure Destinée,
Comme un fluide au fil du métal conducteur,
Elle glisse, et voici qu'elle aborde éperdue
Une phosphorescente et liquide étendue
Où l'air austral épand sa chaude pesanteur.

Dans les blanches clartés et les ombres légères
Des constellations de formes étrangères,
Une frégate lofe au souffle de la mer.
Un marin, dans le vent, debout sur la dunette,
Sous les trois galons d'or de sa sombre casquette,
Plonge au large un regard impérieux et clair.

Il a, croisant les bras, cette grâce un peu rude
Que la force au repos prend dans la solitude.
Immobile, étant vu de Cécile, il la voit.
Nul frisson n'a troublé son manteau militaire,
Mais un sourire doux, sur son visage austère,
S'achève lentement plus étrange et plus froid.

Tout s'efface. Bientôt Cécile, revenue
De la silencieuse et fatale entrevue,
Va s'éveiller devant le parc tranquille et noir,
Mais rapportant du sein des magiques abîmes
Un écrin merveilleux d'épouvantes intimes
Qui dans son cœur ému s'ouvrira chaque soir.



Qu'importe ! Plonge au sein du monde essentiel !...
... Le corps n'est rien de plus ; l'esprit seul est réel.

II

Dans l'air dont l'éventail bat les ondes tiédies,
Le timbre italien des claires mélodies
Monte avec les parfums de la chair et des fleurs ;
Et l'orchestre remplit de ses éclats sonores
Cette loge où Cécile, aux doux reflets des stores,
Songe, de diamants ornée et de pâleurs.

Depuis deux ans, pour mieux chasser de sa pensée
L'étrange souvenir dont son âme est blessée,
Elle cherche le bruit des soirs parisiens ;
Mais, dans le lourd repos de ses fatigues vaines,
Elle sent par instants lui monter dans les veines
Le regret généreux de ses effrois anciens.

Et, blême pour jamais d'avoir été ravie
Dans la mouvante horreur des confins de la vie,
Souvent, à la clarté triste des jours tombants,
Une délicieuse et mortelle tendresse
Se trouble amèrement en elle et l'intéresse
A l'Inconnu pensif sous les sveltes haubans.

Au théâtre, ce soir, de diamants fleurie,
Elle regarde, mais sans voir ; sa rêverie,
Dans l'espace incertain flottant comme un parfum
En une volontaire et paisible démence,
Au gré des visions musicales commence
Mille songes subtils sans en finir aucun.

Et soudain, comme un arc se courbant en arrière,
Rigide, ses grands yeux révulsés, sans lumière,

Elle pousse un cri sourd dans sa gorge expirant :
Elle a vu sur la mer la frégate connue,
Mais donnant sur le flanc, ses trois mâts rasés, nue,
Sinistre et noir ponton dans la tempête errant.

Aux agrès amarrés sur l'avant qui se dresse,
C'est Lui, Lui, qu'elle voit couché dans sa détresse :
Seul, épuisé, mourant, il se soulève un peu,
Et donne à la voyante un regard triste et tendre,
Un regard où l'on sent son âme se détendre
Dans la fière douceur d'un ineffable aveu.

Mais une lame croule avec des bruits funèbres,
Et dans l'affaissement de ses lourdes ténèbres
Fait sombrer le navire entr'ouvert. Dans la mer
Le jeune homme au front pur descend; il s'abandonne,
Et des algues lui font une glauque couronne.
Elle, alors, avec lui, goûte le sel amer.

Il a gagné son lit pacifique et repose.
A l'abri des requins gloutons, le corail rose
Étend sur lui ses bras animés et fleuris.
Elle-même, elle est là, baisant sa bouche froide;
Elle a du sang aux yeux; ses tempes sifflent; roide,
Étouffée, elle exhale à jamais ses esprits.

— Invisible lien! — La frêle créature
A péri sans effort, docile à la nature;
Le flacon, dans ses doigts qui ne s'ouvriront plus,
Luit. La Mort sur sa chair silencieuse étale
Sa majesté funèbre et sa splendeur fatale,
Et la divine paix des destins révolus.

Puisque ta vision fut vraie, ô jeune femme,
Que ta terrestre vie ait dénoué sa trame,
Qu'importe! Plonge au sein du monde essentiel!
Tes sens, féconds naguère en exquises souffrances,
Ta forme, douce aux yeux, étaient des apparences.
Le corps n'est rien de plus; l'esprit seul est réel.

VÉNUS, ÉTOILE DU SOIR

La nuit vient nous ravir en ses puissants arcanes;
L'ombre avec des frissons envahit les platanes;
De légères vapeurs montent des chemins creux.
Les vieillards sont assis, et les voix alternées
Sous le feuillage obscur se perdent égrenées.
C'est l'heure où l'esprit rêve, heureux ou malheureux.

Le crépuscule expire et les étoiles blanches
Commencent en tremblant à poindre dans les branches.
Au regard exalté qui songe et les poursuit,
Voici que la plus belle allume la première
A l'occident pâli sa vibrante lumière,
Vénus, splendide et chaste, honneur de notre nuit.

Depuis qu'ils ont chéri l'amour et sa souffrance,
Les hommes ont fait part de leur brève espérance
A cet astre indulgent qui ramène le soir.
— Si tu retiens mes yeux, Vénus; si ma pensée
Au sein du mol éther vers toi s'est élancée,
C'est toi seule et c'est toi toute que je veux voir.

J'ai surpris tes secrets : O céleste jumelle
De la Terre, astre cher qui mourras avec elle,

Tes destins sont pareils aux destins de ta sœur.
Le même soleil t'aime; et ce père des flammes
Jette en ton sein fleuri la vie, orgueil des âmes.
La nuit ainsi qu'à nous te verse sa douceur.

Monde, tu fais rouler dans la pâle étendue
La forme avec l'amour à tes flancs suspendue;
Tu livres aux troupeaux tes champs hospitaliers;
Tes mers ont leurs nageurs, et des siècles de fauves
Ont rugi de désir aux creux de tes rocs chauves;
Tes deux pôles de glace ont de blancs familiers.

Des reptiles, traînant leurs épais cartilages,
De leurs sillons visqueux souillaient tes chaudes plages,
Au temps où tu naissais dans les limons marins.
Et maintenant, mangeurs de chair ou d'herbe grasse,
Des êtres réjouis dans la force et la grâce,
Nés de ton corps adulte, ornent tes jours sereins.

Un air rouge et vibrant, semé de feux intimes,
Sur tes roides hauteurs dont nul n'a vu les cimes,
Nourrit avec excès de larges floraisons,
De grands lis pleins d'odeurs et de phosphorescences,
Les longs fûts des palmiers aux salubres essences,
Et des gerbes de dards exhalant leurs poisons.

Des îles en leurs lits récents de madrépores,
Vierges, sous le vent frais plein de baisers sonores,
Conçoivent les doux fruits des continents lointains.
De grands oiseaux guerriers s'assemblent, race antique,
Dans les sombres vapeurs de ton ciel magnétique,
Sous les cratères noirs de tes volcans éteints.

Et des guetteurs, du haut des roches caverneuses,
Lourds, velus, déployant leurs ailes membraneuses,
De nocturnes regards éclairent les granits :
Ils veillent, attendant que l'aire obscure dorme;
Ils vont se laisser choir, et sous leur masse énorme
Lentement étouffer les couples dans les nids.

Vénus, ô grande mère aux entrailles brûlantes,
Mère des animaux avides et des plantes,
Tout ce que tu contiens de divine chaleur
Dans un fécond travail a gonflé tes mamelles.
En allaitant, Vénus, tes nourrissons, tu mêles
Largement en leur sang la joie et la douleur.

Mais lorsque après tes nuits, tes sombres nuits sans lune,
Derrière l'Océan qui gémit sur la dune,
Immense et près de toi se lève le soleil,
Est-il, pour réfléchir ton ciel qui s'illumine,
Un regard où reluit la tristesse divine,
Un regard anxieux et fier, au mien pareil?

Nourris-tu des vivants de qui l'âme profonde
Te contient tout entier dans elle-même, ô monde!
Et qui sont ta vertu, ta splendeur et tes dieux?
N'as-tu pas enfanté des rois, frères des hommes,
Qui, superbes, hardis, pensifs, tels que nous sommes,
Seuls portent haut leur front et regardent les cieux?

Ces princes, nos égaux, recherchent-ils les causes,
La raison et la fin, la nature des choses?
Quels désirs, quels espoirs gonflent leurs cœurs puissants?

Ont-ils, promptes sans cesse à verser les dictames,
Des mères et des sœurs belles comme nos femmes,
Triomphe de la vie et délices des sens?

Oh! les meilleurs d'entre eux, dans la nuit solitaire,
Levant leur front blanchi d'un reflet de la terre,
Ont souvent médité les travaux de nos jours.
Connaître pour aimer, telle est la loi de l'être;
Et, dans leur mâle ardeur d'étreindre et de connaître,
Ils ont jusqu'à la terre étendu leurs amours.

L'esprit cherche l'esprit dans l'étoile prochaine;
Et, jetant dans l'espace une mystique chaîne,
Eux en nous, nous en eux, nous nous glorifions.
Tant il est naturel de sortir de soi-même,
Tant nous portons au cœur le besoin qu'on nous aime,
Tant notre âme de feu jette loin ses rayons.

1872

LA MORT

Si la vierge vers toi jette sous les ramures
Le rire par sa mère à ses lèvres appris;
Si, tiède dans son corps dont elle sait le prix,
Le désir a gonflé ses formes demi-mûres;

Le soir, dans la forêt pleine de frais murmures,
Si, méditant d'unir vos chairs et vos esprits,
Vous mêlez, de sang jeune et de baisers fleuris,
Vos lèvres, en jouant, teintes du suc des mûres;

Si le besoin d'aimer vous caresse et vous mord,
Amants, c'est que déjà plane sur vous la Mort :
Son aiguillon fait seul d'un couple un dieu qui crée.

Le sein d'un immortel ne saurait s'embraser.
Louez, vierges, amants, louez la Mort sacrée,
Puisque vous lui devez l'ivresse du baiser.

ÂMES OBSCURES

Tout dans l'immuable Nature
Est miracle aux petits enfants :
Ils naissent, et leur âme obscure
Éclôt dans des enchantements.

Le reflet de cette magie
Donne à leur regard un rayon.
Déjà la belle illusion
Excite leur frêle énergie.

L'inconnu, l'inconnu divin,
Les baigne comme une eau profonde;
On les presse, on leur parle en vain :
Ils habitent un autre monde;

Leurs yeux purs, leurs yeux grands ouverts
S'emplissent de rêves étranges.
Oh! qu'ils sont beaux, ces petits anges
Perdus dans l'antique univers!

Leur tête légère et ravie
Songe tandis que nous pensons;
Ils font de frissons en frissons
La découverte de la vie.

IDYLLES ET LÉGENDES

A FERNAND CALMETTES

LE CAPTIF

Il est, non loin des tièdes syrtes
Où bleuit la mer en repos,
Un bois d'orangers et de myrtes
Dont n'approchent point les troupeaux.

Là, sous l'ombre antique d'un arbre,
Un satyre, ouvrage divin,
Sourit dans sa gaine de marbre,
Comme réjoui par le vin.

Il a des oreilles aiguës
Que dresse un frémissement prompt;
De jeunes cornes invaincues
Reluisent sur son mâle front;

On voit que ses larges narines
Portent à ses heureux esprits
La fraîcheur des brises marines
Et les parfums des bois fleuris;

Les coins soulevés de ses lèvres
Rappellent le falerne bu;
Deux glandes, comme en ont les chèvres,
Pendent sous son menton barbu.

Captif du socle pentélique,
Languit un triste adolescent :
Le dieu, de son regard oblique,
Lui verse un rayon caressant.

Mais lui, l'enfant aux ailes blanches,
Lève des yeux brillants de pleurs,
A cause de ses molles hanches,
De ses bras liés par des fleurs.

Les larmes sur sa belle joue
Mouillent sa chevelure d'or.
Parfois ses ailes qu'il secoue
Méditent l'impossible essor.

Et tant que le soleil éclaire
Le bois chaste et silencieux,
Les fiers desseins et la colère
Enflamment ses humides yeux.

Mais quand vient l'ombre transparente
Ramener les Nymphes en chœur,
Il rit, et sa chaîne odorante
Enivre doucement son cœur.

1871

LA FILLE DE CAÏN

Hark, Hark! the sea-birds cry!...
In the sun's place a pale and ghastly glare
Hath wound itself around the dying air.
LORD BYRON, *Heaven and Earth*

I

Un matin de ces temps où des hymens étranges
Aux filles de Caïn mêlaient les pâles Anges,
Azraël quitta Dieu pour Oholibama.
Elle le vit pleurer près du puits, et l'aima.
« O toi qui souffres, viens, dit la fille des hommes ;
Qu'importe, ange ou démon, le nom dont tu te nommes !
Ton front est triste et fier et tes yeux sont de feu ;
En te voyant si beau, je te préfère à Dieu.
Esprit, puisqu'il te plaît d'aimer l'argile aimante,
Je livre à ton étreinte effroyable et charmante,
O ma vie et ma mort, fils révolté du jour !
Tout mon être qui va périr de ton amour,
Ma terrestre beauté dont je marchais si fière,
Ma face que tes yeux inondent de lumière,
Mes bras et leurs anneaux, mon col et ses colliers,
Et ma main refusée aux fils des chameliers.
Tu sauras, loin de Dieu, me cacher dans tes ailes,
Nos destins seront beaux comme les nuits sont belles. »

II

Le lendemain, la race humaine, à son réveil,
Vit se lever la mort et non pas le soleil.
La fille de Caïn dit, près de la fontaine :
« Azraël, connais-tu cette brise lointaine
Qui vient à nos baisers mêler un sel amer?
N'entends-tu pas crier l'hirondelle de mer?
La mer roule vers nous et c'est Dieu qui la mène.
Nous redonnions Éden à la famille humaine!
Éden, sous nos baisers, refleurissait plus cher!
Nous avions rétabli la gloire de la chair!
Mais Dieu!... Réjouis-toi, Caïn, dans ta semence :
Entre la femme et Dieu la lutte recommence...
Sur la terre ébranlée où tendent mes genoux
Entends-tu les Démons captifs rire de nous?
Quelle effroyable nuit roule de cime en cime! »
Les eaux avaient rompu les sources de l'abîme;
Les antiques granits, de leurs flancs entr'ouverts,
Lançaient des gerbes d'eau, de fumée et d'éclairs;
Et bientôt, dans l'horreur des ténèbres compactes,
Le ciel du Dieu jaloux ouvrit ses cataractes.
Sur les plaines où sont les tentes des pasteurs,
Sur les sombres forêts et les pins des hauteurs,
Sur les grandes cités aux enceintes de brique
Où l'homme rend hommage aux Démons et fabrique,
Près des fleuves fangeux, dans de noirs ateliers,
Les étoffes de lin, les anneaux, les colliers,
Les grands couteaux de bronze et les flèches de pierre
Où les fils de Caïn, race maudite et fière,
Lisent au ciel changeant sur le faîte des tours,
L'eau, par nappes, tomba durant quarante jours,
Et le vent souffla tel que des brisants humides



Les eaux avaient rompu les sources de l'abîme ; ...

Heurtaient les sept degrés des hautes pyramides.
Les fauves, les humains, la troupe des vivants
Gagna les pics neigeux sous la foudre mouvants.
Et les géants debout et les vierges voilées,
Les mères qui tendaient leurs mamelles gonflées
A leurs petits enfants aux yeux clos, les vieillards,
Inertes, et du fond de leurs yeux sans regards
Pleurant leurs jours de paix et leurs longues mémoires,
Les chefs portant la lance, et les esclaves noires,
Les marchands étrangers venus sur leurs chameaux,
Et les prêtres savants à conjurer les maux,
Sous le choc écumant de la vague profonde,
Priaient ou maudissaient le Destructeur du monde.
Et, quand eurent sombré les sommets des grands monts,
Quand flotta sur les eaux le rire des Démons,
Le mammouth, exhalant un gémissement rauque,
Levait sa trompe encor sur l'immensité glauque.

III

Le soleil reparut, rouge et froid, dans les cieux.
Pressant entre ses bras le corps silencieux
Et glacé pour jamais dans une vive étreinte,
De celle qui mourut sans regret et sans crainte,
L'Ange flottait, splendide et triste, dans le vent,
Las d'offrir à la foudre un front toujours vivant.

Juillet 1864

HOMAÏ

Devant Djioun la blanche aux parfums de jacinthe,
Les fils au front cuivré des mangeurs de lézards,
A qui le Chamelier enseigna la loi sainte,
Avaient dressé leur camp et leurs bleus étendards.

Ils s'étaient abattus comme des sauterelles,
Et déjà trente jours étaient passés depuis
Qu'ils entouraient la ville et que leurs sentinelles
Gardaient tous les sentiers des monts et tous les puits.

Or, tandis que, poussant une sifflante haleine,
Accroupis sur les murs, les hommes du pays
Voyaient les feux guerriers s'allumer par la plaine
Et les chevaux d'Yémen tondre les verts maïs,

Une femme, à pas sourds glissant, voilée et belle,
Par les bazars déserts et les noirs escaliers
Et les portes de cèdre ouvertes devant elle,
S'en allait dans la plaine au camp des cavaliers.

Une esclave, portant le vin et les olives,
Noire, au nez un anneau, la suivait en riant
Vers la tente où pendaient des crânes aux solives,
Près des yatagans nus d'acier souple et brillant.

Là, sur une peau fauve et de blanc étoilée,
Croisant les jambes, grave et seul, et de sa main
Lissant sa barbe courte, odorante et bouclée,
L'émir songeait : « Allah! hâtons notre chemin. »

Mais la femme à travers les ténèbres venue
Devant la tente ouverte apparut dans la nuit,
S'étant fait vers l'émir une route inconnue.
Quand la femme nous vient, sait-on qui la conduit?

Elle entra. Du nuage incertain de ses voiles
L'astre pur de son front se levait calme et blanc;
Ses cheveux, comme un ciel, étaient semés d'étoiles;
Les gouttes froides des saphirs mouillaient son flanc;

Ses pieds nus s'avançaient dans la lueur des bagues;
Les rubis à l'orteil dardaient leurs yeux ardents.
Et dans l'air enivré d'odeurs tièdes et vagues
Elle sourit avec de la lumière aux dents.

Et la voyant sourire à travers l'ombre noire,
L'émir se crut ravi dans le séjour divin,
Et joyeux il eut peur et frémit, prêt à boire
A cette bouche offerte un délicieux vin.

« O Beauté que l'Irân et la Nuit m'ont donnée,
Salut, dit-il; et toi, Nuit de l'Irân, merci!
L'instant de ton regard vaut bien plus qu'une année,
Femme, car j'ai changé depuis que te voici.

« Autrefois, au-devant du sabre et de la lance,
Au front des cavaliers, dans le sang et les cris,
Sur ma noire jument j'avançais en silence,
Méditant les versets sur ma poitrine écrits.

« Quand, derrière mes pas, une ville naguère,
Brûlant comme un soleil qu'allumait ma vertu,
Faisait des croupes d'or à mes chevaux de guerre,
Je demandais quel nom cette ville avait eu.

« Mes yeux ne voyaient pas la beauté des captives,
Je ne regardais pas où je versais la mort,
Mon oreille était loin des nations plaintives,
Et j'étais seulement la Colère du Sort.

« Mais à l'heure où tès yeux jettent leurs puissants charmes,
Est-il encore un monde et des colères? non!
O vierge, dont les bras sont plus beaux que des armes,
Me connais-tu? Celui qui t'aime est mon seul nom.

« Voyant ton sein blanchir l'étoffe aux molles trames,
Dont la myrrhe a charmé les plis mystérieux,
Je pleure, ainsi que font les fils des jeunes femmes
Quand un songe mauvais entre dans leurs doux yeux.

« Mon âme, que je sens s'exhaler en tendresse,
Flotte comme une haleine autour de ta beauté :
Me voici devenu faible de ta faiblesse,
Et je puis être atteint dans ta fragilité.

« Ne me fais pas de mal, ô compagne étrangère!
A quoi bon me trahir? je veux ce que tu veux,
Et mon esprit n'est plus qu'une essence légère
Qui se mêle en riant au nard de tes cheveux.

« Ne me fais pas de mal! mon salut et ma perte
Sont deux enfants jumeaux couchés dans tes bras nus,
Et ma vie et ma mort sur ta lèvre entr'ouverte
Tiennent conseil. Pourquoi tes pieds sont-ils venus?

« Dis-moi ton nom : qu'il soit plus doux à mon oreille
Que le bruit d'une source au fond des déserts blancs! »
La vierge alors parla; sa voix sonnait, pareille
Au vent frais du matin dans les rosiers tremblants :

« Dans les jardins d'Irân, parmi les tubéreuses,
Naguère on me nommait Homâï, l'oiseau clair;
Mais je veux, étranger, de tes lèvres heureuses
Recevoir le seul nom qui me restera cher.

« Pourquoi je suis venue? Et pourquoi les étoiles
Viennent-elles au ciel fidèlement le soir? »
Elle mêla ces mots au frisson de ses voiles,
Et sur la toison fauve alla tout droit s'asseoir.

La ceinture, où des mots brillaient pleins de mystère,
Glissa comme un serpent blessé sur ses genoux.
L'émir dit : « Nous allons étouffer sur la terre :
Le monde des vivants est trop étroit pour nous.

« Au dos de mon cheval veux-tu que je te couche?
Son galop vers la mer bercera ton sommeil,
Les vagues baiseront tes pieds, tes flancs, ta bouche,
Et je te porterai dans le lit du soleil! »

Homâï, dans ses bras immobile et sereine,
Laissait son clair regard se refléter en noir
Dans le sabre pendu contre un pilier d'ébène :
Elle se contemplait au fond de ce miroir.

Puis, en se renversant, sa tête inerte et belle
Entraîna son regard qui flotta mollement.
Vers l'heure où le nopal fleurit, l'émir près d'elle
S'endormit dans la joie et dans l'apaisement.

Le sabre nu brillait dans l'ombre vague et terne.
Sur son coude pensif se dressant à demi,
Comme un enfant se penche au bord d'une citerne,
La femme se pencha sur l'émir endormi.

Son sommeil comparable à des eaux paresseuses,
Pleines d'îles de fleurs, coulait heureux et lent.
Homâï, de la voix chantante des berceuses,
Dit, en rendant plus doux son regard indolent :

« Je voudrais n'être pas près de toi pour ta perte,
Mais tout vouloir est vain : je t'aime, et tu mourras.
Un Esprit est en moi; mon âme assiste inerte
A tout ce que l'Esprit accomplit par mon bras.

« Un soir que je croisais les bras sur ma terrasse,
Les Mages m'ont parlé : « Qu'Ormuzd soit obéi.
» Ormuzd a mis en toi le salut de ta race. »
Hélas! j'ai, ce soir-là, cessé d'être Homâï.

« Car ils m'ont fait rester, six jours, sans nourriture,
Dans un lieu souterrain, à la façon des morts.
C'est là que j'ai perdu mon humaine nature,
Et qu'un Esprit subtil est entré dans mon corps.

« Puis ils m'ont dit : « Revêts d'une étoffe éclatante
» Ta chair purifiée et qui dompta l'effroi,
» O vierge, et va frapper l'ennemi dans sa tente. »
Ils m'ont dit, et mes pieds sont allés jusqu'à toi.

« J'ai goûté l'herbe en fleur dont la vertu savante
Nous ravit loin du corps dans un monde divin;
C'est pourquoi désormais l'ennui d'être vivante,
Comme un champ de pavots, remplira tout mon sein.

« Quand ma main aura fait ce que l'Esprit ordonne,
Je la contemplerai sans haine et sans regrets :
Je sais que vivre est vain, et que la mort est bonne,
Qu'elle a des charmes doux et de profonds secrets. »

Elle dit, souleva du doigt le bras tranquille
Qui s'était replié tiède et brun sur son flanc;
Souple, elle en dégagea sans bruit sa taille habile
Et sur le tapis sourd assura son pied blanc;

Et, chaude encor du lit, dans sa robe froissée,
Lente, elle s'approcha du pilier de bois noir,
Et saisit la poignée éclatante et glacée
Du sabre dont l'acier lui servit de miroir.

Elle dit : « Astres clairs, qui contemplez ma face,
Nuit, qui suspends la vie et ses œuvres mauvais,
Je ferai devant vous ce qu'il faut que je fasse,
Et vous connaîtrez seuls les raisons que j'avais. »

Elle embrassa l'émir d'un regard calme et tendre,
Éleva lentement le sabre, sans effort,
Et dans le cou, que l'homme avait pris soin de tendre,
Plongea, les yeux fermés, le tranchant et la mort.

L'esclave alors saisit cette tête aux chairs mates
Que la femme venait de baiser longuement,
La mit dans une coupe avec des aromates,
Et murmura d'orgueil et de contentement.

Juin 1870

LE VÉNUSBERG

« J'ai brûlé mes draps d'or et ma viole aussi.
Tandis que le brasier du repentir m'éclaire,
Je vais auprès du Pape avoir de lui merci.

« O Saint-Père le Pape, écoutez sans colère
Par quels rares péchés, suaves aux démons,
J'osai, loin de Jésus, grandement lui déplaire.

« Dans le burg enchanté, sur le plus haut des monts,
Chez la belle Vénus, j'ai vécu sept années.
Absolvez-moi, de par Jésus que nous aimons. »

La crosse du Saint-Père en ses mains étonnées
Trembla : « Quand cette crosse aura feuilles et fleurs,
Les fautes que tu fis te seront pardonnées. »

Alors le chevalier s'en alla tout en pleurs :
« Puisque je ne puis plus, ô madame la Vierge,
Espérer, dans le ciel, de porter vos couleurs,

« Ni de brûler pour vous, luisant comme un beau cierge,
Je retourne à jamais dans le burg enchanté,
Afin que la Vénus, tendre dame, m'héberge. »

— « J'ai joie à vous revoir; grand'joie en vérité;
Chevalier, seyez-vous et buvez, je vous prie.
Je vous ai, Tannhæser, bien longtemps regretté. »

Or, le troisième jour, la crosse étant fleurie,
Le Saint-Père envoya des courriers promptement,
Pour chercher Tannhæser, par mont, val et prairie.

Tannhæser, chez Vénus, buvait le vin charmant;
Il y doit composer de longs épithalames,
Jusqu'à l'appel de l'Ange, au jour du Jugement.

Il ne faut pas ainsi désespérer les âmes :
Si ceux-là sont damnés, qui furent amateurs
Du parler clair et du clair sourire des dames,

Hélas! le Paradis n'aura plus de chanteurs.

UN SÉNATEUR ROMAIN

A Gérôme, peintre

César, sur le pavé de la salle déserte,
Sous sa toge aux grands plis, gît dans sa majesté.
Le bronze de Pompée avec sa lèvre verte
A ce cadavre blanc sourit ensanglanté.

L'âme, qui vient de fuir par une route ouverte
Sous le fer de Brutus et de la Liberté,
Triste, voltige autour de sa dépouille inerte
Où l'indulgente Mort mit sa pâle beauté.

Et sur le marbre nu des bancs, tout seul, au centre,
Des mouvements égaux de son énorme ventre
Rythmant ses ronflements, dort un vieux Sénateur.

Le silence l'éveille, et, l'œil trouble, il s'écrie
D'un ton rauque, à travers l'horreur de la Curie :
« Je vote la couronne à César dictateur! »

LA VEUVE

Le quatriesme jour de decembre audit an (MCCCVIII), mourut de courroux et de deüil la duchesse d'Orléans, fille du duc de Milan, et de la fille du roy Jehan. C'estoit grande pitié d'oüyr avant sa mort ses regrets et complaintes. Et piteusement regrettoit ses enfants, et un bastard nommé Jehan, lequel elle voyoit volontiers, en disant qu'il lui avoit esté emblé, et qu'il n'y avoit à peine des enfans, qui fust si bien taillé de venger la mort de son père, qu'il estoit.

Histoire de Charles VI, roy de France,
par JEHAN JUVÉNAL DES URSINS

A José-Maria de Heredia

Celle à qui rien n'est plus, dont le cœur était sûr,
Songe en son deuil : depuis qu'à ses hanches altières
Le veuvage a noué les sombres cordelières,
Son front, tel que son sort, est immuable et dur.

Sous les fleurs de lys d'or et les guivres d'azur,
Elle goûte l'orgueil de ses douleurs dernières.
Près d'elle, les enfants, blonds, aux fraîches paupières,
Décrochent en jouant un heaume au long du mur.

Et les yeux de la dame, en la rouge vesprée,
Suivent d'une lueur froide et désespérée
Le bâtard de l'époux, cause des pleurs anciens.

Sans qu'un soupir encor gonfle son noir corsage,
Elle songe qu'il est plus brave que les siens,
Et qu'il lui fut volé, ce fils au fier visage.

SOUVENIR

Une fois seulement elle m'est apparue,
Sous un doux ciel d'avril, dans une calme rue,
Où l'odeur des lilas descendait des vieux murs.
Le jour, en la touchant, prenait des tons si purs
Qu'il semblait émaner de sa propre personne.
Sur un cheval anglais, pâle et svelte amazone,
Elle pliait avec une fière douceur
Sa taille au rythme égal du trot lent et berceur;
Puis elle déroba sa forme et sa lumière
Sous la porte où veillaient deux grands lions de pierre.

1er avril 1871

LE MAUVAIS OUVRIER

Maître Laurent Coster, cœur plein de poésie,
Quitte les compagnons qui, du matin au soir,
Vignerons de l'esprit, font gémir le pressoir;
Et Coster va rêvant selon sa fantaisie :

Car il aime d'amour le démon Aspasie.
Sur son banc, à l'église, il va parfois s'asseoir,
Et voit dans la vapeur flotter sur l'encensoir
La Dame de l'Enfer que son âme a choisie.

Ou bien encor, tout seul, au bord d'un puits mousseux,
Joignant ses belles mains d'ouvrier paresseux,
Il écoute sans fin la Sirène qui chante.

Et je ne puis non plus travailler ni prier :
Je suis, comme Coster, un mauvais ouvrier,
A cause des yeux noirs d'une femme méchante.

Avril 1868

LA SAGESSE DES GRIFFONS

Quand, au retour du bal, elle laissa fléchir
Dans le fauteuil ancien sa grâce maladive,
Sa bouche en souriant fit entendre un soupir.
Les roses s'effeuillaient sur sa tête pensive,
Où murmurait encor l'âme des violons.
Son pied avait parfois un spasme mélodique;
Le mouchoir de dentelle au bout de ses doigts longs
Glissait; et sur les bras du fauteuil héraldique
Ses bras minces et chauds s'étendaient mollement;
Nus, ils laissaient glisser le fragile corsage,
Et sur le sein, après chaque soulèvement,
L'ombre où meurent les fleurs se creusait davantage
Dans sa chair, d'un blanc mat comme le camélia.
Mais, me tendant ses bras, lianes odorantes,
Lentement sur mon col, douce, elle les lia,
Et soupira : *Toujours!* de ses lèvres mourantes.
Sur sa tête d'enfant penchée au poids des fleurs,
Le dossier droit et haut montait lourd de ténèbres,
Et là, debout, pleins d'ombre et de vagues lueurs,
Les griffons lampassés prenaient des airs funèbres;
Car sans doute ils songeaient, sous leur vieux front plissé,
A tout ce qu'avaient vu jadis leurs yeux de chêne,
Aux bras évanouis des nuits du temps passé

Qui tous voulaient jeter une éternelle chaîne,
Insensés! sur le col docile de l'aimé,
Ne sachant pas qu'au fond des cryptes ténébreuses,
Tout seuls, pliés en croix sur le sein accalmé,
Ils s'en iraient où vont les bras des amoureuses.
Car les griffons, debout sous le cimier ducal,
Graves et vieux témoins de nos brèves chimères,
S'étaient enfin lassés d'entendre, après le bal,
Les serments éternels des bouches éphémères.

Janvier 1865

A THÉOPHILE GAUTIER

SUR SA NOUVELLE D'«ARRIA MARCELLA»

Le creux d'un sein charmant que la cendre moula
Fut la coupe où tu bus cette ivresse éloquente,
Qui, sous l'étroit portique aux volutes d'acanthe,
Fit surgir dans la pourpre Arria Marcella.

LE REFUS

Au fond de la chambre élégante
Que parfuma son frôlement,
Seule, immobile, elle dégante
Ses longues mains, indolemment.

Les globes chauds et mats des lampes
Qui luisent dans l'obscurité,
Sur son front lisse et sur ses tempes
Versent une douce clarté.

Le torrent de sa chevelure,
Où l'eau des diamants reluit,
Roule sur sa pâle encolure
Et va se perdre dans la nuit.

Et ses épaules sortent nues
Du noir corsage de velours,
Comme la lune sort des nues
Par les soirs orageux et lourds.

Elle croise devant la glace,
Avec un tranquille plaisir,
Ses bras blancs que l'or fin enlace
Et qui ne voudraient plus s'ouvrir,

Car il lui suffit d'être belle :
Ses yeux, comme ceux d'un portrait,
Ont une fixité cruelle,
Pleine de calme et de secret;

Son miroir semble une peinture
Que quelque vieux maître amoureux
Offrit à la race future,
Claire sur un fond ténébreux,

Tant la beauté qui s'y reflète
A d'orgueil et d'apaisement,
Tant la somptueuse toilette
Endort ses plis docilement,

Et tant cette forme savante
Paraît d'elle-même aspirer
A l'immobilité vivante
Des choses qui doivent durer.

Pendant que cette créature,
Rebelle aux destins familiers,
Divinise ainsi la Nature
De sa chair et de ses colliers,

Le miroir lui montre, dans l'ombre,
Son amant doucement venu,
Au bord de la portière sombre,
Offrir son visage connu.

Elle se retourne sereine,
Dans l'amas oblique des plis,
Qu'en soulevant la lourde traîne
Son talon disperse, assouplis,

Darde, sans pitié, sans colère,
La clarté de ses grands yeux las,
Et, d'une voix égale et claire,
Dit : « Non! je ne vous aime pas. »

Février 1871

LE BÛCHER DE SANTAL

Cependant qu'à travers l'océan Pacifique
Un Anglais naviguait, morose et magnifique,
Dans une île odorante, où son brick aborda,
Une reine, une enfant qui se nommait Ti-da,
Lui jeta ses colliers de brillants coquillages,
Prête à le suivre, esclave, en ses lointains voyages;
Et, pendant trente nuits, son jeune sein cuivré
Battit d'amour joyeux près de l'hôte adoré,
Dans des murs de bambou, sur la natte légère.
Mais avant que finît cette lune si chère,
Pour l'abandon prévu, douce, d'un cœur égal,
Elle avait fait dresser un bûcher de santal,
Et, du brick qui lofait, lui, pâle, sans surprise,
Vit la flamme, et sentit le parfum dans la brise.

LA DERNIÈRE IMAGE

Pas un de ses cheveux, pas un pli
de sa robe ne bougeait.
CHARLES DICKENS

Par un matin d'hiver aux âpretés sereines,
L'enfant dans la carriole est monté tout pensif.
Le voiturier a bu du gin; il prend les rênes,
Et la blanche jument renâcle dans l'air vif.

L'écolier va rentrer dans la demeure noire
D'encre, de châtiments, de grilles et d'ennui;
Le cœur gros, il rappelle en sa tendre mémoire
Que tout, où l'on le mène, est étranger pour lui.

Sur la vitre abaissée il s'accoude et se penche,
Méditant plein d'effroi l'exil déjà subi :
Il voit, sur le perron, sa mère en robe blanche,
Élevant dans ses bras son tout petit baby.

Et le fouet du départ a claqué; jeune et pâle,
La mère a prolongé son doux geste d'adieu.
De son sein, dirait-on, nul souffle ne s'exhale :
Rien n'a fait vaciller son regard fixe et bleu;

Pas un pli n'a tremblé de sa robe légère;
Son teint pâle, son teint changeant n'a pas changé,
Et sur sa tête nue, à l'exilé si chère,
Pas un seul des cheveux blonds et fins n'a bougé.

Son enfant ne doit plus la revoir en ce monde;
Mais après cet adieu simple et mystérieux,
Certe! il emporte d'elle une image profonde,
Calme, et faite pour vivre à jamais dans ses yeux.

LE BASILIC

Un jour qu'elle peignait sa lourde chevelure,
Derrière le vitrail lamé de plomb, Gemma
Vit passer un enfant beau comme elle, et l'aima
Si fort qu'elle en sentit au cœur une brûlure.

Parce qu'Amour n'épargne à nul aimé d'aimer,
A peu de jours de là, ces deux fleurs de Sicile,
Ces tendres jouvenceaux, au corps fier et gracile,
Se livraient l'un à l'autre et se laissaient charmer.

A l'heure où les ruisseaux fument autour des plaines,
On les a vus tous deux qui revenaient du bois,
Faisant sonner leurs noms au cristal de leurs voix,
L'un sur l'autre penchés et mêlant leurs haleines.

Maintenant, dans la salle ouverte sur la mer,
O sœur du joaillier, brune Sicilienne,
Tu pleures! Jeune fille, une rosée ancienne
Déjà sous tes beaux yeux creuse un sillage amer.

Tout le jour, à travers les arcades mauresques,
Tu sembles regarder le golfe au loin bleuir,
Ou bien tu suis des yeux, avec un long soupir,
Les cavaliers frôlant l'or et l'azur des fresques.

Le front sur le vitrail aux losanges de plomb,
Gemma, le long des nuits tu veilles dans la fièvre;
Pour étouffer tes cris, tes dents mordent la lèvre
Où mit tant de baisers le doux jeune homme blond.

De ton péché commis savourant l'amertume,
Est-ce que, dans ta chair et ton sang apaisés
Par la jeune fraîcheur de vos premiers baisers,
Le salutaire éclat du repentir s'allume?

Non, tu ne pleures point ton virginal trésor;
Nul repentir n'a lui dans ton âme orageuse,
Et l'Angélus du soir ne te rend pas songeuse :
Ce que tu fis d'amour, tu le ferais encor.

Ton amant est parti sans dague, sans épée,
Léger, et méditant un prompt retour vers toi,
Et voici qu'il n'a point reparu. C'est pourquoi
Tu veilles si dolente et de larmes trempée.

Il riait, et ton frère était joyeux aussi
Quand, le jour de Saint-Jean, tous deux, au son des cloches,
Sont allés lestement boire aux sources des roches. —
Ton frère est revenu seul et plein de souci.

Son silence, son front qui jaunit et se froisse,
Et les fauves lueurs de ses yeux de gerfaut
Ont glacé tout le sang de ton cœur. Il te faut,
Muette près de lui, dévorer ton angoisse.

Dors, fille au cœur gentil! grande amoureuse, dors!
Et sous tes longs cils clos éteins un peu tes larmes :
Tu ne sais composer ni philtres noirs ni charmes
Pour parler aux absents ou réveiller les morts.

Dans la paix du sommeil, Gemma, descends et plonge :
Entre ceux dont Amour fit une seule chair
Il subsiste un lien mystérieux et cher
Qui les unit, malgré la mort, de songe en songe.

Tu dors! Celui sur qui tu suspendais tes vœux,
Le vois-tu devant toi, blême, la lèvre verte,
Les habits en lambeaux et la poitrine ouverte?
La terre sépulcrale offense ses cheveux.

Entends la faible voix qui gémit dans sa bouche :
« Gemma, n'accuse plus mes retards en pleurant.
Ton frère m'a tué sous le pin du torrent,
Et c'est là, dans la pluie et l'ombre, qu'est ma couche. »

Il ne dit rien de plus et dans le clair matin
S'enfuit. Gemma répand des perles sur sa tête,
Pour honorer son corps met sa robe de fête,
Et, portant des parfums, sort d'un pied clandestin.

Comme une jument barbe, elle a, dans la rosée,
Prompte et soufflant du feu, bondi jusqu'au torrent;
Elle a bien fort henni d'épouvante en flairant
La terre sous le pin nouvellement creusée;

Mais, grattant le sol noir de ses ongles, elle a
Découvert aussitôt la chevelure blonde,
La poitrine que perce une entaille profonde,
Tout le corps de l'ami qui fut égorgé là.

Oh! qu'elle eût bien voulu le prendre et fuir avecque!
Oh! qu'elle l'eût bientôt porté contre son cœur
Jusqu'en la cathédrale et couché, dans le chœur,
Au tombeau qu'a pour soi fait dresser l'archevêque!

Elle a senti combien de tels vouloirs sont vains;
Et, pressant dans ses bras le corps meurtri qu'elle aime,
Elle a longtemps hurlé contre la face blême;
Et son grand désespoir a rempli les ravins.

Puis, tranquille et muette, elle a d'une main sûre
Tranché par un couteau la tête belle encor.
Contente, elle l'emporte enclose en un drap d'or,
Après l'avoir lavée et de baume et d'eau pure.

Gemma, depuis ce temps, sur le haut escabeau,
Tout près de la fenêtre aux vitres en losanges,
Et le jour et la nuit, boit les senteurs étranges
D'un pied de basilic spiritueux et beau.

Et jamais basilic dans un pot de faïence
Blanc et bleu, comme en ont les filles des cités,
De ses rameaux touffus, par la sève humectés,
N'exhala tout fleuri si molle défaillance.

Ses feuilles, qu'elle mâche, ont un merveilleux goût,
Glacial, enivrant, amer. Elle l'arrose
D'eau de fleur d'oranger et d'essence de rose,
Et de larmes d'amour, oh! de larmes surtout.

Mais quelle terre noire a nourri cette plante,
Quels sucs mystérieux en forment la senteur,
Pour qu'elle ait chargé l'air d'une âcre pesanteur,
Et dans les lourds rideaux épandu la mort lente?

Laissez la pâle enfant respirer seule en paix
L'âme du basilic; oh! laissez-la, par grâce!
Elle sait bien pourquoi cette plante est si grasse;
Elle sait que l'on meurt de son parfum épais.

C'est le dernier espoir, c'est l'unique tendresse,
C'est le doux entretien de la triste Gemma;
Car de ce vase où gît la tête qu'elle aima
Le parfum de la mort s'exhale et la caresse.

Consume-toi, Gemma, dans ta brève langueur.
Ton nom plaît au poète et doucement résonne,
Et l'on t'honorera dans plus d'une canzone,
Car un fidèle amour a rempli tout ton cœur.

LA DANSE DES MORTS

Dans les siècles de foi, surtout dans les derniers,
La grand'danse macabre était fréquemment peinte
Au vélin des missels comme aux murs des charniers.

Je crois que cette image édifiante et sainte
Mettait un peu d'espoir au fond du désespoir,
Et que les pauvres gens la regardaient sans crainte.

Ce n'est pas que la mort leur fût douce à prévoir :
Le Diable les happait au sortir de la terre;
Pour eux, mourir, c'était passer du gris au noir.

Mais le maître imagier qui, d'une touche austère,
Peignait ce simulacre, à genoux et priant,
Moine, y savait souffler la paix du monastère.

Sous les pas des danseurs on voit l'Enfer béant,
Le branle d'un squelette et d'un vif sur un gouffre;
C'est bien affreux, mais moins pourtant que le néant.

On croit en regardant qu'on avale du soufre;
Et c'est pitié de voir s'abîmer sans retour
Sous la chair qui se tord la pauvre âme qui souffre.

Oui, mais dans cette image étalée au grand jour
On sent communier en Dieu toute âme humaine,
On sent encor la foi, l'espérance et l'amour.

C'est là, c'est cet amour triste qui rassérène;
Les mourants sont pensifs, mais ne se plaignent pas,
Et la troupe est très douce à la Mort qui la mène.

On se tient en bon ordre et l'on marche au compas;
Une musique un peu faible et presque câline
Marque discrètement et dolemment le pas.

Un squelette est debout pinçant la mandoline
Et, comme un amoureux, sous son large chapeau
Cache son front de vieil ivoire qu'il incline.

Son compagnon applique un rustique pipeau
Contre ses belles dents blanches et toutes nues,
Ou des os de sa main frappe un disque de peau.

Un squelette de femme aux mines ingénues
Éveille de ses doigts les touches d'un clavier,
Comme sainte Cécile assise sur les nues.

Cet orchestre si doux ne saurait convier
Les vivants au Sabbat, et, pour mener la ronde,
Satan aurait vraiment bien tort de l'envier.

C'est que Dieu, voyez-vous, tient encor le vieux monde.
Voici venir d'abord le Pape et l'Empereur,
Et tout le peuple suit dans une paix profonde.

Car le Baron a foi, comme le Laboureur,
En tout ce qu'ont chanté David et la Sibylle.
Leur marche est sûre : ils vont illuminés d'horreur.

Mais la Vierge s'étonne, et, quand d'un bras habile
Le squelette lui prend la taille en amoureux,
Un frisson fait bondir sa belle chair nubile;

Puis, les cils clos, aux bras du danseur aux yeux creux,
Elle exhale des mots charmants d'épithalame,
Car elle est fiancée au Roi des Bienheureux.

Le Chevalier errant trouve une étrange dame.
Sur ses côtes à jour pend, comme sur un gril,
Un reste noir de peau qui fut un sein de femme.

Mais il songe avoir vu dans un bois, en avril,
Une belle duchesse avec sa haquenée;
Il compte la revoir au Ciel. Ainsi soit-il!

Le Page, dont la joue est une fleur fanée,
Va dansant vers l'Enfer en un ferme maintien,
Car il sait clairement que sa dame est damnée.

L'Aveugle besacier ne danserait pas bien,
Mais, sans souffler, la Mort, en discrète personne,
Coupe tout doucement la corde de son chien.

En suivant à tâtons quelque grelot qui sonne,
L'Aveugle s'en va seul tout droit changer de nuit,
Non sans avoir beaucoup juré. Dieu lui pardonne!

Il ferme ainsi le bal habilement conduit;
Et tous, porteurs de sceptre et traîneurs de rapière,
S'en sont allés dormir sans révolte et sans bruit :

Ils comptent bien qu'un jour le lévrier de pierre,
Sous leurs rigides pieds couché fidèlement,
Saura se réveiller et lécher leur paupière;

Ils savent que les noirs clairons du Jugement,
Qu'on entendra sonner sur chaque sépulture,
Agiteront leurs os d'un grand tressaillement,

Et que la Mort stupide et la pâle Nature
Verront surgir alors sur les tombeaux ouverts
Le corps ressuscité de toute créature.

La chair des fils d'Adam sera reprise aux vers;
La Mort mourra : la faim détruira l'affamée,
Lorsque l'Éternité prendra tout l'univers.

Et, mêlés aux martyrs, belle et candide armée,
Les époux reverront, ceinte d'un nimbe d'or,
Dans les longs plis du lin passer la bien-aimée.

Mais les couples dont l'Ange aura brisé l'essor,
Sur la berge où le soufre ardent roule en grands fleuves,
Oui, ceux-là souffriront : donc ils vivront encor!

Les tragiques amants et les sanglantes veuves,
Voltigeant enlacés dans leur cercle de fer,
Soupireront sans fin des paroles très neuves.

Oh! bienheureux ceux-là qui croyaient à l'Enfer.

Octobre 1869

L'ADIEU

J'entrai jusques au fond d'une église, le soir
Du jour triste où le prêtre étend un voile noir
Sur les images d'or de ce bois salutaire
Où vint s'offrir au Ciel la rançon de la terre.
Un diacre en blanc surplis veillait son Dieu mort, seul,
Courbé devant l'autel que couvrait un linceul.
C'était le vendredi de la Semaine sainte,
Et les femmes glissaient dans la lugubre enceinte.
Sur les frissons de soie et les bruits argentins
Roulaient les voix de l'orgue et les versets latins.
Or, je vis celle-là qui tient ma destinée.
Elle était à genoux, mollement inclinée;
Son front se renversait au poids des cheveux lourds,
Ses mains longues pendaient sur les plis du velours,
Et les lampes tremblaient dans la nef ténébreuse
Sur la belle pâleur de sa joue un peu creuse.
Je fus d'abord surpris de la voir en ce lieu,
Car elle était bien loin de vivre selon Dieu.

J'étais à son côté, frôlant sa jupe sombre.
Mais rien ne l'avertit de ce qu'était cette ombre,

Et ceci me frappa que dans ses grands yeux clairs
Je n'avais jamais vu de si brillants éclairs,
Je n'avais jamais vu de larmes si brûlantes,
Ni de regards si beaux, ni d'extases si lentes,
Tant un heureux lien de célestes effrois
L'attachait au Dieu pâle étendu sur la croix,
Tant sa narine ouverte à la divine haleine
S'enivrait de l'encens dont l'église était pleine!

Que l'âme de la femme est prompte à s'embraser!
— Sa bouche était en fleur comme pour un baiser,
Son être palpitait d'une invisible étreinte.
C'est pourquoi je fus pris de tristesse et de crainte :
Je vis que désormais ce cœur m'était fermé
Et qu'il se repentait de m'avoir trop aimé;
Que ce sein inondé par la Grâce féconde
Se haussait du dégoût des choses de ce monde.
Alors, pleurant sur moi, je reconnus, pensif,
Que tu m'avais repris cette femme, ô beau Juif,
Roi, dont l'épine a ceint la chevelure rousse!
Ton âme était profonde et ta voix était douce;
Les femmes t'écoutaient parler au bord des puits,
Les femmes parfumaient tes cheveux; et depuis
Elles ont allumé sur ton front l'auréole,
Dieu de la vierge sage et de la vierge folle!
C'est écrit : pour jamais toi seul achèveras
Les plus belles amours qu'on essaye en nos bras;
Toute femme qui pleure est déjà ton épouse;
Tous les cheveux mordus sous notre dent jalouse
S'en iront à leur tour essuyer tes pieds nus;
Dégageant de nos bras leurs flancs mal retenus,
Jusqu'à la fin des temps toutes nos Madeleines
Verseront à tes pieds leurs urnes encor pleines.

Christ! elle a délaissé mon âme pour ton Ciel,
Et c'est pour te prier que sa bouche est de miel!

Adieu! coupe sacrée où je ne dois plus boire,
Rose mystique éclose au crucifix d'ivoire!

Février 1866

AU POÈTE

Gautier, doux enchanteur à la parole fière,
Habile à susciter les contours précieux
Des apparitions qui flottaient dans tes yeux,
Tu fis avec bonté ton œuvre de lumière.

Le royal talisman, le prompt évocateur,
Le Verbe arma ta bouche abondante en images;
Mieux que l'anneau mystique et la verge des Mages,
La parole servit ton vouloir créateur.

La parole est divine et contient toutes choses.
Heureux qui, pour fixer son rêve intérieur,
Employa sans faillir la forme et la lueur
Dans le cristal des sons fatalement encloses!

Heureux qui fit couler, à flots, de son pressoir,
Comme un vin d'Engaddi, les mots dont on s'enivre,
Et qui, pour célébrer le triomphe de vivre,
De rythmes parfumés remplit son encensoir.

Heureux qui, comme Adam, entre les quatre fleuves,
Sut nommer par leur nom les choses qu'il sut voir,
Et de qui l'écriture est un puissant miroir
Fidèle à les garder immortellement neuves!

Car après que cet homme a fini ses travaux
Et que les belles mains de la Tristesse calme
Ont posé fermement la couronne et la palme
Sur sa bière livrée aux lents et noirs chevaux,

Il vit épars en nous sur la terre chérie;
Son essence à nos yeux charmés, en songes clairs,
En chastes visions, dans la douceur des airs
Flotte, et l'heure présente en est toute fleurie.

Il se mêle, subtil, au jour que nous voyons,
Et vient nous affranchir du temps et de l'espace;
Un frisson glorieux saisit nos cœurs, où passe
Son âme dispersée en ses créations.

Son souffle sibyllin autour de nous fait naître
Un astre enchanté, plein de suaves couleurs,
De parfums, de regards, de sourires, de pleurs,
Et multiplie en nous la joie immense d'être.

Que pour nous l'univers se baigne tout entier
Des effluves charmants de la pensée humaine!
Que sur tous les chemins où le destin nous mène
Tes apparitions se lèvent, ô Gautier!



Habile à susciter les contours précieux
Des apparitions qui flottaient dans tes yeux,
Tu fis avec bonté ton œuvre de lumière.

LA PART DE MADELEINE

L'ombre versait au flanc des monts sa paix bénie,
Le chemin était bleu, le feuillage était noir,
Et les palmiers tremblaient d'amour au vent du soir.
L'enfant de Magdala, la fleur de Béthanie,

Gémissait dans la pourpre et l'azur des coussins.
Le grand épervier d'or des femmes étrangères
Agrafait sur son front les étoffes légères;
La myrrhe tiédissait dans l'ombre de ses seins;

Ses doigts, où les parfums des jeunes chevelures
Avaient laissé leur âme et s'exhalaient encor
Autour du scarabée et des talismans d'or,
Gardaient des souvenirs pareils à des brûlures.

Or elle haïssait ce corps qui lui fut cher;
Tous les baisers reçus lui revenaient aux lèvres
Avec l'âcre saveur des dégoûts et des fièvres.
Madeleine était triste et souffrait dans sa chair;

Et ses lèvres, ainsi qu'une grenade mûre,
Entr'ouvrant leur rubis sous la fraîcheur du ciel,
L'abeille des regrets y mit son âcre miel,
Et le vent qui passait recueillit ce murmure :

« J'avais soif, et j'ai ceint mon front d'amour fleuri:
J'ai pris la bonne part des choses de ce monde,
Et cependant, mon Dieu, ma tristesse est profonde,
Et voici que mon cœur est comme un puits tari!

« Mon âme est comparable à la citerne vide
Sur qui le chamelier ne penche plus son front;
Et l'amour des meilleurs d'entre ceux qui mourront
Est tombé goutte à goutte au fond du gouffre avide.

« Je n'ai bu que la soif aux lèvres des amants :
Ils sont faits de limon, tous les fils de la mère;
La fleur de leurs baisers laisse une cendre amère,
L'étreinte de leurs bras est un choc d'ossements.

« Je brisais malgré moi l'argile de leur chaîne.
Seigneur! Seigneur! ce qui n'est plus ne fut jamais!
Leurs souvenirs étaient des morts que j'embaumais
Et qui n'exhalaient plus qu'à peine un peu de haine.

« Et je criais, voyant mon espoir achevé :
« Pleureuses, allumez l'encens devant ma porte,
« Apprêtez un drap d'or : la Madeleine est morte,
« Car étant la Chercheuse elle n'a pas trouvé! »

« Et j'ouvrais de nouveau mes bras comme des palmes;
J'étendais mes bras nus tout parfumés d'amour,
Pour qu'une âme vivante y vînt dormir un jour,
Et je rêvais encor les vastes amours calmes!

« Le Silence entendit ma voix, qui soupirait
Disant : « La perle dort dans le secret des ondes;
« Or je veux me baigner dans des amours profondes
« Comme tes belles eaux, lac de Génésareth!

« Que votre chaste haleine à mon souffle se mêle,
« Tranquilles fleurs des eaux, afin que le baiser
« Que sur le front élu ma lèvre ira poser,
« Calme comme la mort, soit infini comme elle! »

« Telle je soupirais au bord du lac natal,
Mais sur mes flancs blessés une mauvaise flamme,
Rebelle, dévorait ma chair avec mon âme,
Et voici que je meurs sur mon lit de santal.

« Pourtant, j'accepte encor la part de Madeleine :
J'avais choisi l'amour et j'avais eu raison.
Comme Marthe, ma sœur, qui garda la maison,
Je n'aurai point pesé la farine ou la laine;

« La jarre, au ventre lourd d'olives ou de vin,
Dans les soins du cellier n'aura point clos ma vie;
Mais ma part, je le sais, ne peut m'être ravie,
Et je l'emporterai dans l'inconnu divin! »

Elle dit : le reflet des choses éternelles
L'illumina d'horreur et d'épouvantement.
Alors elle se tut et pleura longuement :
Une âme flottait vague au fond de ses prunelles.

Or, Jésus, celui-là qui chassait le Démon
Et qui, s'étant assis au bord de la fontaine,
But dans l'urne de grès de la Samaritaine,
Soupait ce même soir au logis de Simon.

Vers ce foyer, ce toit fumant entre les branches,
Madeleine tendit, humble, ses belles mains;
Et l'on aurait pu voir des pensers plus qu'humains
Rayonner sur son front comme des lueurs blanches.

La tristesse rendait plus belle sa beauté;
Ses regards au ciel bleu creusaient un clair sillage,
Et ses longs cils mouillés étaient comme un feuillage
Dans du soleil, après la pluie, un jour d'été.

L'enfant de Magdala, la fleur de Béthanie,
S'en alla vers Jésus qu'on a nommé le Christ,
Et parfuma ses pieds ainsi qu'il est écrit.
Et la terre connut la tendresse infinie.

Août 1869

LES NOCES CORINTHIENNES

POÈME

A FRÉDÉRIC PLESSIS

Ὦ τύμβος, ὦ νυμφεῖον...
ΣΟΦΟΚΛΕΟΥΣ ΑΝΤΙΓΟΝΗ

PRÉFACE

Je touche en ce livre à des choses grandes et délicates, aux choses religieuses. J'ai refait le rêve des âges de foi; je me suis donné l'illusion des vives croyances. C'eût été trop manquer du sens de l'harmonie que de traiter sans piété ce qui est pieux. Je porte aux choses saintes un respect sincère.

Je sais qu'il n'est point de certitude hors de la science. Mais je sais aussi que les vérités scientifiques ne valent que par les méthodes qui y conduisent et que ces méthodes sont inaccessibles au commun des hommes. C'est une pensée peu scientifique que de croire que la science puisse un jour remplacer la religion. Tant que l'homme sucera le lait de la femme, il sera consacré dans le temple et initié à quelque divin mystère. Il rêvera. Et qu'importe que le rêve mente, s'il est beau? N'est-ce pas le destin des hommes d'être plongés dans une illusion perpétuelle? Et cette illusion n'est-elle pas la condition même de la vie?

A. F.

PROLOGUE

Un chemin entre Corinthe et la mer. Un temple de marbre qui porte à son fronton des figures représentant la naissance d'Athéné. Une fontaine, un bois de myrtes. Au fond une maison peinte, un verger, des vignes. L'Acrocorinthe toute rose au loin.

LA MUSE

Musique avant le lever du rideau.

Hellas, ô jeune fille, ô joueuse de lyre!
Toi dont la bouche aimait les baisers et le miel,
Ingénieuse enfant qui mêlais ton sourire
Aux sourires légers de la mer et du ciel,

Tous tes jours s'écoulaient en des heures égales,
Et, quand la grande Nuit argentait les chemins,
Tu méditais, heureuse, au bruit clair des cigales,
Les heures, les saisons et les travaux humains.

O fille de la mer, assise aux plages blondes!
Ton sein a contenu la belle volupté,
Et la sainte harmonie a de ses grandes ondes
Empli ton chant d'amour abondamment jeté.

Moi, cet enfant latin qui te trouva si belle
Et qui nourrit ses yeux de tes contours divins,
J'ai, pour te peindre encore en un tableau fidèle,
Accompli des labeurs qui ne seront pas vains.

D'autres ont exprimé ton enfance tranquille,
Lorsque de la fontaine où respiraient tes Dieux
Tu revenais, portant au front l'urne d'argile.
Tant de paix convient mal à mon cœur anxieux.

Moi, j'ai mis sur ton sein de pâles violettes,
Et je t'ai célébrée, alors qu'un Dieu jaloux,
Arrachant de ton front les saintes bandelettes,
Sur le parvis rompu brisa tes blancs genoux.

Dans le monde assombri s'effaça ton sourire;
La grâce et la beauté périrent avec toi;
Nul au rocher désert ne recueillit ta lyre,
Et la terre roula dans un obscur effroi.

Hellas, ô blanche sœur des muses, je t'ai peinte
Belle et pleine d'amour en tes derniers moments,
Pour que ceux qui verront les Noces de Corinthe
En aiment plus la vie et soient doux aux amants.

RIDEAU

PERSONNAGES

UN PÊCHEUR
HIPPIAS
DAPHNÉ
KALLISTA
L'ESCLAVE PHRYGIA
THÉOGNIS
HERMAS
LA NOURRICE DE DAPHNÉ
UNE SAGA
ARTÉMIS
APHRODITE

CHŒUR DES JEUNES HOMMES
CHŒUR DES VIGNERONS
CHŒUR DES CHRÉTIENS

PREMIÈRE PARTIE

A HENRI CAZALIS

Le même lieu. Mais le fronton du temple porte, entre les belles figures mutilées, à la place de la Déesse, le monogramme du Christ, grossièrement tracé au minium sur le marbre.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PÊCHEUR, OLPIS

Il pose à terre ses paniers vides et s'assied, accablé de fatigue et de vieillesse, sur les degrés rompus du temple.

La route est lente, hélas! de la ville à la mer,
Et la fatigue est prompte. Et le pain est amer
A qui le va gagner dans les cités avares.
Les poissons à présent, plus maigres et plus rares,
N'appesantissent plus ma nasse et mon filet,
D'où jadis une proie abondante roulait,
Espoir d'un riche gain, dans ma barque joyeuse.
Les Dieux n'assistent plus ma vie industrieuse.
Et voici que ce jour, en vidant mes paniers,
Les femmes de Corinthe avec leurs cuisiniers
N'ont sur mon étal nu jeté que treize oboles,
Car la femme est avide et fertile en paroles.

Il reprend ses paniers.

Les hommes sont mauvais, cet âge est dur; les Dieux
Ont quitté sans retour un peuple injurieux.

SCÈNE II

LE PÊCHEUR, HIPPIAS

HIPPIAS. Il est coiffé du chapeau thessalien, sa tunique grise est ceinte aux reins; ses chaussures hautes sont nouées à la cheville par des courroies de cuir. Il tient un bâton blanc à la main; sa démarche est rapide.

Salut, verger, maison, chambre où, filant la laine,
Pour moi fleurit la vierge à la divine haleine!
Pêcheur (car tes paniers de joncs luisent couverts
D'une écume marine et de goémons verts),
Tu ne l'ignores pas : cette maison est celle
Du vieil Hermas. Vit-il?

LE PÊCHEUR

Il vit, mon fils, et scelle
Dans des vases de terre antique un vin récent.

HIPPIAS

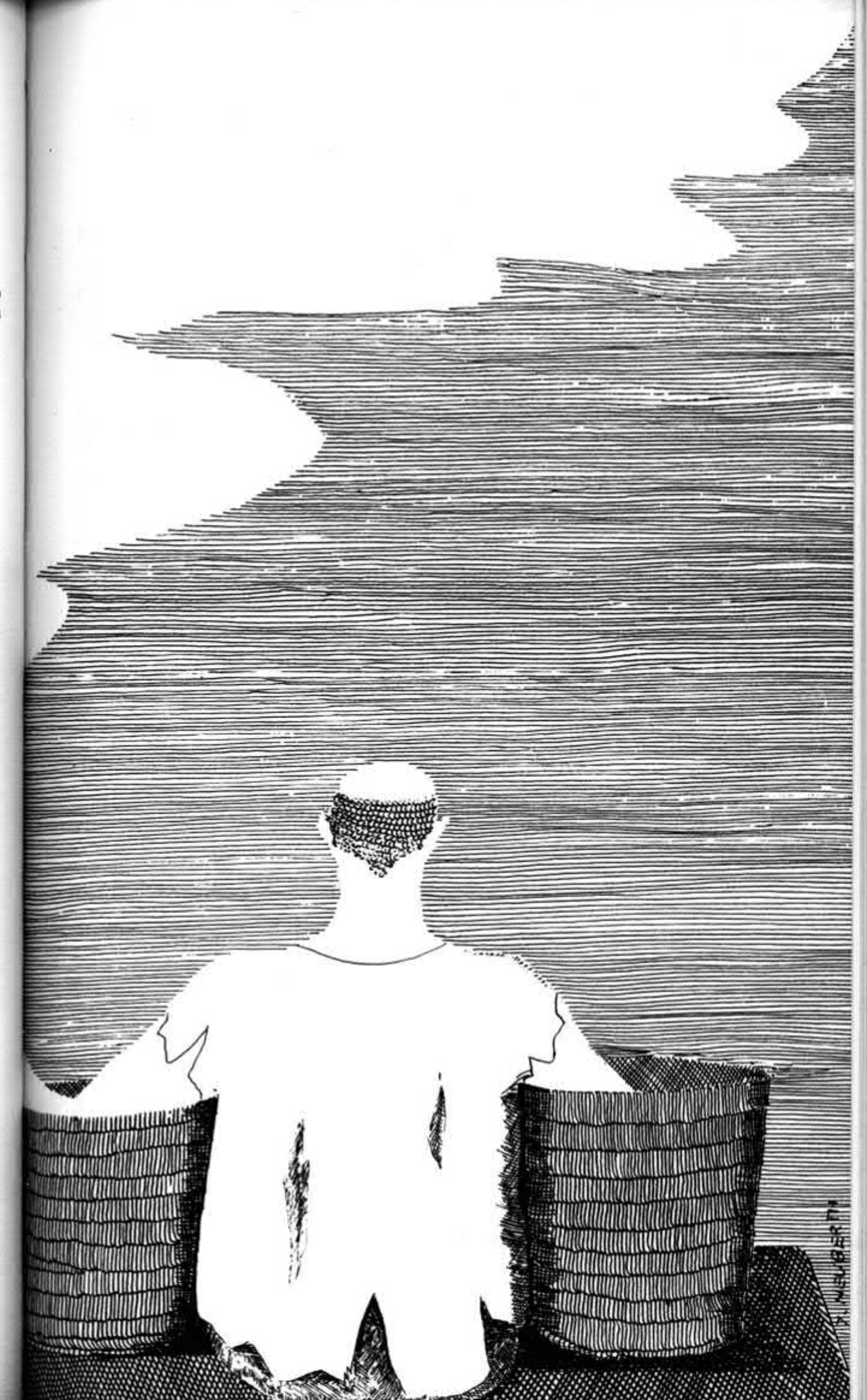
Les Dieux gardent la paix à son toit florissant!
Mais as-tu vu Daphné, sa fille, en ses demeures?
Dis si sa vie est douce et si les jeunes Heures
Sur son front innocent passent d'un vol léger.

LE PÊCHEUR

Les Dieux la firent belle, ils l'aiment, étranger;
Car la sainte pudeur la voile et la couronne.
Elle est heureuse.

HIPPIAS

Ami, cette parole est bonne.
Ne peux-tu rien m'apprendre aussi de Kallista,
Sa mère?



Les Dieux n'assistent plus ma vie industrieuse.

LE PÊCHEUR

Elle gémit d'un Dieu qu'elle irrita.
Mais il n'est pas prudent que le pauvre révèle
A l'homme curieux une triste nouvelle.
Je dirai seulement qu'Apollon peut encor
Contre une tête impie armer ses flèches d'or.

Il sort.

HIPPIAS

Oui, c'est Daphné, là-bas, étincelante et blanche!
Cueillant sur le sentier des herbes, elle penche
Sa taille et son beau col plus merveilleux à voir
Que leur image errante en mes yeux clos, le soir
Je la vois, si longtemps désirée, et sa vue
Verse en mes yeux l'effroi d'une chose inconnue.
O Dieu qui me l'offrez à l'angle du chemin,
Vous avez mis sur elle un charme plus qu'humain!

Il se cache.

SCÈNE III

HIPPIAS, DAPHNÉ

DAPHNÉ, devant le temple.

J'ai cueilli le dictame illustre entre les plantes
Et les tiges en fleurs des herbes consolantes.
J'en veux faire un breuvage, afin de secourir
Celle dont je suis née et que je vois mourir.
Christ, messager divin de la bonne parole,
S'il est vrai qu'à ta voix l'essaim des Dieux s'envole
Et qu'Apollon n'est plus le divin guérisseur,
Jésus, roi languissant aux yeux pleins de douceur,
Puisque ton règne arrive, il me vient l'espérance

Qu'un Dieu qui sut souffrir sait guérir la souffrance.
Maître, sauve ma mère : elle est des tiens aussi,
Et donne-moi l'époux que mon père a choisi.

HIPPIAS, faisant quelques pas vers elle.

Daphné, ma douce gloire et toute mon envie,
Vois l'homme qui sera la moitié de ta vie,
L'époux promis selon les usages anciens.
Il est là; viens et mets tes deux bras dans les siens.

DAPHNÉ

Oui, c'est toi; ce n'est pas ton insensible image,
Cher Hippias, qui vient raconter ton naufrage.
Je savais, voyageur qui portes mon amour,
Qu'il me serait donné le jour de ton retour.
L'espérance habitait ma poitrine fidèle.
Viens, je te vais conduire à ma mère et, près d'elle
Qui, triste, fait rouler la laine en écheveaux,
Hôte du vieux foyer, tu diras tes travaux.
Un mal courbe ma mère et lui brûle le foie.

HIPPIAS

Tous nos jours sont mêlés de douleur et de joie.
Tes chagrins sont les miens; mais, malgré ton accueil,
Je ne franchirai pas les dalles de ton seuil.
Vois : ce large chapeau noué contre la brise,
Cette ceinture étroite à ma tunique grise,
Ces guêtres à mes pieds, ce bâton à ma main,
Sont d'un homme pressé de suivre son chemin.
Mon navire, parti de ma ville natale,
Par l'ordre paternel, vers l'onde occidentale,
Au fond du port, déjà tourne son éperon.
Comme l'outre d'eau fraîche occupait le patron,
Je suis venu. Je pars : avec l'aile des voiles,

Gagnant la haute mer au retour des étoiles,
Sous leur chœur révéré qui me protégera,
Je vais vendre à Pœstum les vins noirs de Théra.

DAPHNÉ

Oh! ne me quitte pas encor : cette heure est belle.
Reste : la mer est vaste et l'absence est cruelle.

HIPPIAS

Je venais, j'espérais, de ce sentier obscur,
Voir ta porte, et ton ombre un moment sur le mur.
Mais bientôt, au retour de ma route prospère,
Je reviendrai m'asseoir au foyer de ton père,
Je boirai dans sa coupe, afin que le vieillard,
Ainsi qu'il l'a promis, me laisse sans retard
T'emmener sur ma nef, de myrtes couronnée,
Vers mon toit où luiront les torches d'Hyménée.
O coupes, ô chansons, ô fleurs! Vienne ce jour!
Car j'ai connu par toi l'inévitable amour,
Et je sais qu'une main de vierge est prompte et sûre
A faire au cœur d'un homme une douce blessure.
J'aime. On dit que l'amour est un mal : je le sais,
Et j'aime. Le tourment m'est cher que tu me fais;
Celle qui put blesser saura guérir, ô femme,
Et tu me seras douce et semblable au dictame.
Aimer ne trouble pas à jamais la raison.
Quand tu seras entrée épouse en ma maison,
Nous connaîtrons la paix, le foyer, l'abondance,
L'amitié, les enfants, la tardive prudence,
Et nous vivrons pareils à deux arbres jumeaux
Qui versent l'ombre fraîche en mêlant leurs rameaux.
Mais mon père le veut : je poursuis mon voyage.
Le fils obéissant vit heureux un long âge.
Invoque en ma faveur Hespéros, astre clair.

DAPHNÉ

J'invoquerai Jésus qui marchait sur la mer.

HIPPIAS

Ma Daphné, gardons-nous des paroles légères;
N'invoquons point les Dieux des races étrangères,
Car la terre natale et nos bois et nos cieux
Sont encor palpitants du souffle de nos Dieux.
On sent dans l'air sacré leurs signes, leurs présages.
Je ne quitterai point le culte des vieux sages.
Les hommes d'autrefois, qui valaient mieux que nous,
Acquittaient le tribut qu'on doit aux Dieux jaloux.
Pieux observateur des coutumes antiques,
Moi, je prierai comme eux, debout sous les portiques.
Nos Dieux, Daphné, sont bons et joignent en riant
La belle vierge émue à l'homme impatient.

DAPHNÉ

Au cher jour que ma main fut prise dans la tienne,
Tu mis ton anneau d'or au doigt d'une chrétienne.
Un prêtre, ayant chassé les Nymphes d'un ruisseau,
Enfant, me baptisa par le sel et par l'eau;
Et je devins ainsi la sœur et la compagne
De Celui qui voulut mourir sur la montagne.

HIPPIAS

La nature des Dieux est obscure, il est vrai.
Gardons-nous d'offenser jamais rien de sacré.
Plus d'un Dieu vénérable, aux lèvres d'ambroisie,
Nous est venu jadis de la terre d'Asie.
Et je crois, car mon cœur n'est ni léger ni vain,
Qu'en Jésus, roi des Juifs, quelque chose est divin.
Mais parce qu'il mourut quand vint la neuvième heure,

Je le nomme Adonis que Cythéréia pleure,
Et je le nomme Hermès, parce qu'il a conduit
Le peuple vain des morts par les champs de la Nuit.
Aime et réjouis-toi de vivre, chère tête.
Dans le port, l'ancre hésite et la voile s'apprête :
Laisse-moi d'un baiser effleurer tes cheveux.

DAPHNÉ

Tu le prendras un jour, ce baiser que tu veux.

HIPPIAS

Cueillons l'instant fleuri.

DAPHNÉ

Sachons attendre l'heure.

HIPPIAS

Un souvenir est bon.

DAPHNÉ

L'espérance est meilleure.

HIPPIAS

L'air, les myrtes, tes yeux, tout m'enchaîne, et je pars!

DAPHNÉ

Va! nous avons choisi la meilleure des parts.
Sois heureux!

HIPPIAS

Tu souris, et la livide crainte
Sur ton sourire, ô vierge, est tristement empreinte.
Tu redoutes pour moi l'avenir hasardeux.

DAPHNÉ, en pleurant.

Ah! je songe à la mer et je songe à nous deux!
Je songe aux jours d'absence, aux nuits longues, aux rêves
Tout pleins de ton image inerte sur les grèves.

HIPPIAS, après un long baiser.

Tes pleurs coulaient pour moi, ma lèvre a bu tes pleurs.
L'homme sage et pieux ne craint point de malheurs.
Après le cours entier d'une changeante année,
Daphné, tu reverras ma tête fortunée.

DAPHNÉ

Ami, je t'attendrai de saison en saison,
Comme il sied à la femme, au fond de la maison.
J'en fais un grand serment : la mort, la mort jalouse,
Peut seule en sés longs bras t'enlever ton épouse.

HIPPIAS

Vis heureuse, ô Daphné!

DAPHNÉ

Hippias, sois en paix.

Il part.

Hippias!... sur mes yeux tombe un nuage épais.
O tristesse! ô frisson! inexplicable crainte!

Elle va au temple. Musique.

SCÈNE IV

DAPHNÉ, KALLISTA, portée en litière.

Son esclave PHRYGIA l'accompagne. La musique cesse.

KALLISTA

Phrygia, soutiens-moi jusqu'à la maison sainte.
Je te cherchais, ma fille. Oh! certes, Dieu n'a pas
Sans un profond dessein conduit ici tes pas.

DAPHNÉ

Vois, mère, je cueillais des plantes salutaires.

KALLISTA

Enfant initiée aux augustes mystères,
Quittons la vanité de ces secours humains,
Et pour ma guérison prenons d'autres chemins.
Ma fille, écoute-moi : tu sais bien que ta mère
N'a pas mis son espoir en la vie éphémère,
Que son sein n'est gonflé que du désir des cieux,
Qu'elle trouve à la mort un goût délicieux.
Mais tu sais qu'il n'est pas encor temps qu'elle meure.
Et qui donc après moi garderait la demeure
Des discours des gentils, des pièges des Démons?
Qui donc arracherait l'homme que nous aimons,
Ton vieux père, à l'abîme invisible que creuse,
Sous ses pas égarés, son ignorance affreuse?
Et toi-même, qui donc, en tes jours de langueur,
Du vin spirituel viendrait nourrir ton cœur
Affaibli par le lait de la tendresse humaine?
Mes esclaves nombreux et soumis que je mène
Dans tes chemins, Seigneur, avec sévérité,

Qui remettrait leurs pas dans le sillon quitté?
Quelle voix, en ce bourg plein d'idoles d'argile,
Aux fils des vignerons dirait ton évangile?
Et quelle main assez ferme dispenserait
L'aumône aux pauvres gens, selon ton intérêt?
Ta volonté, mon Dieu, soit faite et non la mienne!
Mais avant de m'ôter d'ici, qu'il te souvienne
Des âmes en péril dont tu me fis l'espoir.
Je suis ton ouvrière : il me faut jusqu'au soir,
Maître mystérieux, travailler dans ta vigne,
Afin que je t'apporte une vendange insigne.

DAPHNÉ, assise.

Tu vivras, douce mère, et sur tes cheveux blancs
Les jours s'écouleront pacifiques et lents.

KALLISTA

Tu m'aimes, mon enfant; ta tendresse craintive,
Sans oser l'espérer, souhaite que je vive.
Dieu seul peut retarder l'heure du grand départ;
Mais dans ma guérison je te garde une part.
Pour qu'à me laisser vivre ici-bas Dieu consente,
J'espère en la vertu de ta tête innocente.

Daphné se lève. Kallista lui tient les mains.

Enfant, colombe intacte, agneau prédestiné,
Fruit de dilection que le ciel m'a donné,
Jeune plante qui croîs sous mon amour austère,
Non pas avec l'espoir de fleurir sur la terre,
Mais afin de répandre au ciel ta bonne odeur
Et de plaire au Dieu vierge à qui plaît la pudeur,
Ton âme qu'exalta l'espérance féconde
Ne saurait plus se prendre aux choses de ce monde,

Et tes lèvres, que brûle un immortel désir,
N'ont soif que de la source impossible à tarir.
Prenant la vie ainsi qu'une nuit sous la tente,
Tu veilles, en joignant les deux mains dans l'attente.
Enfant, bien que peut-être un terrestre dessein
Ait jadis un moment troublé ton jeune sein,
Dans les bras d'un époux tu ne veux pas descendre
Ni goûter des baisers plus amers que la cendre;
Tu ne veux pas semer dans le trouble et l'effort
Pour grossir la moisson du mal et de la mort!
Certes la veuve est bonne et la vierge est meilleure!
Heureux qui, les yeux clos, prie en attendant l'heure!
Heureux qui n'a pas mis son espoir en la chair!

DAPHNÉ

Mère, tu sais le nom de l'homme qui m'est cher.
Mon père m'a choisi le jeune époux que j'aime,
Hippias de Théra, que tu chéris toi-même.
Mais un jour nous viendra plus propice et plus doux,
Quand tu seras guérie, à parler de l'époux.

KALLISTA

Enfant, l'amour terrestre est un amour fragile :
Les amants sont unis par des chaînes d'argile,
Mais la vierge chrétienne, à l'ombre de l'autel,
Sait trouver dans l'extase un époux immortel.
Alors qu'elle est choisie, épousée aux blancs voiles,
Le cœur percé du glaive et le front ceint d'étoiles,
Elle entend sur la harpe et le psaltérion
Les anges célébrer sa mystique union;
Elle boit au festin la grâce à pleins calices,
Et goûte avec amour d'ineffables délices

A noyer ses regards dans le rayonnement
De l'époux dont le cœur saigne, ouvert largement.
Gloire à celle, ô Daphné, qu'un tel maître réclame!
Écoute ce que j'ai résolu dans mon âme.
Ouvrez la porte auguste aux deux battants d'airain,
Femmes, je veux parler au Maître souverain.

Elle s'agenouille sur le seuil du temple. Musique.

A ta face, ô Seigneur, et dans tes sanctuaires
Le juste vient chercher les vrais électuaires.
Au seuil de ta maison, sous tes sept lampes d'or,
Je t'implore à genoux pour que je vive encor
Et qu'il me soit donné d'achever sur la terre,
Dans le jeûne et l'exil, ma tâche salutaire.
Si tu reçus le vœu de l'antique Jephté,
Ton fils exaucera mon vœu, dans sa bonté.
Je ne lui promets pas de sanglante victime.
Tu recevras, ô Christ, mon holocauste intime.
Je jure sur le Livre inspiré par l'Esprit,
Je jure devant toi, sur le quadruple écrit
De l'Aigle, du Taureau, du Lion et de l'Ange,
De t'offrir une épouse agréable en échange
De ma force rendue et de ma guérison.
Christ! je prendrai pour toi l'épouse en ma maison.
Que je vive! et l'enfant que tu m'avais donnée,
Daphné, ma fille heureuse, à l'autel amenée,
Pour que soit accompli le plus sacré des vœux,
Recevant ton anneau, coupant ses longs cheveux,
S'offrira toute à toi, sans qu'un fils de la femme
Ait pour elle chanté l'impur épithalame.

DAPHNÉ

O ma mère!

KALLISTA

Elle ira, te prenant pour époux,
Consacrer sa ceinture à ton autel jaloux.

DAPHNÉ

O ma mère!

KALLISTA

Et jurer d'une bouche fidèle
Que jamais fils d'Adam ne s'approchera d'elle.

DAPHNÉ

O ma mère!

KALLISTA

Il est fait, l'indéliable vœu.
Roi d'Orient assis à la droite de Dieu,
Christ, ne refuse pas celle que je te donne!
Accorde à son front pur le voile et la couronne,
Pour que je sorte un jour de ce monde, les mains
Pleines d'œuvres, les pieds usés dans tes chemins,
Et pour que devant moi, vers le Seigneur, un ange
Porte ma gerbe d'or dans la céleste grange.
Elle est là, tu la vois, mon offrande, en mes bras.
J'eus soin de la nourrir pour toi; tu la prendras!
Si dans quatre-vingts jours je suis debout, vivante,
Forte comme il convient pour être ta servante,
Tu m'auras fait entendre, ô Roi, qu'elle te plaît,
La vierge que nourrit ta crainte avec mon lait.
Et dans un an, au mois des terrestres vendanges,
Je te l'amènerai, doux spectacle à tes anges,
Fiancée, ayant mis au doigt l'anneau d'or fin,
Belle, et le front voilé pour les noces sans fin.

DAPHNÉ, à genoux.

Romps ce vœu sacrilège, ô ma mère! délie
Ton enfant qui t'adjure et pleure et te supplie
Afin de n'être pas prise éternellement
Dans le réseau d'un vœu sans accomplissement.
Hâte-toi, romps ce vœu, de crainte que j'expie
Par ma perte et la tienne une parole impie.
Souviens-toi, souviens-toi de ce que j'ai promis,
Devant mon père auguste, au plus cher des amis.
Mère, ne livre pas mon innocente vie
Au spectre du remords qui suit la foi trahie.
Mère, vois cet anneau fidèle entre mes doigts :
Il est un fils d'Adam, mère, à qui je me dois.
J'ai juré qu'Hippias délierait ma ceinture.

KALLISTA

Nous devons tout à Dieu, rien à la créature.

DAPHNÉ

Si tu m'aimes...

KALLISTA

Je t'aime en Dieu.

DAPHNÉ, debout.

Mère, entends-moi.
Arrache le filet de remords et d'effroi,
Le filet de ton vœu qui m'a prise : délivre,
Délivre-moi! Je veux respirer, je veux vivre.
Écoute : j'ai revu tantôt l'époux futur
Et j'ai promis encor, ici, sous le ciel pur,

De le suivre, fidèle, en sa chambre d'ivoire
Ou de dormir avec Caron, dans la nef noire.
Oh! prends pitié de moi, te souvenant du jour
Où ton cœur virginal fut parfumé d'amour.

KALLISTA

Je ne me souviens plus des vanités du monde.
Mais le divin amour est comme une belle onde,
Où le cœur dans l'ivresse et le ravissement,
Épris de l'infini, s'abîme infiniment.
Si le besoin d'aimer te brûle et te tourmente,
Plonge dans le torrent d'amour, heureuse amante!
Ce que j'ai fait est fait, et nul, selon la loi,
Ne peut s'interposer entre le Christ et moi.

DAPHNÉ

Mère, c'en est donc fait, tu m'as prise en ton piège!

KALLISTA

J'ai dit. S'il se pouvait qu'impie et sacrilège,
Ma fille violât l'inviolable vœu,
Qu'elle ne voulût pas payer ma dette à Dieu,
Épargne, ô Justicier! sa tête consacrée
Et fais tomber sur moi la vengeance assurée.
Seule je me dévoue aux ténébreux troupeaux
Des Démons qui dans l'air nous guettent sans repos;
Que je perde ta grâce et qu'à ta sainte table
Je ne tende jamais ma bouche détestable;
Qu'étrangère, sans part aux œuvres des chrétiens,
Tu ne me comptes plus, Jésus, parmi les tiens;
Que l'âpre désespoir dessèche mes paupières

Et cuise comme un feu mes lèvres sans prières;
Et quand je hanterai, pendant mes nuits d'effroi,
Les tombeaux des martyrs qui gémiront sur moi,
Que les noirs Séraphins, les Princes des ténèbres
Me lancent, sous le choc de leurs ailes funèbres,
Le souffle sulfureux des imprécations;
Que je meure sans l'huile et sans les onctions,
Et n'ayant point baisé la croix expiatoire,
Et que l'enfer soit clos pour l'éternité noire
Sur mon âme et mon corps, plongés soixante fois
Dans des fleuves ardents de bitume et de poix...
Ils viennent! les voici, les Anges de l'abîme,
Car j'ai commis par toi l'irrémissible crime,
Ma fille. Ils m'ont saisie entre leurs bras velus.
Je meurs. Je suis damnée et comme n'étant plus...

Elle tombe inanimée.

L'ESCLAVE PHRYGIA, à genoux.

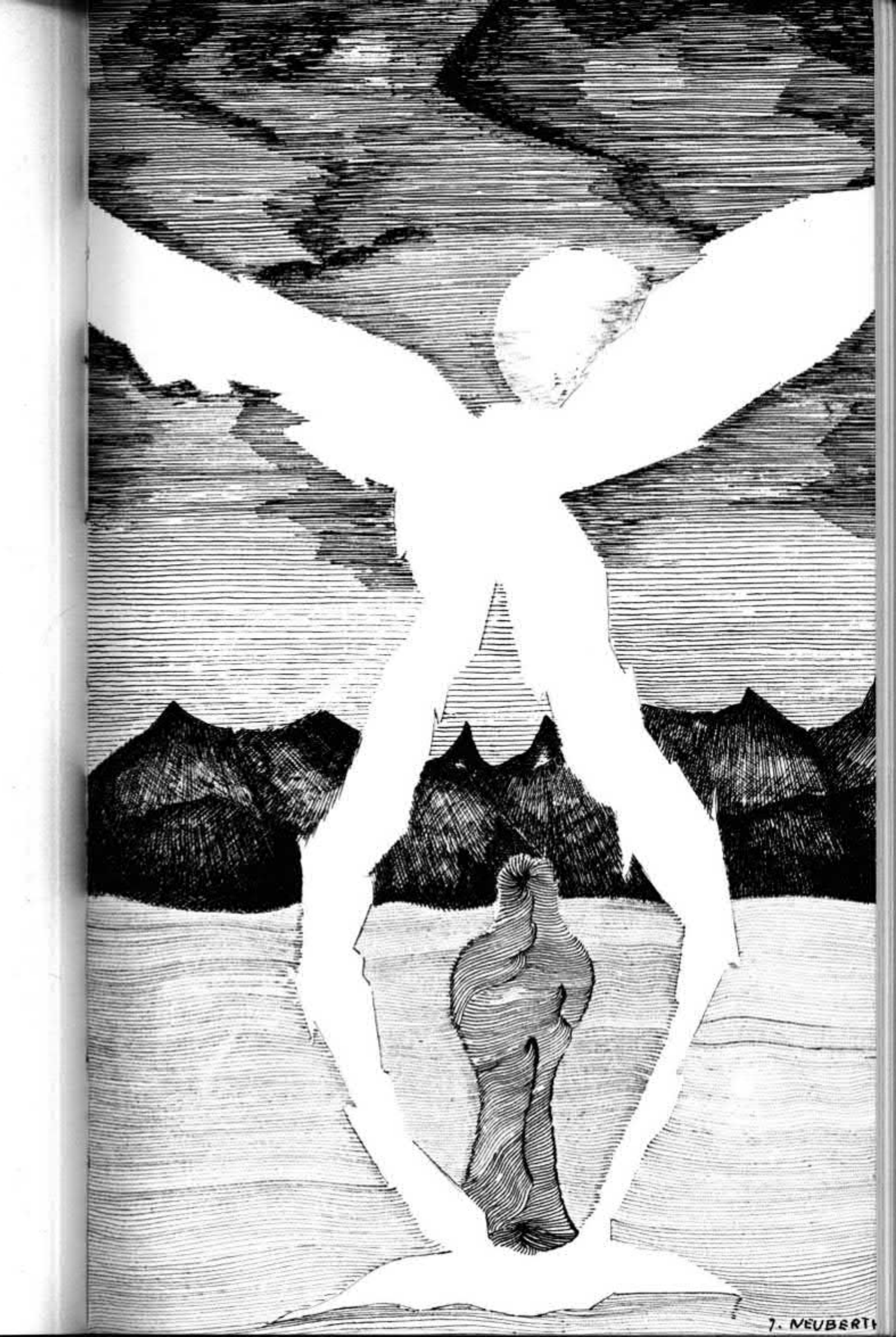
Elle est inerte et froide et telle qu'une morte.
Réveille-toi, maîtresse! O femmes, qu'on la porte
En sa litière! Hélas! voyez-vous sa pâleur?
Cette méchante enfant l'a tuée. O douleur!

Musique.

DAPHNÉ

Qu'on apporte l'anneau, le voile et la couronne.
Jésus, prince jaloux, prends celle qu'on te donne.
Rends la vie et l'espoir, mère, à ton front pâli;
Mère, rassure-toi, ton vœu sera rempli.

Les femmes esclaves emportent Kallista.



Que les noirs Séraphins, les Princes des ténèbres
Me lancent, sous le choc de leurs ailes funèbres,
Le souffle sulfureux des imprécations ; ...

SCÈNE V

DAPHNÉ

Cher Hippias, un vœu t'a pris ta fiancée!
Nous n'achèverons pas l'union commencée.
Oh! trois fois malheureux parce que je te plus,
Ne reviens plus jamais ici, ne reviens plus.
Fermez-lui le chemin de tous nos ports, étoiles!
O souffles qui passez et gonflerez ses voiles,
Souffles mystérieux du soir, s'il est en vous
Un esprit, un génie intelligent et doux,
Sur la nef précieuse allez parler à l'homme,
Hélas! qu'il ne faut plus désormais que je nomme,
Et, s'il s'est endormi songeant à notre amour,
Pour qu'il ne sente pas d'amers regrets un jour,
Effacez doucement de ses yeux mon image.
Qu'il m'oublie! Et qu'un soir au hasard d'un voyage,
Reçu près d'un foyer tranquille et réjoui,

Musique.

Il y trouve une vierge et l'emmène chez lui,
Plus heureuse que moi, mais non certes plus tendre.
Ah! s'il m'était permis...

UN CHŒUR LOINTAIN DE JEUNES HOMMES

chantant un épithalame.

Hymen, Hymen aux beaux flancs!
Hespéros se lève.
Viens à nous, la nuit est brève;
Hâte tes pieds blancs!

DAPHNÉ

Mais il me semble entendre
Un invisible chœur et des appels lointains
Qui hâtent une vierge à de nouveaux destins.

LE CHŒUR se rapproche.

Accours, la nuit brève est bonne
Et douce aux aveux!
Viens, portant dans tes cheveux
La verte couronne!

DAPHNÉ

De fleurs pour le festin leur chevelure est ceinte,
Car l'épouse a promis et la promesse est sainte.

LE CHŒUR, plus proche encore.

O prince aux sandales d'or,
Hymen, Hyménée!
Reçois la vierge amenée
Qui te craint encor.

DAPHNÉ

Amis, ne venez pas; n'approchez pas, amis.
Je ne suis pas parée et, bien qu'ayant promis,
Sur mon front négligé les fleurs de marjolaine
N'exhalent pas encor leur odorante haleine.

LE CHŒUR suit sa route et s'éloigne.

La beauté qui brille en elle
Sied à ton dessein :
Hymen, tire de son sein
La vie éternelle!

La musique cesse.

DAPHNÉ

Où s'en vont loin de moi les chansons et les pas?
Les amis de l'époux ne me chercheront pas!
Pourtant j'aurais porté dans la chambre choisie
Les parfums d'un amour plus doux que l'ambroisie.
Ton épouse étrangère, Hippias, crois-tu bien
Qu'elle ait un cœur plus sûr et meilleur que le mien?
Silence de la nuit! nuit froide et solitaire!
Non, je n'attends plus rien de l'homme et de la terre.

Elle détache de son doigt l'anneau d'or.

O fontaine! où l'on dit que dans les anciens jours
Les Nymphes ont goûté d'ineffables amours,
Fontaine à mon enfance auguste et familière!
Reçois de la chrétienne une offrande dernière.
O source! qu'à jamais ton sein fidèle et froid
Conserve cet anneau détaché de mon doigt,
L'anneau que je reçus dans une autre espérance.

Elle jette son anneau dans la source et va au temple.

Réjouis-toi, Dieu triste à qui plaît la souffrance!

Musique.

RIDEAU

DEUXIÈME PARTIE

A EMMANUEL DES ESSARTS

Le portique de la maison d'Hermas. Les colonnes sont enduites de stuc rouge à hauteur d'appui. La table est de marbre blanc. On peut voir à l'extérieur, au milieu de plantes grimpantes, un Hermès de bois. Sous le voile qui tamise une chaude lumière, des femmes esclaves sont assises. Les unes filent la laine, les autres tissent des étoffes ou brodent des tapis. L'évêque Théognis entre; il porte une mitre basse et tient une crosse de bois blanc. Musique.

SCÈNE PREMIÈRE

LES FEMMES ESCLAVES, L'ÉVÊQUE THÉOGNIS.

THÉOGNIS, entrant. Les femmes se lèvent et s'inclinent.

La paix soit avec vous, mes filles. A vous voir,
On connaît que vos cœurs sont enclins au devoir;
Et vous vous empressez à vos tâches, pareilles,
Dans la ruche pourvue, aux mielleuses abeilles.

Il descend les marches.

Elle est belle à tourner le fuseau diligent,
La main qui tord le fil pour vêtir l'indigent!
Louange à Kallista, la prudente maîtresse
Qui pour une telle œuvre occupe votre adresse.
Mais parle, toi l'enfant qu'elle aime, Phrygia :
Il s'est donc dissipé, le grand mal qui ploya
La tête et les genoux de cette femme forte,
Comme un trouble léger que le sommeil emporte?

Entre Kallista.

SCÈNE II

THÉOGNIS, KALLISTA

KALLISTA

Évêque Théognis, la paix soit avec toi.
Combien cette maison, confirmée en la foi,
Après un an entier qu'allongea ton absence,
Accueille ton retour avec réjouissance!
O Pasteur! que mes mains embrassent tes genoux.
Les infidèles mers t'ont séparé de nous?

THÉOGNIS

Un vaisseau tyrien aux agiles antennes
M'a conduit sans détour à des rives lointaines.
J'ai vu (mes yeux en sont tout éblouis encor)
Alexandrie, aux murs de marbre, aux dômes d'or,
Ses habitants nombreux, ses palais, ses images;
J'ai vu tous les écrits des païens et des Mages
Tels qu'un peuple de morts dans le cèdre étendu;
Et (gloire au Dieu vivant!) j'ai six fois entendu
La parole des saints vaincre sous les portiques
Le murmure confus des mensonges antiques.
Mais revoir ses brebis semble doux au pasteur.
Donc, le mal qui rongeait tes chairs avec lenteur,
O femme, en un moment a quitté ta poitrine
Par un puissant effet de la bonté divine,
Et tu veux au Seigneur payer ta guérison
Par l'offre de ta fille, espoir de ta maison.
C'est ce que m'ont appris tes lettres bienvenues.

KALLISTA, assise près de lui.

Elles ne devaient pas te rester inconnues,
Ces choses qu'accomplit pour moi le Dieu puissant,
Et je te confierai la fille de mon sang,
Afin, ô Théognis, que ta droite l'élise
Et l'ordonne bientôt lectrice en ton église.

THÉOGNIS

Certes je conduirai ton enfant à l'autel,
Comme une épouse chère à l'Époux immortel,
O femme, mais tu sais, car ta prudence est grande,
Que pour faire au Seigneur une agréable offrande
Il faut une victime heureuse de s'offrir,
Un cœur prompt et joyeux brûlé d'un saint désir.
Promise au lit du Roi, la Vierge du Cantique
Se parfuma de myrrhe et d'huile aromatique :
C'est ainsi que l'épouse offerte au Roi des Cieux
Doit exhaler l'amour comme un nard précieux.
Or, écoute et réponds, femme : Daphné, ta fille,
Saura-t-elle quitter la maison, la famille,
Et la tâche facile et les jeux, les amis,
Les espoirs obstinés et les amours permis,
Comme un prompt voyageur quitte au matin l'auberge?
A-t-elle fermement ceint sa robe de vierge
Pour aller, appuyée au bâton de la foi,
Vers Celui qu'elle entend lui crier : « Viens à moi! »

KALLISTA

Sache donc que ma fille, en qui la grâce abonde,
Ne pense et ne vit plus déjà selon le monde.
Loin du rire et des fleurs, elle n'assiste pas,
Chez un père infidèle, aux fêtes, aux repas.
Depuis un an, cachée au fond de la demeure,

Elle goûte en priant la paix intérieure.
De tout le siècle vain, pour elle, rien n'est plus.

Elle se lève.

THÉOGNIS

Louange à Dieu! tel est le signe des élus.
Le Maître a dit : « Celui qui m'aime et qui veut vivre
Doit quitter sa famille et ses biens pour me suivre. »
Demain, quand le Seigneur, du sein brillant des Cieux,
Plongera dans la nuit l'homme silencieux,
Lorsque j'aurai porté l'offrande méritoire
Aux tombeaux des martyrs qui chantent dans la gloire,
Du bâton pastoral je heurterai ton seuil;
Vers la troisième veille, ouvre et me fais accueil,
Et livre-moi l'enfant toute voilée et ceinte,
Afin que je la mène en la demeure sainte
Où, selon son espoir, je la consacrerai
En imposant les mains dans le rite sacré.
Femme, tu la verras bientôt, diaconesse,
Se réjouir en paix, dès sa tendre jeunesse,
De porter dans un pan de l'étole de lin
Le pain qui doit nourrir la veuve et l'orphelin,
Et d'offrir chaque jour sur l'autel du mystère
Au prêtre solennel le vin dans la patère.
Heureux l'arbre au lieu saint transplanté dans sa fleur!
Car il se chargera de fruits chers au Seigneur.
Sois bénie en tes flancs, ô femme, au nom du Père,
Du Fils et de l'Esprit, en qui ton âme espère.

KALLISTA

Qu'il en soit fait ainsi.

Musique. L'évêque Théognis les bénit et sort. Toutes s'agenouillent.

SCÈNE III

KALLISTA

On entend LE CHŒUR DES VIGNERONS qui chantent sur le chemin:

Le Dieu bouillonne, et les coupes de bois
Flottent pour nous sur la cuve profonde.
O mes amis, tout le temps que je bois
Je suis égal aux Dieux, maîtres du monde.

KALLISTA

Les impurs vignerons
Chantent. A notre tour, Daphné, nous chanterons,
Quand, portant le panier aux célestes vendanges,
Nous verrons les grains mûrs sous les beaux pieds des anges,
Dans la cuve odorante, en un mystique vin,
Couler, sainte liqueur, pour le cellier divin.

LE CHŒUR DES VIGNERONS, devant les portes.

Si Mirrhina, pour se railler de nous,
Approche et rit, et fuit comme la chèvre,
Une naïade est mêlée au vin doux,
Et ses baisers ne trompent point ma lèvre.

SCÈNE IV

KALLISTA, HERMAS

HERMAS

Les grappes ont jailli, dans la cuve pressées!
Femme, une sombre humeur attriste tes pensées,
Mais les Dieux ne t'ont pas refusé la raison.
Or, une bonne épouse à qui plaît la maison
Se réjouit de voir croître les biens du maître.
Sois heureuse en ce jour comme il convient de l'être,
Car la vendange est belle. Io! les raisins noirs
De leur chaude liqueur ont comblé mes pressoirs :
Iacchos m'est ami. La demeure est en joie,
Quand le robuste dos des jeunes hommes ploie
Sous la hotte qu'emplit la vierge en souriant.
Les vierges ont de pampre orné leur front brillant.
Elles portent aussi la pesante corbeille,
Mais leur pied au pressoir d'une plante vermeille
Ne foule pas la grappe, et les jeunes garçons
Font seuls jaillir le vin au rythme des chansons.
Car il sied de presser le raisin d'un pied ferme
Pour exprimer le jus onctueux qu'il renferme.
Les vieillards, quand leur lèvre a goûté le vin doux,
Sentent un feu subtil délier leurs genoux;
Ils dansent, agitant leur chevelure blanche.
La vierge au bois ombreux dort sur sa belle hanche.
Le jeune homme la cherche : Iacchos l'a soumis
Et l'excite à des jeux qui ne sont pas permis.
Donc, réjouissons-nous des biens qu'un Dieu nous donne,
Et qu'avec nous Daphné, ma gloire et ma couronne,
Daphné, ma fille, honneur de mon front blanchissant,
Vienne éclairer ce jour d'un sourire décent.

KALLISTA

La véritable joie, Hermas, a l'apparence
De la tristesse humaine et croît dans la souffrance;
Elle est intérieure et sainte. Il est écrit :
« Veillez, priez. Malheur à celui-là qui rit.
Tu n'imiteras pas la veuve consolée
Qui va dans les festins et chante non voilée. »
Daphné, ceinte de fleurs pour le banquet divin,
Aux coupes des païens ne boira pas le vin.
Hermas! Hermas! tu ris, tu chantes : le temps passe,
L'heure est proche... Mais nul n'est sauvé sans la grâce.

HERMAS

Je ne suis pas devin, et ton discours est tel
Qu'il semblerait obscur à tout homme mortel.
Sphinx même, vierge ailée en énigmes féconde,
Enveloppait ses chants d'une ombre moins profonde.
Peut-être un Dieu t'agite et trouble ta raison;
Peut-être tu languis d'un charme ou d'un poison.

Kallista sort.

SCÈNE V

HERMAS

Les femmes sont souvent malades, insensées.
Sans doute une âcre humeur altère leurs pensées,
Et, si parfois ce don est en elles de voir
Les choses que les Dieux couvrent d'un voile noir,
La fureur, le délire et l'impure manie,

Répandus dans leurs sens, en troublent l'harmonie.
Un tel mal est nommé divin; mais qui ne sent
Que tout mal est divin et vient d'un Dieu puissant?
Un Dieu mit sur la femme un charme qui nous dompte,
Un Dieu ne voulut pas qu'elle vécût sans honte,
Et la vierge se trouble en sa jeune saison,
Car la nourrice antique, au soir, dans la maison,
Laisse son lourd fuseau pencher; ses lèvres molles
Ne mouillent plus le fil, mais, promptes aux paroles,
Racontent un Dieu jeune expiré dans sa fleur.
La blessure est éclose et rit sur la pâleur
De son flanc adoré que parfume la myrrhe.
La jeune fille écoute; elle voit, elle admire.
Et la nourrice dit comment Dionéia,
Sous ses cheveux épars qu'un long deuil délia,
Appelle et se lamente, et de sa belle bouche
Ranime le cher Dieu rougissant sur sa couche.
C'est pourquoi tous les ans, douteuses aux maris,
Les femmes s'en vont plaindre Adonis à grands cris,
Et, faisant retentir l'airain, lentes pleureuses,
Remplissent de leur deuil les terrasses ombreuses.
D'autres cherchent Krestos dans la nuit des tombeaux.
Pourtant ces Dieux ne sont ni glorieux ni beaux,
Que la mort a souillés et qui veulent qu'on pleure.
Il est d'un Dieu d'aimer la joie : or, voici l'heure
De goûter le vin noir et de se plaire aux mets.

Un esclave s'approche.

Enfant, ceins mon front d'ache et d'hyacinthe, et mets
Les parfums syriens sur la table d'érable.
Zeus, et toi, fils de Zeus, Lyæos favorable,
A vous d'abord le vin que vous avez mûri.
Puis j'emplirai pour moi le calice fleuri.

Le vin donne au vieillard de divines pensées
Et le fait vivre encor dans les choses passées.
Le souvenir est cher à qui sut beaucoup voir.
Les morts ne boivent plus, errants dans l'Hadès noir.
Je veux goûter la moule à la valve polie.
La coquille marine, enfant, est mieux remplie
Quand la lune nouvelle, au-dessus de la mer,
Lève une corne fine et blanche dans l'éther.
Artémis est égale aux Dieux, pères des choses;
Sa face incorruptible enseigne bien des causes.
Enfant, songe à surprendre aux vieillards les secrets
Qu'ils ont connus, touchant les astres, les forêts,
Les nuages épars, les monts et la mer blême,
Afin que, connaissant ces grands secrets toi-même,
Tu remplisses ta tâche avec habileté,
Et que, servant très bien, tu sois très bien traité...
Je vois un étranger vers ma demeure élue
S'avancer. Que mon seuil l'accueille et le salue!
Il vient des Dieux. Enfant, cours vers lui. Quel qu'il soit,
Dis-lui bien qu'il m'honore en entrant sous mon toit,
Et que le vin l'attend dans la maison prospère.

SCÈNE VI

HERMAS, HIPPIAS

HIPPIAS

Trois fois salut, Hermas, ô vieillard, ô mon père!

HERMAS

Hippias de Théra, fils de Lakôn, salut,
Mon fils! Certes le Dieu m'est ami, qui voulut

Ramener sous mon toit ta tête désirée,
Et vers mes yeux que fuit la lumière sacrée,
Ainsi qu'un songe heureux, prit soin de t'envoyer.
Marquons d'un caillou blanc ce jour à mon foyer.
Fils de Lakôn, pour toi la couronne de lierre
Et la coupe d'argent et l'antique salière,
Les viandes et les fruits et les vins noirs, afin
Qu'ayant dompté d'abord l'inexorable faim,
Tu m'apprennes, ami, cher honneur de ma table,
Quels destins ont comblé ton père irréprochable.

HIPPIAS

Il cultive sa vigne et se souvient de toi,
Mais les ans ont vaincu sa vigueur.

HERMAS

C'est la loi.
Tel je le vis et tel je te vois. Il me semble
Revivre aux jours anciens où nous croissions ensemble.
Il était grand; ton front à son front est pareil.
Les vieillards l'estimaient sage dans le conseil,
Quand un premier duvet dorait encor sa lèvre.
Il portait fermement l'outre de peau de chèvre;
Car les hommes d'alors étaient plus vigoureux
Que ceux du temps présent qui sont conçus par eux.
Je proclame ton père heureux! La vie est bonne,
Car c'est un Dieu puissant, ami, qui nous la donne.
L'enfant jette en jouant les osselets et rit.
Le jeune homme au sang vif médite en son esprit
De rencontrer, le soir, la vierge sous les saules.
Le blanc vieillard dont l'âge a courbé les épaules,
Assis au banc du seuil, sous les astres en chœur,

A parler sagement réjouit son cher cœur.
Au long des jours de miel et des heures amères,
Suis doucement le fil que te tournent les Moeres.
L'homme aux ardents désirs, quand la mort l'a vaincu,
A désiré de vivre et n'a jamais vécu.
Craignons les vains souhaits et l'attente chagrine.

HIPPIAS

Un désir invincible a gonflé ma poitrine
A cause de ta fille, ô père vénéré,
A cause de ta fille et du lit désiré.
Mon âme tout entière a passé dans la sienne.
J'ai voyagé : j'ai vu la Force ausonienne,
Tibur, Néapolis, Pœstum, Anconia,
Les arcs et les jardins que Cæsar dédia,
Les buissons généreux d'arbouses et de mûres,
Les arbres des vergers rougis de pommes mûres,
Et la plaine et ses blés et le raisin vermeil
Qui boit au flanc des monts la liqueur du soleil,
Car la vigne se plaît dans la terre légère
Où sous Zeus pluvieux croît l'ingrate fougère.
J'ai pris soin d'écouter les discours des colons.
Mais les jours ont langui pour moi vides et longs,
Car j'aimais une absente... Et la subtile fièvre
Dans la lenteur des nuits me montait à la lèvre,
Et je voyais Daphné, ses bras et ses cheveux.
O songe, ô belle image, ô fièvre! trouble, vœux,
Soupirs, Eros! Eros, prince ailé, qui te joues,
Sur le sein de la vierge et sur ses belles joues,
Souffrance des vivants, sourire universel!
Hermas, il te souvient que, me tendant le sel,
Dans l'antique foyer, sous Zeus sacré qui brille,
Père, tu m'as choisi pour époux à ta fille,

Et ses jeunes désirs se sont tournés vers moi.
Je viens chercher ta fille et dégager ta foi.
J'ai déjà pour Daphné, ma précieuse gloire,
Préparé dans ma nef une chambre d'ivoire.
Là, sont les colliers d'or, les voiles d'Orient,
Les coupes, les parfums qu'enclôt l'onyx brillant,
Et les larges bassins d'airain, richesse due
Par l'homme aimé des Dieux à l'épouse attendue.
Et je veux, quand enfin tous deux nous partirons,
De dociles rameaux ceindre les avirons,
Et de tresses de fleurs, de bouquets par centaines
Dans l'air ivre et joyeux couronner les antennes.

HERMAS

Non certes, mon esprit n'était point égaré
Quand j'accordai ma fille à l'hôte préféré!
Car tes actes sont bons, tes paroles sont sages.
Tu n'as point méprisé les antiques usages.
Je crois qu'en agissant aussi bien qu'en parlant,
Tu deviendras l'égal de ton père excellent.
Daphné, ma fille, est belle et savante aux ouvrages
Qui doivent occuper les timides courages
De celles qui dans l'ombre et sous le lin jaloux
Conservent leur jeunesse en fleur au seul époux.
Il est sage d'unir la meilleure au plus digne :
A l'orme jeune et droit nous marions la vigne,
Et la douceur du miel à la force du vin
Se mêle. Mais souvent l'espoir de l'homme est vain,
Et notre âme légère est sans cesse traînée
Dans le filet d'airain de l'âpre Destinée.
Certes je ne veux pas troubler ton âme, ami,
Par un discours mauvais et couvert à demi.
Un souffle maladif, des ombres insensées

Enveloppent ma fille et voilent ses pensées;
Elle fuit maintenant mes yeux que sa beauté
Abreuvait autrefois d'une fraîche clarté;
Elle se tait, se cache et pleure. Et je devine
Qu'il est à sa souffrance une cause divine.
Un Démon est en elle et dompte son cher cœur.
Le Dieu galiléen sans doute est son vainqueur;
Et ce Dieu mort, par qui ma fille est entraînée,
N'aime point les époux et les chants d'hyménée;
Il n'aime point la vie et n'a jamais vanté
Que la faim et la soif et la stérilité.
Une femme séduit mon enfant et la mène,
Inerte, vers celui qui hait la race humaine.
Les Dieux n'ont point laissé longtemps à ses amis
La bonne Pythias, ta mère : ils ont permis
Qu'une autre, égale en âge à la vieille corneille,
Vécût pour n'être pas sage autant qu'elle est vieille.
Mais veiller convient mal à l'homme chargé d'ans.
Je vais d'un doux sommeil baigner mes yeux prudents;
Car le bel Hespéros, cher aux amants, incline
Au ciel occidental sa lumière divine.
Repose en ma demeure avec sécurité,
Fils de Lakôn! étends sur ton lit, abrité
Par le portique étroit contre la nuit humide,
Cette épaisse toison d'un grand lion numide;
Un hôte m'en fit don, Libykos de Cirta,
Quand, l'année où naquit ma fille, il apporta
Du corail, de l'ivoire et du cuivre aux Hellènes,
Et reçut en retour du vin noir et des laines.

HIPPIAS

Je vais sur le beau lit dormir tranquillement,
O père, car Daphné m'a fait un grand serment.

HERMAS

Qu'un Dieu regarde, enfant, ton cher sommeil et l'orne
D'heureux songes venus par la porte de corne.

Il sort par une porte intérieure.

SCÈNE VII

HIPPIAS

Au lit hospitalier étendu, les yeux clos,
Je crois sentir encor le bercement des flots.
J'entends les avirons fatiguer les eaux lourdes
Et les vents dans la voile enfler leurs plaintes sourdes.
Je vois la glauque mer, le ciel clair, les caps bleus;
Je vois danser au loin les monstres fabuleux.
Mais à mes yeux confus une divine image
S'élève sur la poupe au vent céleste, et nage,
Et parmi les dauphins joue et flotte dans l'air,
Et fleurit sous ses pieds la grève au sable clair,
Fuit dans un blanc rayon, et des ombres émerge;
Car, par la volonté d'Éros, j'aime une vierge.
Croirai-je ce qu'a dit le vieillard? Et pourquoi
Le Dieu galiléen se levant contre moi,
Quand l'heure aux ailes d'or vient longtemps souhaitée,
Me disputerait-il l'épouse méritée?
Je n'ai jamais fait tort à ce jeune Immortel,
Je n'ai point offensé son nom ni son autel,
Je n'ai point dit l'injure à ses prêtres austères,
Ni d'un œil sacrilège épié leurs mystères,

Ni parmi les tombeaux surpris leurs noirs repas.
Il ne peut me haïr : je ne le connais pas.
Daphné cependant pleure et languit en silence.
La douleur est impie alors qu'elle s'élance
Sur celle dont Cypris orne la jeune chair.
Mais les maux d'un ami nous le rendent plus cher.
C'est peut-être par moi que ce trouble est en elle;
Peut-être elle craignait mon absence éternelle,
Oubliant que les Dieux accordent le retour
A l'homme dont le cœur médite un chaste amour,
Lorsque, purifié dans les formes prescrites,
Il a pris soin d'offrir un vœu, selon les rites.
Peut-être en me voyant demain, inattendu,
L'arc de ses beaux sourcils ne sera plus tendu;
Ses yeux riront. O jour de Zeus, sainte lumière,
Donne à mes yeux de voir sa forme la première.
Je t'invoque, Artémis, toi, ma gardienne encor!
Et toi, viens, ô Déesse à la couronne d'or!

Il s'endort.

SCÈNE VIII

ARTÉMIS et APHRODITE Musique.

ARTÉMIS

Non, jamais plus la nuit divine,
Sous l'astre pâle au front changeant,
Ne verra dans les fleurs d'épine
Étinceler mes pieds d'argent.

APHRODITE

La mer, moins souple que mes hanches,
Moins profonde que mes yeux clairs,
Ne verra plus mes formes blanches
Éclairer ses bords longtemps chers.

ARTÉMIS

Je ne donnerai plus la grâce,
La force et l'antique beauté
Au jeune homme, fleur de la race,
Chaste et pieux dans la cité.

APHRODITE

Les amants dont j'étais la reine
Ne pourront jamais ressaisir
Le don premier : la paix sereine
Dans l'inévitable désir.

ARTÉMIS

La vierge solitaire et tendre
Croîtra sous un Dieu menaçant;
Elle s'étonnera d'entendre
Qu'elle fut impure en naissant.

APHRODITE

Les femmes craindront d'être belles;
Tous leurs amours seront amers,
Et les fils des races nouvelles
Iront les fuir dans les déserts.

ARTÉMIS

Jeune tête aux chastes pensées,
Plus pures que les fleurs des joncs,

Viens, que tes tempes caressées
Brillent dans l'ombre où nous plongeons!

APHRODITE

Suis-moi; la volupté féconde
A par moi rempli tout ton cœur.
Viens; que ferais-tu dans un monde
Qui pleure et périt de langueur?

ARTÉMIS

Suis-moi dans notre ciel limpide,
Et sois immortel comme nous!
Partons; un pan de ma chlamyde
Flotte déjà sur tes genoux.

APHRODITE

Partons; mon voile et ma ceinture
Viendront effleurer ton côté.
Je veux sur ton essence pure
Mettre une éternelle beauté.

Elles le baisent, lui font signe de les suivre et s'évanouissent dans l'air.

SCÈNE IX

HIPPIAS endormi, DAPHNÉ

DAPHNÉ. **Elle est venue par une porte intérieure.**

Puisque demain, le front voilé, la taille ceinte,
Je suivrai le vieillard qui tient la crosse sainte,

Jusque dans la demeure où, sous un toit épais,
En mon sein refroidi Christ versera sa paix,
Puisqu'il me faut vivante abandonner la vie,
Je saluerai ce monde à qui je suis ravie.
Pendant que tout cédait au sommeil enchanteur,
Sur la tête de buis du verrou protecteur
Ayant mis en tremblant une main matinale,
Furtive, j'ai quitté la chambre virginale.
Je viens vous saluer, ô terre, ô ciel, ô bois!
Et toi, vieille demeure, ô maison autrefois
En rires, en beaux chants, en couronnes fréquente!
O porte, ô seuil facile où dans la molle acanthe
Veille le vieil Hermès de bois de citronnier,
Favorisez mon pas vers vous : c'est le dernier.
Salle qui t'égayas le jour que je suis née!
Toi, l'appui du foyer, colonne où chaque année
Mon père mesurait en se réjouissant
La récente hauteur de mon front grandissant!
Pavé clair, parfumé d'essence aux jours de fête
Et que je vis longtemps si voisin de ma tête,
Lorsque mon scarabée aux élytres d'azur,
Captif au bout d'un fil, grimpait le long du mur,
Et quand, pliant l'osier en une trame égale,
Je faisais une cage à ma brune cigale!
Et toi, lampe prudente, adieu donc pour jamais!

Elle ouvre la porte extérieure.

Dormez silencieux, dormez, vous que j'aimais;
Si je vous ai nourris de gâteaux, beaux molosses,
N'aboyez pas, dressés sur vos jarrets véloces;
Gardiens, ne faites pas retentir vos colliers
Au murmure innocent de mes pas familiers.
Je veux courir au loin, je veux entendre encore

Sur l'humide rocher le feuillage sonore.
Oui, j'irai dans la nuit clémente à ma pudeur,
Par le chemin où flotte une divine odeur,
La chevelure au vent, de myrtes effleurée,
J'irai vers la fontaine aux Nymphes consacrée.
Je veux entendre encore au bord des froides eaux
Chanter plaintivement les flûtes des roseaux.
Et je sais, pour m'asseoir, un tertre sous l'yeuse,
Que baigne avec amour la Nuit mystérieuse...
Non! je suis insensée : il ne m'est plus permis
De revoir la fontaine aux feuillages amis.

HIPPIAS, se réveillant.

Artémis, et toi, Reine à la belle couronne,
Quelle est cette voix douce et triste qui frissonne,
Et semble de vos chants un soupir affaibli?
Je veille, et sur le seuil par la lune pâli,
Vague en ses voiles blancs comme une ombre légère,
Je vois, ô Nuit! je vois celle-là qui m'est chère.
Ce n'est pas son image impossible à saisir;
C'est elle! c'est son corps où flotte le désir.

Il se lève et tend les bras.

Daphné! Daphné! Daphné! Combien cette heure est belle!
Ma Daphné, viens, amie, à l'ami qui t'appelle!
Les Dieux bons ont pris soin de nous rejoindre enfin.
Verse-moi tes regards, j'en ai soif, j'en ai faim.
Sous les astres en chœur c'est un Dieu qui t'envoie!
Je t'apporte, ô Daphné, des paroles de joie.
J'annonce ton attente et mes travaux finis.
Ton père m'est facile et nous serons unis.
Mais quoi? Tu ne parais ni me voir ni m'entendre.
Quelle crainte a glacé ton cœur fidèle et tendre?

Parle. Ne me fuis pas; cesse de craindre; vois,
Je suis ton Hippias; tu reconnais ma voix.

DAPHNÉ, se parlant à elle-même.

Oh! qu'un ange du ciel me cache sous son aile!
Pourquoi m'avoir soumise à l'épreuve cruelle
De me montrer celui que je ne dois pas voir?
Je veux fuir, me glisser sous le portique noir.
Mais comment, malgré lui, gagner la chaste chambre?

HIPPIAS

Écoute-moi, je vais, ô vierge aux parfums d'ambre!
Te parler doucement et tu me répondras.
Viens, mêlons nos regards, nos paroles, nos bras.

DAPHNÉ

Hôte, tu ne dois pas rester sur mon passage.

HIPPIAS

Le soleil et la mer ont bruni mon visage,
Mais les amis, longtemps disjoints par les destins,
Savent se reconnaître à des signes certains.
Oh! crois-en de tes yeux la jumelle lumière
Où luit le jour de Zeus en sa clarté première,
Jeune fille; crois-en tes oreilles encor,
Où je suspens mes vœux comme des pendants d'or,
Et crois-en le Démon enclos dans ta poitrine,
Qui donne à ta pensée une grâce divine :
Je suis ton Hippias; je tends vers toi les bras.

DAPHNÉ

Hôte, retire-toi, je ne te connais pas.

HIPPIAS

Pourquoi parler ainsi, jeune fille? Serait-ce
Qu'un Dieu, t'enveloppant d'une nuée épaisse,
Voulût dans sa colère obscurcir ton esprit?
Certes, un Dieu t'aveugle à qui ta main n'offrit
Ni vin pur, ni gâteaux de miel et de farine,
Soit Hermès, soit Cypris, Souveraine marine,
Ou la noire Hékaté. Ces grands Démons sont tels :
Ils versent la démence aux cœurs fiers des mortels.
Mais la raison revient sur les pieds prompts des heures.
Écoute, je dirai des paroles meilleures.

DAPHNÉ

Il ne m'est pas permis de t'entendre, étranger.

HIPPIAS

Fille d'Hermas! le cœur des vierges est léger :
Une faible mémoire est la part de la femme.
Mes paroles auront la douceur du dictame :
Je te rappellerai nos amours, et comment
Pour la première fois, ô souvenir charmant!
Je te vis sous le seuil tout doré d'hélichryse,
Ton aiguille à la main, me regarder surprise.
Et j'hésitais. Mais toi : « Va vers cet inconnu,
Nourrice, annonce-lui qu'il est le bienvenu. »
Tu dis. Un grand frisson m'agita jusqu'aux moelles,
Et je connus par toi l'amour, vierge aux beaux voiles.
Mais à cause de moi, bientôt le tiède essaim
Des Éros innocents voltigea sur ton sein.
Souvent tu rougissais et baissais ta paupière;
Souvent, ô ma Daphné, sur le vieux banc de pierre
Tes doigts industrieux oubliaient les fuseaux,

A l'heure purpurine où les jeunes oiseaux
Vont dormir dans le nid sous la poutre enfumée.
Car je contais alors, ô jeune fille aimée,
Mes voyages lointains, les périls surmontés,
Les prodiges nombreux et les mœurs des cités.
Puis vinrent les désirs et leur chaude fatigue,
Et tes aveux plus doux que le miel et la figue;
Le sourire indulgent de ton père, tes pleurs,
Mon départ, mon retour lorsque la source en fleurs
Et la Nymphe invisible et le myrte et l'yeuse
Reçurent les serments de ta bouche pieuse.

DAPHNÉ

Tais-toi! tais-toi!

HIPPIAS

J'ai vu frémir ton corps si cher :
Ah! tout cela, c'est toi, c'est ton sang et ta chair.
Tu portes mon amour dans tes nerfs, dans tes veines.
Viens, sois docile au Dieu. Chasse les craintes vaines.
Aimer, c'est vivre. Aimons.

DAPHNÉ

Je ne suis plus. Tais-toi!

HIPPIAS

Pourquoi dis-tu les mots qui répandent l'effroi?
D'une divine horreur ta langue s'est trempée.
Quel mystère profond te tient enveloppée?
Réponds-moi, réponds-moi : Quelle fatalité
Mit ces troubles obscurs dans ton cœur agité?
Devant les astres clairs et Séléné, leur reine,
Je te prie et t'adjure, ô vierge! je me traîne
Suppliant à tes pieds, les deux bras étendus.

Et tu m'accorderas les dons qui me sont dus,
Jeune fille. Car seul l'impie en sa folie
N'accorde pas le don à la main qui supplie.
J'embrasserai tes pieds, tes mains et tes cheveux,
Et tu me répondras : c'est le don que je veux.

DAPHNÉ

Oh! ne me touche pas, car je serais perdue.

HIPPIAS

Non! tu ne me dis pas la parole attendue.

DAPHNÉ

Va-t'en! fuis loin de moi!

HIPPIAS

J'embrasse tes genoux.

DAPHNÉ

Malheur à moi! malheur à toi! malheur sur nous!

HIPPIAS

Pourquoi ce cri sinistre où frissonne la crainte?...
Oh! que ta joue est pâle et de douleur empreinte!
Quel effroi nage encor dans tes yeux agrandis?...
Exécrable silence! oh! parle; dis-moi, dis
Quelle œuvre d'Iolchos, quelles herbes sauvages,
Quels ossements broyés, quels livides breuvages,
Quels magiques travaux ont sur ta joue en fleur
Épandu sourdement une triste pâleur,
Quel poison a glacé ton sang et ta chair blême,
Quel charme t'a rendue absente de toi-même?

DAPHNÉ

Lâche mes mains!

HIPPIAS

Mais non, un Dieu perd ton esprit;
La terre n'éteint pas l'amour qui la fleurit.
Je t'adjure, ô Daphné! par ce bras que je presse,
Réponds! Quel Dieu jaloux t'enlève à ma tendresse?

DAPHNÉ

Va! je t'aime. Fuis-moi!

HIPPIAS

Je le savais aussi!
Car la nécessité nous mène en tout ceci.
Sens-tu ses bras de fer d'une étreinte divine
Sur ma poitrine ardente appuyer ta poitrine?

DAPHNÉ

Je me meurs!

HIPPIAS

Sois docile à la fatalité,
Daphné : c'est là ta grâce et c'est là ta beauté.
Ta langueur me paraît plus belle que toi-même.
Sois faible, ô mon enfant; c'est à ce prix qu'on aime.

DAPHNÉ

Fuis.

HIPPIAS

Je ne fuirai pas, certes. J'attendrai là
Que ta bouche m'ait dit le mal qui te troubla.

DAPHNÉ

Prêtre à la mitre blanche, innocent victimaire,
De quel prix j'ai payé le salut de ma mère!

HIPPIAS

Ne crains pas de m'apprendre un mystère sacré.

DAPHNÉ

Indéliable vœu, filet où je mourrai!

HIPPIAS

De quel vœu parles-tu? Mon angoisse est profonde.

DAPHNÉ

Hippias, adieu, vis! Je suis morte à ce monde.

HIPPIAS

Tais-toi! n'appelle pas Hermès, Dieu souterrain.

DAPHNÉ

O maître du troupeau, Jésus, pasteur divin,
Qui mènes les agneaux vers la fontaine vive,
Par quels affreux déserts faut-il que je te suive!
Christ, pilote éternel de l'éternelle mer,
Ne vois-tu point ma barque au sein du flot amer?

HIPPIAS

Que parles-tu de Christ et quelle est ta pensée?

DAPHNÉ

C'est lui qui, malgré moi, t'a pris ta fiancée.

HIPPIAS

Christ voudrait t'arracher à mon amour jaloux?

DAPHNÉ

On m'a donnée à lui pour qu'il fût mon époux.

HIPPIAS

Que doit-on faire, étant son épouse mortelle?

DAPHNÉ

Vivre comme un petit enfant, et mourir telle.

HIPPIAS

Dieu des Galiléens! je ne te cherchais pas.
O fantôme! tu viens te dresser sur mes pas.
Tu lèves contre moi ta droite ensanglantée!
Écoute, Prince impur d'une race infestée :
Je respectais ton nom en mon cœur obscurci,
Et je ne croyais pas, Christ, grâce à celle-ci,
Ce que disent de toi les vieillards et les sages.
Je n'ai point écouté la raison, les présages;
Je t'ai cru bon, pareil à ces rois de l'éther
Qui pensent hautement et pour qui l'homme est cher.
Je te connais enfin, Esprit gonflé d'envie,
Spectre qui viens troubler la fête de la vie,
Mauvais Démon, armé contre le genre humain,
Qui fais traîner le chant des pleurs sur ton chemin,
Dieu contempteur des lois, puissant par la magie,
O Prince de la mort, dont la froide énergie
Ne vaut que pour glacer nos vierges en nos bras!
Ton savoir est divin; tant mieux! tu m'entendras,
Et certes mon discours va te combler de joie :

Je t'attends et tu peux venir chercher ta proie.
Enlève si tu veux, mais tue auparavant.
Tu n'emporteras pas celle-ci, moi vivant.

DAPHNÉ

Cher Hippias, tais-toi : ta fureur est impie.
Crains le blasphème vain qu'un long tourment expie.
Jésus de Nazareth n'est pas tel que tu crois.
C'est pour que nous vivions qu'il est mort sur la croix.
Il n'a pas demandé que je lui fusse offerte,
Et celle qui me perd n'a pas voulu ma perte.
Ma mère méditait ma gloire et mon bonheur
Alors qu'elle fit vœu de m'offrir au Seigneur.
Elle m'a pour du miel donné l'absinthe amère.

HIPPIAS

Non, Daphné! les Dieux bons n'écoutent pas la mère
Qui défend que sa fille à l'époux souhaité
Apporte le trésor de sa virginité.
Non, vous n'écoutez pas, Générateurs du monde!
La mère qui voudrait voir sa fille inféconde,
Sans époux, sans enfants, sans amour, sans foyer,
Étrangère partout, montrée au doigt, ployer,
Inutile fardeau sur la terre sacrée,
Sur la terre où tout aime, où tout s'enlace et crée;
Tendre des bras séchés sans jamais rien saisir,
Et se traîner pareille aux Ombres sans désir.
Et ce serait la vierge entre toutes chérie,
Des dons d'Aphrodité divinement fleurie,
Celle-là qui déjà d'un amoureux dessein
Aux discours d'un ami gonfla son chaste sein,
Daphné, fille d'Hermas, honneur de cette terre,
Qu'on laisserait vieillir stérile et solitaire!

Ils ne le feront pas, quoi qu'ils puissent oser :
Vierge, crois-en les Dieux et crois-en ce baiser.

DAPHNÉ

Hélas! hélas! ô trouble, ô démence, ô vertige!
Les poisons les plus doux, la racine et la tige
Dont coule une enivrante et mortelle liqueur
Bien moins qu'un tel baiser feraient fondre mon cœur.

HIPPIAS

Il vient de ton époux, ce baiser qui t'effraie.

DAPHNÉ

Redoute-moi : je suis une chose sacrée.
Moi-même je me crains, je suis la part de Dieu.
Pour la dernière fois, va-t'en! Je t'aime. Adieu!

HIPPIAS

Quel Immortel saurait t'aimer comme je t'aime,
Moi qui par la douleur suis semblable à toi-même?
Un Dieu ne pourrait pas souffrir, mourir pour toi,
Malheureux! Ses baisers te tueraient dans l'effroi.
O mon âme, il n'est pas de si chère caresse
Que les embrassements des mortels en détresse.
Rien ne vaut dans l'éther mes baisers, ta langueur,
Ton beau corps fléchissant inerte sur mon cœur,
Tes larmes!

DAPHNÉ

Ouvre au ciel tes ailes de colombe;
Viens, Esprit, verse-moi ta force! Je succombe.

HIPPIAS

Vois, il est doux d'aimer.

DAPHNÉ

Je t'aime malgré moi.

HIPPIAS

C'est Éros qui le veut : il faut suivre sa loi.

DAPHNÉ

Eh bien, cher Hippias! tu m'as vaincue! Écoute :
Je t'aime et suis à toi. Prends-moi donc, prends-moi toute.
Emporte-moi. Fuyons, cache-moi dans tes bras.
Je te suis. Je ferai tout ce que tu feras.
Oh! que, couchée au dos d'un cheval par la plaine,
Les yeux clos, dans l'air frais je boive ton haleine!
Je veux brider moi-même un cheval aux pieds prompts.
Oh! viens, ne tarde pas; nous irons, nous fuirons
Jusqu'au golfe où ta nef balance ses antennes.
Je ne crains ni les vents ni les mers incertaines.
Pour notre épithalame, ami, nous entendrons
La chanson des marins au bruit des avirons.
La nef, fendant les eaux sous les astres sans nombre,
M'emportera plongée à tes pieds dans ton ombre.
Tu seras mon espoir, mon salut et ma foi.
Je m'envelopperai tout entière de toi.
Viens!... Mais non, malheureuse, hélas! qu'ai-je pu dire!
J'ai parlé sans pudeur et j'étais en délire.

HIPPIAS

Vierge, il est sage et bon d'aimer l'époux promis
Et de montrer un cœur ardent pour les amis.

Certes nous tenterons la vaste mer : son onde,
Belle comme l'amour et comme lui féconde,
Portera doucement nos destins innocents
Jusqu'au seuil protecteur où fumera l'encens.
J'en atteste, ô Daphné, l'homme excellent, ton père.

DAPHNÉ

O chef de la maison, ô maître en qui j'espère,
Mon père vénéré, vieillard auguste et doux,
Nous irons tous les deux embrasser tes genoux...
Non, nous faisons un rêve, imprudents que nous sommes.
L'espérance déçue accroît les maux des hommes.
Ma mère ne peut pas délier son enfant;
Elle ne fera pas ce que la loi défend.

HIPPIAS

Ta mère n'est pas née insensible, farouche,
Et le lait d'une femme a coulé dans sa bouche.
D'un impassible front, les Dieux, les Dieux cruels,
Seuls, peuvent regarder la douleur : les mortels
Connaissent la pitié que la souffrance enseigne.
Quelle mère entendrait, sans que tout son cœur saigne,
L'enfant que dans l'attente elle a porté neuf mois
Lui demander la vie une seconde fois?
Contre les pleurs ta mère est faible : elle est mortelle.
Nous nous tiendrons tous deux prosternés devant elle.
Nos cris, nos bras tendus, nos larmes parleront,
Et la pitié tardive éclaircira son front.

SCÈNE X

HIPPIAS, DAPHNÉ, KALLISTA

KALLISTA entre, une lampe à la main, Daphné, cache sa tête dans la poitrine d'Hippias.

Quels sont ces cris? qui donc dans la chaste demeure
S'abandonne aux esprits immondes, dont c'est l'heure?
Quels infâmes soupirs et quels baisers impurs
Infiltrent à travers les solives des murs
Les vapeurs de la mort et de la pestilence?
Homme, es-tu pris de vin, et fais-tu violence
A quelqu'une parmi celles que je conduis,
Par la chaleur des jours et dans l'ombre des nuits,
Vers la Cité céleste aux murailles vivantes?
As-tu saisi de force une de mes servantes?
Mais j'ai trop entendu que vous parliez tous deux,
Et vos voix se mêlaient dans un concert hideux.
Dieu! jusque sous mon toit le Démon de luxure
A-t-il exaspéré de sa rouge morsure
Une femme chrétienne au point de la plonger
Rapide et d'un seul bond dans un lit étranger?
A genoux, à genoux! quelle que tu sois, femme,
Toi qu'un immonde esprit d'incontinence affame
Et chasse au soir hurlante et chaude d'impudeur,
Chienne dont le gosier aboie au chien rôdeur,
Les lanières de cuir, le fouet très salutaire,
Domptant soixante fois ta chair, la feront taire.

HIPPIAS

La majesté des ans éclate sur ton front,
Femme, mais ton courroux s'est allumé trop prompt.

J'ai reçu sous ce toit la couronne de lierre
Et je n'ai point souillé la couche hospitalière.
Une esclave n'a pas monté d'un pied léger,
Comme une empuse, au lit du pieux étranger.
Je roulais en mon cœur une pensée honnête.
Calme ton esprit, femme, et vois la chaste tête
De ta fille que j'aime et qui m'aime.

KALLISTA

O stupeur!
Mes regards sont voilés d'une infecte vapeur.
Elle est là, je la vois! C'est toi, fille chrétienne?
Un païen sans mourir mit sa main sur la tienne.
Abomination! O Christ, où donc es-tu?
Où dorment loin de nous ton glaive et ta vertu?
Christ, regarde cet homme! ô Roi, regarde et frappe.
Il a touché ta part, il a mordu ta grappe.

DAPHNÉ

Mère, si je ne vis avec lui, je mourrai.

KALLISTA

Homme impur, sacrilège, anathème au Dieu vrai,
Je te chasse. Va-t'en de la maison fidèle;
Fuis et ne souffle pas tes poisons autour d'elle,
Mais cours honteusement, la tête dans tes mains.
Va chercher pour la nuit, au hasard des chemins,
Des lits dignes de toi dans d'infâmes auberges.
Hâte-toi, si tu veux ne pas fuir sous les verges.

HIPPIAS

Un Démon furieux s'agite dans ton corps
Et fait monter l'écume à ta bouche. Je sors,
O femme; je franchis ton seuil la tête haute.
Tu chasses de ces murs l'honneur avec ton hôte.
De ton toit, où la strix aura bientôt chanté,
Regarde s'envoler avec l'hôte insulté
L'Innocence, la Foi, la Paix, vierges augustes,
Et la Piété sainte et le chœur des Lois justes.
Vois s'enfuir avec moi l'âme de ton enfant.
Zeus me garde peut-être un retour triomphant.

DAPHNÉ

Hippias!

HIPPIAS

O Daphné!

Il sort.

SCÈNE XI

DAPHNÉ, KALLISTA

KALLISTA

Je laverai la dalle
Que toucha de son pied cet homme de scandale.
Je sais, ô mon enfant! que Dieu te protégea
Quand sous le souffle impur tu chancelais déjà.

Contre le Tentateur le jeûne est ta cuirasse,
Et le nom de Jésus est l'épieu qui terrasse.
Or, pour dompter la chair prompte aux rébellions,
Tenons-nous prosternés, gémissons et prions.
Attendons qu'en nos corps humiliés de cendre
Les grâces et le sang du Christ veuillent descendre.
Ma fille, encore un jour, et l'Arche du salut,
Ouverte heureusement par le Dieu qui t'élut,
Abritera ton âme et ta robe de vierge
Contre le siècle impur que le péché submerge.
Je vois, j'entends. Le Fils de l'homme est revenu;
Les tombes des enfants d'Adam l'ont reconnu
Et s'ouvrent. Voici l'heure, et le fléau de l'Ange
De la paille et du grain discerne le mélange.
Les célestes clairons déchirent l'univers.
O ma fille! suis-moi : fuyons l'âge pervers.
Vois-tu le Juge assis dans la rouge nuée?

DAPHNÉ

O mère, laisse-moi! Mère, tu m'as tuée,
Et déjà sur mes yeux s'étend un voile épais.
J'embrasse le foyer pour y mourir en paix.

KALLISTA

Je vais prier sur nous et ceindre le cilice.

SCÈNE XII

DAPHNÉ, puis LA NOURRICE

DAPHNÉ

Kharito, Kharito! viens, ma vieille nourrice.
Écoute; tu connais Hippias de Théra...
Si tu n'écoutes pas, ta Daphné périra,
Et tu ne veux pas, toi, très bonne, que je meure.
Hippias est parti, chassé de la demeure.
Il a dû, puisqu'il m'aime, être lent à me fuir.
Le regret alourdit ses sandales de cuir.
Kharito l'excellente, ô nourrice, ô berceuse!
Rends prompte en ma faveur ta jambe paresseuse.
Va vite; suis ses pas empreints au sable fin,
Va vers la source en fleurs, cours, cherche, trouve enfin,
Et dis-lui qu'il m'attende au retour des étoiles,
Sur la route où les pins tendent leurs sombres voiles,
Devant le grand tombeau dont la porte est de fer.
Tu tardes; hâte-toi, va, cours : le temps est cher.

LA NOURRICE

O mon enfant! j'irai, bien qu'il ne soit ni sage
Ni glorieux pour moi de faire un tel message.
Mais je t'aime; et souvent, pour servir les amis,
Il convient d'accomplir ce qui n'est pas permis.

DAPHNÉ

Cours et reviens. Je veux, souple au destin contraire,
Faire un lit nuptial de mon lit funéraire.

RIDEAU

TROISIÈME PARTIE

A PAUL BOURGET

La nuit. Un chemin ombreux et large. Au bord de ce chemin, un tombeau à demi caché dans les pins. On voit l'intérieur du monument, la chambre funéraire. Des niches percées dans les murs ont reçu des urnes où sont des cendres. Autour de la salle un banc de marbre, au milieu un autel.

SCÈNE PREMIÈRE

UNE SAGA

Arrêtons-nous. Voici, par la lune baigné,
Dans les pins noirs, le mur du tombeau désigné.
Mais la porte de fer se tait, obscure et lourde;
Et rien encor, ni voix, ni pas, ni lampe sourde.
La jeune fille est proche et viendra sans retard.
On m'appelle, on me cherche, à cause de mon art.
J'ai senti bien des pleurs mouiller mes doigts arides
Et bien des baisers frais s'attacher à mes rides.
Je suis chère aux amants; plus d'un se fatigua
A presser les genoux de la vieille saga.
Dans la ville et les bourgs il n'est pas de servante
Qui n'ait dit aux enfants combien je suis savante.

Musique.

Oui, j'en sais plus que tous, et je vis maigrement.
La faim me fait sentir son lent égorgement.
Le repos convient mal à la vieille indigente :
Allons sur les tombeaux que l'astre pâle argente
Arracher la racine aux secrètes vertus
Que nourrissent les corps de ceux qui ne sont plus.

SCÈNE II

LA SAGA, L'ÉVÊQUE THÉOGNIS suivi des diacres et des fidèles qui chantent en chœur.

LE CHŒUR DES FIDÈLES

Louange et gloire en toi, Seigneur,
A ceux dont le sang véridique
Cria ton nom et ton honneur,
Sous les clous, le glaive et la pique!

Ils ont fui le siècle pervers,
Et nous gémissons dans l'attente.
Fais-nous monter vers toi, couverts,
Comme eux, d'une pourpre éclatante!

THÉOGNIS, à la saga.

Toi que je trouve au bout de la route suivie,
Femme, viens-tu prier sous les lampes de vie,
Avec nous, au tombeau d'un Confesseur martyr?

LA SAGA

Homme, je répondrai sans crainte et sans mentir :
Je ne suis qu'une femme et des plus misérables.
Je cherchais sous les pins et sous ces grands érables
Du bois mort pour chauffer la nuit mes vieux genoux.

THÉOGNIS

Dans la faim et la soif, ô femme! viens à nous.
Le Christ Jésus a dit : « Heureux celui qui souffre.
Le riche brûlera dans la poix et le soufre. »
Prends cet or, souviens-toi qu'une main te l'offrit
Au nom du Père saint, du Fils et de l'Esprit.

LE CHŒUR DES FIDÈLES

Seigneur, accorde à notre sang
La seule gloire qui l'attire.
Mets sur nos robes de lin blanc
La rose rouge du martyre.

L'évêque et le chœur s'éloignent.

SCÈNE III

LA SAGA

Qu'importent les présents? La haine nous sépare.
Je hais l'homme léger, je hais la terre avare,
Je hais tout ce qui vit : la plante et l'animal.
Je ne veux rien devoir qu'à la Mort et qu'au Mal.
J'ai de l'ongle arraché la racine et la plante.

Chant.

Qu'elle hâte ses pieds, la belle enfant trop lente,
Car un riche vieillard attend que mes travaux
A ses membres usés donnent des nerfs nouveaux;
Il m'appelle, et j'ai mis sous ma robe pour l'œuvre
Une barbe de loup et des dents de couleuvre...
La voici donc, l'enfant! J'aurai deux pièces d'or.

SCÈNE IV

LA SAGA, DAPHNÉ, LA NOURRICE

DAPHNÉ

Demeure, attends, nourrice.

LA NOURRICE

Il en est temps encor.
O ma petite fille, ô chère fleur, écoute :
Nous suivons toutes deux une mauvaise route.

DAPHNÉ, à la saga.

Femme, je viens chercher ce que tu m'as promis.

LA SAGA

La vieille femme est prompte à servir ses amis.

DAPHNÉ

Prends, donne, et laisse-moi.

LA SAGA donne une fiole et reçoit une pièce d'or.

La pièce pèse et brille.
Ta blonde chevelure est belle, ô jeune fille!
Si quelque adolescent fait mal ce que tu veux,
Apporte-moi, très chère, un seul de ses cheveux :
Et tu verras cet homme, attiré par mes charmes,
Couvrir ton seuil de fleurs, de baisers et de larmes.

Elle sort.



... je hais la terre avare,
Je hais tout ce qui vit : la plante et l'animal...
... J'ai de l'ongle arraché la racine et la plante.

LA NOURRICE

Daphné, que te disait cette vieille sans dents?
Ces femmes peuvent nuire aux enfants imprudents.

DAPHNÉ

Nourrice, ouvre la porte. Oh! que ta main est lente!
Hâte-toi d'aviver la lampe vigilante.
Sois muette, obéis.

LA NOURRICE

Il n'est ni bon ni beau,
Chère fille, d'entrer la nuit dans un tombeau.
S'il pense bien, l'esclave aurait tort de se taire.

DAPHNÉ

Pose les coupes d'or, les mets et le cratère
Sur l'autel domestique où jadis nous faisions
Pour les Ombres aux Dieux d'amples libations.

LA NOURRICE

J'agis comme une enfant à l'âge d'une aïeule.

DAPHNÉ

Mets les pains et le sel. C'est bien; laisse-moi seule.
Va! Je mélangerai moi-même le vin noir.

LA NOURRICE

Daphné, je t'obéis, car tel est mon devoir.
Mais quitte les tombeaux où le chien hurle et rôde,
Ma fille, et viens dormir dans la demeure chaude.

SCÈNE V

DAPHNÉ

Non, je ne trahirai ni le Dieu ni l'ami.
Et pourtant je suis faible et mon sein a frémi.
J'ai cru voir se chercher encor par les ténèbres,
Dans le noir colombier, les colombes funèbres,
Les Ombres de ceux-là qui s'aimèrent entre eux,
Sous un ciel indulgent, dans des jours plus heureux.
Ils ont vécu, du moins, et leur cendre est contente.
Quel effroi surhumain m'accable dans l'attente?
Je sens planer sur moi tous les esprits de l'air.
Oh! vivre, respirer et revoir le jour clair!
Vains souhaits! Hâtons-nous, c'est l'heure. Avant qu'il vienne,
Il me faut préparer et sa coupe... et la mienne.
Je boirai dans ce vase où l'on voit ciselés
Une vierge dormante et des enfants ailés
Qui voltigent sur elle et s'éloignent en troupe.

Elle ouvre la fiole de la saga.

Je verse ce qu'il faut verser dans cette coupe.

SCÈNE VI

DAPHNÉ, HIPPIAS

HIPPIAS, sur le chemin.

Vous, étoiles, salut! La corneille a chanté
Là-bas, dans l'arbre creux, du sinistre côté.

Musique.

Dieux justes, détournez ce présage contraire.
Voici, sous les pins noirs, la porte funéraire.

DAPHNÉ, sans le voir.

Cher Hippias! la nuit a submergé les cieux.
Tu ne sais pas combien le temps est précieux.
Tu tardes, Hippias. Viens, accours, je suis prête.
Jette-toi dans mon sein parfumé.

HIPPIAS, à la porte du tombeau.

Chère tête,
O Daphné, mes amours, ô Daphné, mes destins,
O sainte fugitive aux beaux pieds clandestins!
Que les Dieux comblent d'ans la nourrice au grand âge
Qui vers la source en fleurs me porta ton message.
Tu n'es point une enfant qui ne se plaît qu'aux jeux.
Ton âme habite un sein fidèle et courageux.
Suis-moi donc, ô Daphné, confiante et tranquille :
Je serai ton époux, ta gloire et ton asile.

DAPHNÉ

Viens! Sur ce banc de marbre asseyons-nous tous deux.
Quoi que médite encor l'avenir hasardeux,

Ami (car la fortune est parfois décevante),
Nous ne nous quitterons plus jamais, moi vivante.
Une brève espérance est permise aux humains.
Approche ton épaule et prends mes belles mains.
Nous n'aurons tous les deux qu'un toit et qu'une couche,
Et tu recueilleras mon âme sur ma bouche.
J'ai choisi cette main pour me fermer les yeux.

Musique.

HIPPIAS

Daphné, l'heure dernière est le secret des Dieux.
Songe à l'heure présente et ceins-toi pour la route.
Hâtons-nous, on te cherche, on va venir... écoute.

SCÈNE VII

DAPHNÉ, HIPPIAS, dans le tombeau;
THÉOGNIS et LE CHŒUR DES FIDÈLES
repassant sur la route.

LE CHŒUR DES FIDÈLES

Ils ont fui le siècle pervers,
Et nous gémissons dans l'attente.
Fais-nous monter vers toi, couverts,
Comme eux, d'une pourpre éclatante!

THÉOGNIS, à un des diacres du chœur.

A l'heure où le sommeil a vaincu tous les fronts,
Une lampe, au tombeau des anciens vignerons,
Douteuse, veille encore et dans l'ombre rougie

Semble guider le vol, le rapt ou la magie.
Dionysos, mon fils, va voir d'un pied furtif
Quelle œuvre on accomplit sous le pin noir et l'if.
Va, mon fils; car il faut que le gardien épie
Les actes ténébreux du fourbe et de l'impie.

Il passe. Le diacre Dionysos se glisse jusqu'au tombeau des vignerons et voit, sans être vu, Hippias et Daphné. Il court rejoindre l'évêque, qui a poursuivi sa route avec le chœur.

On entend encore LE CHŒUR DES FIDÈLES

Seigneur, accorde à notre sang
La seule gloire qui l'attire.
Mets sur nos robes de lin blanc
La rose rouge du martyre.

DAPHNÉ

C'est le chant des chrétiens, l'hymne retentissant
Qui monte vers les Saints baptisés par le sang.
Où donc flotte, ô Martyrs, votre candide armée?

HIPPIAS

Viens. J'étends mon manteau sur ta poitrine aimée.

DAPHNÉ

Reste encore un moment, Hippias; ne crains pas.
Je veux, comme il convient, t'offrir un beau repas,
Et nous boirons le vin dans la chambre sacrée.
Prends ta place, Hippias; la table est préparée.
Ami, c'est le festin des noces, et voici
Le calice, l'aiguière au long col aminci,
Les coupes, les parfums, le sel et les couronnes,
Et les lys mariés aux frêles anémones.

Car il nous faut, devant les Ombres des aïeux,
Célébrer notre hymen par un banquet pieux.
La pâle violette et la molle hyacinthe
Parfument doucement ma tête trois fois ceinte.
Répands autour de nous les flacons odorants;
Attache sur ton front les belles fleurs, et prends
La coupe où j'ai mêlé le vin sombre à l'eau pure.

HIPPIAS

Dans le tombeau désert et sous la nuit obscure
Des roses du festin j'ornerai mes cheveux,
O Daphné. Je consens à tout ce que tu veux,
Et comme toi j'estime en mon cœur qu'il est juste
De fêter saintement notre union auguste.
Je t'offre donc le vin, Héré, chère aux époux.
Cypris marine, et toi, la Chasseresse, et vous,
Éros, qui rayonnez dans la nuit étoilée,
Protégez avec moi l'épouse encor voilée,
Si vous favorisez la pudeur et l'amour.

DAPHNÉ

Je tendrai vers le ciel une coupe à mon tour.
Dieu qui sous l'olivier craignis l'amer calice,
Regarde. Je ne peux, sans que mon cœur faiblisse,
Hélas! je ne peux pas goûter ce vin encor;
Mes lèvres n'osent pas toucher la coupe d'or.

HIPPIAS

Bois, et tu me tendras la coupe à moitié pleine,
Pour que je trouve au vin le goût de ton haleine.

DAPHNÉ

Hippias! je boirai le vin noir; je le dois,
Je le veux. Vois, je tiens la coupe entre mes doigts.

HIPPIAS

Bois à notre union, amie.

DAPHNÉ

O destinée!
C'est donc fait, j'ai vidé la coupe d'hyménée.
Il ne faut plus, ami, qu'elle serve au repas.
Je la consacre au Dieu que tu ne connais pas.
Ma part n'est point d'aimer sur des tapis de roses,
Dans un sourire clair, parmi de douces choses;
Moi, j'aime avec mes nerfs, mes moelles et mon sang,
Offerte tout entière et la mort dans le flanc.
La clarté de tes yeux m'inonde de délices.
Tes cheveux sont brillants et tes tempes sont lisses.
Hippias, sur ta joue un duvet incertain
Est répandu, semblable aux vapeurs du matin.

HIPPIAS

Sur tes lèvres en fleurs d'invisibles abeilles,
Daphné, font un murmure agréable aux oreilles;
Et la volupté sainte a doucement gonflé,
Comme un bouton qui veut fleurir, ton sein voilé.

DAPHNÉ

Mon Hippias, ta taille et ton noble visage
Font songer aux héros dont nous voyons l'image.

HIPPIAS

O Daphné, tes bras ronds, par l'amour assouplis,
S'élancent nus et fiers de la robe aux longs plis.

DAPHNÉ

Hippias, le courage embellit ta poitrine.

HIPPIAS

Daphné, ton âme est pure et ta forme est divine.

DAPHNÉ

Je m'attache à ton cou!

HIPPIAS

Je te tiens sur mon cœur!

DAPHNÉ

O tendresse!

HIPPIAS

O désirs! ô flammes!

DAPHNÉ

O langueur!...
Presse-moi dans tes bras pour que la mort jalouse
N'en puisse pas sans lutte arracher ton épouse.
Tout batelier qu'il est, le vieux Caron, le soir,
Passe par les chemins sur un grand cheval noir.
Tes mains, quand j'errerai dans la demeure sombre,
Ne donneront ni fruits ni lait pur à mon ombre,
Car je serai parmi la troupe des chrétiens,
Et mes mânes jamais n'accueilleront les tiens!

HIPPIAS

Eh bien! quitte ce Dieu qui n'aime pas les noces.
L'amour a su dompter jusqu'aux bêtes féroces.

DAPHNÉ

Christ Jésus doit un jour ressusciter les siens :
Voilà ce que du moins enseignent les anciens.
Homme, tu peux tenter d'éclaircir ce mystère.
Moi, femme, je dois croire, adorer et me taire.
Christ est le Dieu des morts : que son nom soit béni!
Hélas! la vie est brève et l'amour infini.

HIPPIAS

Ris et ne souille plus, enfant, tes lèvres pures
De ces noms ennemis des jeunes chevelures.
Garde-toi de tenter le sort; vivre est divin.
Aimons-nous et vivons, car tout le reste est vain.

DAPHNÉ

Vis longtemps, Hippias, et goûte la lumière,
Te souvenant parfois que je t'ai la première
Fait sentir (tout nous est révélé par l'amour)
Combien la vie est belle à la clarté du jour.
Recueille, ô mon époux, mes paroles sacrées.
Quand le lit ténébreux, bien connu des orfraies,
Hélas! aura reçu ce corps qui te fut cher,
Quand je ne serai plus qu'un fantôme sans chair,
Garde le souvenir de la fille chrétienne
Qui, belle, abandonna cette main à la tienne,
Te chérissant d'un cœur qui n'était pas léger.
Parfois, dans la demeure on se met à songer.
(Une autre alors, une autre aura franchi ta porte

Et pris à ton foyer la place de la morte.)
Quitte un moment l'épouse au rire clair, le soir,
Et sur le banc mousseux du jardin viens t'asseoir :
Tu verras s'élever mon ombre sur la terre;
Et, sans tendre à ton front une bouche adultère,
Je te caresserai dans le souffle des vents.
C'est ainsi que les morts se mêlent aux vivants.
Ils flottent dans la brise et parlent dans les feuilles.
Je reviendrai vers toi pour peu que tu le veuilles.

HIPPIAS

Un don est sur ta bouche, ô vierge, et le parler
Qu'une Muse t'inspire est doux à s'envoler
Entre tes belles dents, ouvrage des Charites.
Mais que sert de songer aux choses interdites?
Et pourquoi dans l'hymen traîner le chant des pleurs?
La jeunesse, la terre aux divines couleurs,
La volupté, l'amour, tout nous rit, et tu pleures!
Suivons légèrement le vol léger des Heures.
Que la pieuse joie éclaire ton esprit!
La terre est bonne, enfant, puisqu'elle te nourrit;
Tout est bon, tout est doux, puisque tu m'es donnée.
Laissons couler la vie et, d'année en année,
Goûtons les biens nouveaux qu'apporte le destin,
Sans méditer jamais l'avenir incertain.

DAPHNÉ

Qu'il sera bon d'aller à midi vers la source!

HIPPIAS

Compagne, il faut partir et tenter notre course.
Vois : les astres au ciel déjà pâlissent. Crains

D'être surprise. Allons aux rivages marins,
Pour que le vieux Glaucos regarde sous les rames
Fuir au jour matinal la meilleure des femmes.
Viens; la divine nuit s'achève : hâtons-nous.

Daphné, pâle, se lève et chancelle.

Ma Daphné, ton beau corps fléchit sur tes genoux.
O Dieux! quelle Lamie a de ses mains secrètes
Sur tes tempes semé deux pâles violettes?
Une mortelle odeur s'exhale de ces murs.
Sortons, et viens goûter l'air et les souffles purs.

SCÈNE VIII

DAPHNÉ, HIPPIAS, THÉOGNIS, KALLISTA,
HERMAS, ESCLAVES portant des flambeaux.

THÉOGNIS, à Hippias et à Daphné qui sortent
de la chambre funéraire.

Ne craignez pas, enfants, et sachez me connaître :
Je suis, au nom du Christ, pasteur d'âmes et prêtre
Selon l'ordre établi sur nous par le Seigneur.
Écoutez-moi sans trouble, et chassez toute peur.
Car je ne te viens pas sacrer diaconesse,
Enfant; Christ ne veut plus la fleur de ta jeunesse.
L'homme la respira, l'homme la doit cueillir;
Le Dieu de pureté n'en a plus le désir.
Entends : je suis la main qui lie et qui délie.
Daphné, fille d'Hermas, j'annonce et je publie

Que le vœu de ta mère est délié par moi,
Et tu peux dans la chair t'unir selon la loi.
N'étant plus agréable à l'Époux du mystère,
Suis sans peur, devant tous, cet enfant de la terre.
Car le Maître s'assit aux noces et donna
Le vin miraculeux aux époux de Cana.
Et toi, fils des païens, que l'esprit de mensonge
Inspire et fait errer comme un homme qui songe,
Écoute, afin que Dieu daigne bénir ton lit :
Quitte la vieille erreur et crois. L'Apôtre a dit :
« L'homme sanctifiera l'épouse qu'il a prise,
Et c'est un sacrement dans la nouvelle Église. »
Vous voulez être unis? Qu'il en soit fait ainsi.
Homme, prends celle-là. Femme, prends celui-ci.
Par le Père incréé, par le Fils, roi du monde,
Par le saint Paraclet en qui la gloire abonde,
Je vous joins. Soyez deux dans une même chair.
Femme, suis ton époux. Homme, reste-lui cher,
Et sache, ayant reçu cette enfant toute pure,
La rendre un jour à Dieu sans ride et sans souillure.
Échangez vos anneaux, car vous êtes unis.
Par l'imposition des mains, je vous bénis.

HIPPIAS

O saint vieillard, un Dieu t'accompagne. Que dis-je?
Tu parais un Dieu même. O faveur! ô prodige!

HERMAS

Il convenait d'unir ces enfants, en effet.
Certes, ce que tu fis, ô prêtre, fut bien fait.
Je tuerai le grand bœuf, honneur de mes étables,

Et je ferai couler le vin sur douze tables.
Au banquet nuptial, enfants, nous convierons
Tous les pasteurs du bourg et tous les vignerons.

DAPHNÉ

Préparez un festin, le festin funéraire.
Prise au filet du Dieu, je n'ai pu m'y soustraire.
Hélas! tu fus cruel de me tendre, ô vieillard,
La vie et le bonheur, quand il était trop tard.

HIPPIAS

De quel mal, ô Daphné, te sens-tu menacée?
Ta main est dans la mienne, et ta main est glacée!

DAPHNÉ

Adieu, tous! apprêtez la myrrhe et le linceul.
Croyais-tu donc, ami, que, fidèle à toi seul,
J'aurais trahi ma mère et le Dieu pour te suivre?
Croyais-tu que t'aimant je pouvais encor vivre?
Je suis venue à toi, c'est que j'allais mourir.
Hippias, je n'avais que ma mort à t'offrir.
Tu connais le poison que les magiciennes
Savent tirer, la nuit, des fleurs thessaliennes?
Je l'ai bu dans ma coupe en livides humeurs.
Il a glacé mon corps, vaincu mes bras. Je meurs.

HIPPIAS

O deuil! ô désespoir! Tombez, fleurs et couronnes!

DAPHNÉ

Ce que j'ai fait est fait, et ces choses sont bonnes.
Sachez par moi combien l'amour a de pouvoir.

Retenez ce qu'hélas! je vous donne de voir,
Et contez mon malheur pour que jamais les mères
N'obligent leurs enfants à des noces amères...
Et pourtant je vivrais si Dieu l'avait voulu.
La terre me faisait accueil; il m'aurait plu,
Près du foyer, soumise à l'époux, douce et fière,
De nourrir un enfant sous la belle lumière
Et de le voir éclore à des souffles d'amour...
Voici l'aube innocente, amis; voici le jour.
Menez-moi, menez-moi sur la colline rose,
Vers les blonds tamaris que la fontaine arrose...
La nuit, la nuit revient, m'enveloppe et m'emplit.
Approche, cher époux. Porte-moi sur le lit
Où je reposerai dans ma robe de fête.
Hippias, c'est à toi de me voiler la tête.
Adieu, père et vous tous. Vis, ô toi que j'aimais!

HERMAS

Elle est morte! O ma fille, adieu donc pour jamais.
C'est toi qui l'as tuée, ô femme! Un Dieu farouche
A secoué le mors écumeux dans ta bouche.
C'est pourquoi tu perdis sans pitié, sans raison,
Et ta fille et moi-même et toute la maison.
Les hommes sont cruels quand un Dieu les agite.
Adieu, je veux fuir seul, sans famille et sans gîte,
Ton front souillé, ma vigne et la terre d'Hellas!
O mon enfant, ma fleur! hélas! hélas! hélas!

KALLISTA

Je suis mère, et mon cœur est percé d'une épée.
Éclaire-moi, mon Dieu, si je me suis trompée;
Punis-moi, mon Seigneur, si j'ai failli. Mais non,
J'ai fait ce que j'ai fait pour l'honneur de ton nom,

Pour ta gloire ici-bas, pour le salut des âmes,
Selon ta charité dont je ressens les flammes.
Comme un riche joyau je t'offrirai mes pleurs,
Et je crierai vers toi, du fond de mes douleurs,
Et ma bouche louera ta sagesse infinie.
Tu m'as pris mon enfant : que ta main soit bénie!

THÉOGNIS

Ton vœu fut imprudent; ton zèle t'aveugla,
O femme! mais tu crois, et le salut est là.
Tournez vers l'Orient la face de la morte.

HIPPIAS

Laissez! elle est à moi. Je la prends, je l'emporte.
Je veux fuir avec elle un monde dévasté,
Car en elle ont péri l'amour et la beauté.
Puisque au Dieu de la mort la terre est asservie,
Je vais chercher ailleurs la lumière et la vie.
J'abattrai les grands pins et les chênes des bois,
Afin qu'un seul bûcher nous consume à la fois;
Et, confiés tous deux à la flamme brillante
Dans un même réseau de fidèle amiante,
Nous nous envolerons, loin d'un monde odieux,
Sur l'étincelle auguste, au sein profond des Dieux.

Musique. Le rideau tombe lentement tandis qu'Hippias emporte Daphné et remonte du fond sur le praticable.

ÉPIGRAMMES FUNÉRAIRES

HIPPIAS DE THÉRA, FILS DE LAKÔN

PASSANT, RÉJOUIS-TOI. CETTE SAINTE POUSSIÈRE
COUVRE UN HOMME PIEUX QUI MOURUT A VINGT ANS.
DEUX ÉROS SONT GRAVÉS SUR LA STÈLE GROSSIÈRE:
L'UN DONNE ET L'AUTRE ENLÈVE AUX MORTELS LA LUMIÈRE,
MAIS ILS SONT BEAUX TOUS DEUX ET TOUS DEUX SOURIANTS.

DAPHNÉ, FILLE D'HERMAS

LA CHRÉTIENNE DAPHNÉ, QUE LE SIÈCLE A BLESSÉE,
GOÛTE, EN L'ÉTERNITÉ POUR ELLE COMMENCÉE,
LE RAFRAÎCHISSEMENT DE JÉSUS ET DU CIEL.
AINSI DES FLEURS D'ABSINTHE ELLE A FORMÉ SON MIEL.
SA CHAIR, QUI DOIT UN JOUR RENAÎTRE TOUTE PURE,
FUT PLACÉE EN CE LIEU PAR SES FRÈRES CHRÉTIENS.
SI QUELQUE IMPIE ATTENTE A CETTE SÉPULTURE,
QU'IL MEURE LE DERNIER DES SIENS.

LEUCONOÉ

POÈME

...Omnes consuluisse Deos.
TIBULLUS

LEUCONOÉ

A Jules Breton

La mer voluptueuse où chantaient les Sirènes,
Bleuissante à travers les fûts rouges des pins,
Traîne le long soupir de ses ondes sereines
Au pied de la maison où des mimes sont peints.

Dans les fleurs, sur un lit de pourpre aux pieds d'ivoire,
Abandonnant le faix de son beau corps vaincu,
Leuconoé médite et voit en sa mémoire
Quel lui fut le destin et comme elle a vécu.

Le triple bandeau blanc, cher à l'épouse austère,
N'enclôt pas ses cheveux blonds et de perles ceints;
Et le tissu de Cos d'une ombre de mystère
La baigne, et se soulève, agité par ses seins.

Le retour des Saisons, les Heures enlacées,
Tandis qu'elle riait, accoudée aux festins,
Ont mûri sous son front les profondes pensées
Et le doux souvenir des jours déjà lointains.

Elle songe et revoit l'enfant maigre et sauvage
Qu'autrefois elle fut, brune fleur du rocher,
Violette de Zanthe éclose au cher rivage,
Qu'un marchand carien vint un jour arracher.

Elle revoit ses pleurs et l'injuste galère,
Et le riche bétail couché, les bras liés,
Puis le marché latin, le lit du Consulaire,
L'ivresse, les parfums, le rire et les colliers;

Les roses sur son seuil, les vœux des jeunes hommes,
Sur la couche de fleurs Téléphus aux beaux flancs,
Et l'héritage intact des vieillards économes
Coulant, fondu pour elle, en flots étincelants;

L'amour fatal des fils et les larmes des mères,
Les désirs, les fureurs, les deuils et les tourments
Que par elle ont filés les Sœurs trois fois amères,
Par elle, non souillée et chère à ses amants;

Chevaliers, Sénateurs, et Tétrarques d'Asie
Conduits comme un troupeau sous son doigt obéi,
Car tu ceignis sa taille, entre toutes choisie,
De ta ceinture d'or, Vénus de Pompéi!

Elle est fière en son cœur de tes dons, ô Déesse!
Et l'orgueil d'être belle éclate dans ses yeux.
Mais son front est voilé d'une vague tristesse,
Et la vie est pesante à son sein glorieux.

Le mal des jours nouveaux s'allume dans ses veines.
Le monde a désappris ce sourire ingénu
Que reflétaient si clair les antiques fontaines;
Un âge de langueur et de fièvre est venu.

Les femmes ont senti passer dans leurs poitrines
Le mol embrasement d'un souffle oriental.
Une sainte épouvante a gonflé leurs narines
Sous des Dieux apparus loin de leur ciel natal.



Elles sont là, debout, ces femmes éternelles...

LEUCONOÉ

Ét celle-ci connaît la grande inquiétude;
La chose humaine brille et l'enveloppe en vain.
A ses sens délicats la terre est triste et rude;
Elle médite un monde immuable et divin.

Ses soupirs ont monté dans la sainte lumière.
O magique pouvoir, vertu d'un cœur pieux!
Tous les Dieux qu'elle aima viennent à sa prière
Parfumer son haleine et rafraîchir ses yeux.

Elle les voit si beaux! Son âme avide et tendre,
Que le siècle brutal fatigua sans retour,
Cherche entre ces Esprits indulgents à qui tendre
L'ardente et lourde fleur de son dernier amour.

Dans la troupe si douce aux âmes éphémères,
Elle choisit d'abord de ses regards en pleurs
Les Amantes des Dieux et les augustes Mères
Dont le cœur fut comblé d'ineffables douleurs :

La grande Phrygienne en hurlements féconde,
Et la Vénus en deuil près d'un enfant glacé,
Et cette bonne Isis qui cherche par le monde
Les membres précieux de l'époux dispersé.

Elles sont là, debout, ces femmes éternelles
Qui saignent à jamais des blessures du sort.
Quelle âme ne voudrait se confier en elles?
Elles savent quel goût ont l'amour et la mort.

Mais voici, blanc troupeau dans la pâle prairie,
Leurs fils et leurs époux, les Dieux adolescents
Qu'aux jours mystérieux, sur la couche fleurie,
Les femmes vont pleurer dans la myrrhe et l'encens;

L'enfant Atys, semblable aux vierges de Phrygie
Depuis que sa main blanche a mutilé sa chair,
Lui qui, menant la sainte et frénétique orgie,
Du bruit du tympanon remplit les monts et l'air,

Et qui, sous les pins noirs de son antique Amante,
D'un délire divin longuement transporté,
Par ses bonds, par les cris de sa bouche écumante,
Célèbre son impure et fière chasteté;

Et le jeune Barbare, astre clair de la Perse,
Le radieux Mithra, seigneur aux mille noms,
Qui, robuste et charmant, d'un poignard d'or transperce
Le céleste Taureau sous ses larges fanons;

Et l'Adonis fleuri tel qu'une belle plante,
Chasseur qui se plaisait à poursuivre les daims,
Et dont le sang rougit la cuisse étincelante,
Sous la morsure, hélas! d'un monstre aux pieds soudains.

Il repose, baigné de cinname et de larmes;
Sur son corps la blessure ouvre un calice bleu.
Et Leuconoé goûte éperdument les charmes
D'adorer un enfant et de pleurer un Dieu.

Tout s'éteint! Elle est lasse et n'est point apaisée.
Elle n'a pas donné tout l'amour de son cœur,
Et ses regards encor, sous la chaude rosée,
Traînent une inquiète et profonde lueur.

Solitaire, du fond de sa grande détresse,
Tendant au ciel son âme et ses ardentes mains,
Elle cherche, dans l'air du soir qui la caresse,
De plus tendres Esprits et des Dieux plus humains.

Elle voudrait savoir dans quelle ombre divine,
Sous quel palmier mystique, en quels bras endormi
Brille l'Enfant céleste et doux qu'elle devine,
Le maître souhaité, l'incomparable ami.

Ce Roi mystérieux qui console et qui pleure,
Ce second Adonis et plus triste et plus pur,
Ce nouveau-né qui doit mourir quand viendra l'heure,
Quel lait l'abreuve encor dans la maison d'azur?

Cherche, ô Leuconoé : va d'auberge en auberge
Voir si le Mage errant passe et n'apporte rien.
En quête de ton Dieu, visite sur la berge
Le Chaldéen obscur et le vil Syrien.

Courbe ta belle tête aux pieds du Juif immonde.
Ces impurs étrangers, humbles agitateurs,
Que travaille en secret la haine du vieux monde,
Sont tes bons conseillers et tes consolateurs.

Va demander ton maître à leur race exécrée.
Oh! ne te lasse pas : désire, espère et crois;
Cours épier, la nuit, quelque lueur sacrée,
Aux bouches des égouts et sous l'ombre des croix.

Tes sœurs et toi, cherchez, saintes aventurières,
La plus noire caverne où se cache un devin.
Des fanges des faubourgs, des sables des carrières,
Au milieu des sanglots, monte un souffle divin.

Un immense frisson passe dans la nuit sombre.
Femmes, femmes, hâtez vos anxieux travaux,
Et dans l'amas confus des visions sans nombre,
Pressentez, suscitez le Roi des temps nouveaux.

Vous seules préparez le salut de la terre.
Des femmes comme vous, le dégoût dans le sein,
Achèveront un jour la tâche salutaire
Et sauront voir Celui que vous cherchez en vain.

Il donnera la grâce et la gloire aux souffrances
Et, regardant les cœurs las désespérément,
Il viendra mettre en eux de longues espérances,
Avec la paix du deuil et du renoncement.

Mais toi, Leuconoé, mais vous, soyez bénies,
Femmes aux longs désirs, pour avoir aspiré,
Du fond des jours d'orgueil, aux douceurs infinies
De la sainte tristesse et de l'amour sacré.

LA PIA

POÈME

Deh, quando tu sarai tornato al mondo,
E riposato della lunga via,
. . . .

Ricordati di me, che son la Pia.
Siena mi fe, disfecemi Maremma:
Salsi colui, che, inanellata pria,

Disposato m'avea colla sua gemma.
DANTE. Il Purgatorio, c.V.

LA PIA

A Robert de Bonnières

« Quand tu seras retourné dans le monde
. . . .
Et reposé de ta route profonde,

« Oh! pense à moi qu'on nommait la Pia.
Sienne me fit, me défit la Maremme :
Le sait celui qui, tout d'abord, lia,
« En m'épousant, ma main avec sa gemme. »
Tel est le doux propos que Dante Alighieri
Écouta sur le seuil du Mont expiatoire,
Quand, sans plaindre son sang violemment tari,
L'Ombre recommanda qu'on eût d'elle mémoire.
Pour moi, jamais récit doucement soupiré
Ne traversa mon cœur d'un frisson plus sacré,
Ni de plus de pitié ne gonfla ma poitrine.
O Toscane gentille, ô Pia! je devine
A ta douceur combien vivre te fut amer,
Quelles larmes cuisaient comme l'eau de la mer,
Au long des nuits, tes yeux, tes grands yeux d'amoureuse
Et, sous tes cheveux noirs, ta joue ardente et creuse,
Et comme de son feu le charbon de douleur,
Renfermé dans ton sein, purifia ton cœur.

L'orgueilleuse cité de toute gentillesse,
Ta Sienne crénelée et peinte de blasons,
D'un murmure d'amour caressa ta jeunesse,
O vierge, et te nourrit de ses plus doux poisons.
Quand, ton missel aux mains, tu passais dans la rue,
Les durs condottieri souriaient à ta vue.
Et tu ne savais pas que l'homme est violent
Et que, prompt à l'amour, il est prompt à la haine.
Ta mère te pleura quand, sous ton voile blanc,
Un cavalier brutal, qu'enivrait ton haleine,
Épouse t'emporta dans son âpre manoir.
Et toi, tu suspendais tes bras à son cou noir,
Ta joue en rougissant pressait sa barbe rude;
Car tu l'aimais alors, ce seigneur au poil gris.
Mais le dégoût te vint au cœur et le mépris.
Dans le triste château, la lente solitude
Vint souffler le désir en tes légers esprits.
Ah! pourquoi fallut-il qu'à tes premières larmes
Quelque brun Florentin, enfant du gai savoir,
Chanteur venu de loin dans la brume du soir,
Apportât à tes pieds sa viole et ses charmes?
Le plus subtil esprit traversait son œil noir;
Il savait quels romans une femme préfère.
Quand bien des dits d'amour par vous deux furent lus,
Un soir, sans y penser, il vous advint de faire
Ce que tu redoutais et désirais le plus.

Quand tu rouvris les yeux, commença ton supplice :
Le remords te vêtit de son âpre cilice.
Un feu sombre troubla ton regard longtemps clair;
Péniblement tiré, ton souffle embrasait l'air,
Et tu tordais tes bras ardents, fille bien née,
Par toi-même à tromper, à mentir condamnée.

Mais tu savais mal feindre : et l'époux irrité
Devina ton bonheur à ta lividité.

Pour que fût expié ton tremblant adultère,
Il fallait le martyre et la croix salutaire.
Quand ton juge mauvais, quand ton stupide époux,
Les yeux voilés de sang comme un taureau jaloux,
Vint rompre ton beau corps et finir ta misère,
Tu formas de tes bras une croix sur ton sein,
Tu plias aisément ta bouche à la prière,
Et, quitte par ta mort envers ton assassin,
Tu fis monter l'ardeur de ta dernière haleine
Vers Celui qui reçut l'âme de Madeleine.

Le poète courtois garda ton souvenir,
Et si bien sut l'orner, triste patricienne,
Que plus d'un en pleura dans ta ville de Sienne;
Même il te rendit chère aux hommes à venir.
Et j'en sais qui, lisant comme il te fallut vivre,
Pour s'essuyer les yeux ont laissé choir le livre.

LA PRISE DE VOILE

POÈME

Ce soir, lorsque ayant bu jusqu'au fond le calice,
Lasse d'être à genoux, ployant sous ton cilice,
Et laissant jusqu'au sol tes mains jointes tomber,
Tu frémiras, craignant un jour de succomber
Sous le faix écrasant de tes saintes fatigues...

FRANÇOIS COPPÉE

LA PRISE DE VOILE

A Auguste Lacaussade

Dans l'ombre de la nef, les pâles Augustines
A pas silencieux se forment en deux chœurs,
Et l'orgue fait rouler les prières latines
Sur leurs fronts inclinés en de saintes langueurs.

Celle qui vint heurter la dernière à la grille,
Quand le monde eut blessé son cœur d'un trait mortel,
L'enfant aux fiers désirs, la belle jeune fille,
Des fleurs dans les cheveux, s'avance vers l'autel,

Vers l'autel revêtu des fleurs du sacrifice.
Elle a tenu ses yeux baissés pour ne pas voir
Son père se dressant du fond de l'édifice,
Devant elle, tranquille et blanc de désespoir.

Puis, belle, relevant sa tête ardente et pure,
Sur le coussin de soie elle a mis ses genoux :
Les ciseaux du Pasteur coupent la chevelure
Dont le parfum, la nuit, eût enivré l'époux.

Elle foule à présent ses boucles et ses roses
Sous ses pieds qui jamais ne courront dans les bois;
Et du voile de lin ses tempes sont encloses,
Ses tempes aux baisers promises autrefois.

Et l'Évêque, debout devant la vierge offerte,
Qui sut faire à son Dieu le plus cher des présents,
Montrant le ciel d'un doigt où luit la gemme verte,
Parle selon la paix de l'Église et des ans :

Mutans Evæ nomen.

« Certe il est plus léger que les tissus d'Asie,
Ma sœur, le voile blanc de l'Épouse choisie.
Il brille mieux au doigt que le saphir, l'anneau
Qui destine la Vierge aux noces de l'Agneau.
Plus que la soie et l'or le drap du scapulaire
Réjouit l'œil auquel la chrétienne veut plaire.
En cet âge d'orgueil où, comme au siècle ancien,
La femme danse autour du Bœuf égyptien,
Nous avons vu venir la Vierge du Cantique
Qui portait à son Roi l'Anémone mystique.
Elle a passé devant les sept Taureaux du seuil.
Du haut du trône d'or le Roi lui fait l'accueil.
Chérubins, apprêtez la harpe et la couronne!

« Et vous, prudentes sœurs dont l'essaim m'environne,
Abeilles que reçut la ruche d'Augustin,
Qui du lys virginal, de mélisse et de thym,
Sous le sceptre léger de la reine ouvrière,
Formez abondamment le miel de la prière,
Guidez la jeune abeille au tranquille vallon
Où fleurit en secret la rose de Sarôn.
Elle prendra le suc de la fleur bien-aimée,
Et toujours sa cellule en sera parfumée.

« Vous, Marie-Augustine! ô ma fille et ma sœur!
Soyez chaste avec joie et forte avec douceur :
Ne ralentissez point le zèle qui vous presse,

Gardez dans votre cœur une sainte allégresse.
Vous êtes devenue à la fois la Toison
Humide de rosée en l'aride saison,
Le Buisson du Prophète et la Verge fleurie;
Vous changez le nom d'Ève au saint nom de Marie.
Et la Vierge vous suit d'un regard diligent,
Debout, les pieds sur l'astre aux deux cornes d'argent.
Et quand les fils d'Adam sortiront de la tombe,
Votre Époux vous dira : « Lève-toi, ma colombe!
« Repose sur mon sein, dans mon éternité,
« Tes ailes de candeur et de simplicité. »

*
* *

Ainsi le doux vieillard assemble les images.
Exhalé de sa bouche, un parfum d'Orient,
Comme en un sanctuaire, en ton cœur souriant
Répand sa molle odeur avec ses beaux nuages.

Mais du monde, par toi si vite déserté,
Une voix qui ressemble aux bruits de la nature
S'élève et chante, et glisse à travers la clôture
Qui garde ton extase et ta virginité :

*
* *

« Puisqu'un charbon sacré brûle en toi le sang d'Ève,
Dit-elle enfant qui meurs d'un mal délicieux,
Dans le ciel entr'ouvert laisse nager tes yeux;
Ne te réveille point de l'ineffable rêve.

« Comme un pollen autour d'un bois de pins, dans l'air,
J'ai vu la volupté subtile et vagabonde
De sa poussière d'or envelopper le monde
Et d'effluves heureux pénétrer toute chair;

« Vierge, j'ai vu tes sœurs nouer sur leurs épaules
Le réseau de dentelle, et courir et s'asseoir
Près de l'ami furtif dans la brise du soir
Où passait par flocons la semence des saules;

« Dans le trèfle des champs, sous les fleurs du pommier
J'ai vu l'humide éclair de leur bouche mi-close,
Et sur leur front tiédi j'ai vu poindre la rose
Du désir fleurissant et de l'amour premier;

« J'ai vu leur chevelure en torrent déroulée,
Et leurs bras déchaînés, quand, fières de s'offrir,
Goûtant l'âpre douceur d'aimer et de souffrir,
Leur chair frissonnait, d'ombre et de pudeur voilée;

« J'ai connu leurs sanglots, leur ardente langueur
Et leur souffle orageux exhalé par rafales,
Lorsque aux pieds de l'amant, victimes triomphales,
Elles demandaient grâce et mouraient de bonheur;

« J'ai deviné l'épouse et la couche bénie
Sous les chastes rideaux qu'un crucifix défend,
Et le sein qu'ont vu seuls les yeux bleus d'un enfant,
Et l'orgueil de la mère et sa joie infinie.

« Eh bien! ce feu d'amour, ce frisson généreux,
Cette flamme attachée aux plus belles poitrines,
Sache-le donc, ma fille! a gonflé tes narines
Et d'un cercle d'azur couronné tes grands yeux.

« C'est cette volupté, cette Vénus, c'est elle
Qui consume tes sens de toi-même ignorés,
Et dans l'enchantement des mystères sacrés
Revêt pour toi ton Dieu d'une beauté mortelle.

« Épuise donc l'amour que ton cœur a rêvé,
L'amour de Catherine et l'amour de Thérèse;
Qu'au long de soixante ans, tes deux lèvres de braise
Baisent les pieds du Christ sur l'humide pavé!

*
* *

« Si tu gardes ta foi, qu'importe qu'elle mente!
La beauté de l'amant n'est qu'au cœur de l'amante,
Et l'univers entier n'est qu'une vision.
Mais telle qu'un poète ou telle qu'une sainte,
Embrassant ton cher Dieu d'une invincible étreinte,
Sauras-tu prolonger ta belle illusion?

« Et puisqu'on n'est heureux que de l'amour qu'on donne,
Sais-tu si les yeux bleus de ta blanche Madone
T'échaufferont sans fin d'un doux rayonnement?
Sais-tu si ton Jésus imprima ses stigmates
A tes pieds, à tes mains, contre tes tempes mates
Et jusqu'en ta poitrine assez profondément?

« Pourras-tu, comme a fait cette ardente Marie,
Portant un paradis dans ton âme fleurie,
Vivre d'un rêve unique et mourir en rêvant?
Sauras-tu voir, comme elle, au fond des basiliques,
Le tombeau déserté, les témoins angéliques,
Et sentir près de toi l'Ami, le Dieu vivant?

« Si tu perdais un jour ton mystique courage,
Si tes yeux épuisés se fermaient au mirage
De ta Jérusalem rose au faîte des monts,
Si ton ciel s'éteignait dans une heure d'épreuve,
Tu te réveillerais plus vide que la veuve,
Toi qui n'as point ta part de ce que nous aimons.

« Il te faudrait alors, ô rivale des anges,
Superbe enfant montée au-dessus de nos fanges!
Du fond de ta misère envier celles-là
Dont l'âme, près de nous, ou lassée ou ravie,
Poursuit naïvement le songe de la vie
Sur ce vieux sol humain d'où ton cœur s'envola.

« L'argile aimante est chère à ces âmes d'argile.
Si dans nos bras leur joie est légère et fragile,
Bien mieux que toi du moins, et plus fidèlement,
Elles sauront garder l'ombre des espérances
Et la séduction des chères apparences
Jusqu'à l'irréparable évanouissement. »

L'AUTEUR A UN AMI

L'AUTEUR A UN AMI

Lorsque, du ciel léger chassant les hirondelles,
L'automne en frissonnant ramène les longs soirs,
La grand'ville reçoit nos deux têtes fidèles,
Que parfuma la fleur des sauvages terroirs.

Un logis nous attend dans quelque rue aimée
Des prêtres, des vieillards, des chats et des savants.
Vers nos fenêtres monte une jaune ramée.
Nous entendons tinter les cloches des couvents.

Nos têtes, tout le jour sur la tâche inclinées,
S'appliquent en silence à des pensers nouveaux.
Car ta vie et la mienne, en nos jeunes années,
Sont deux lampes brûlant sur de calmes travaux.

Fatigués vers le soir de la plume et du livre,
Dans le proche jardin nous errons bien souvent.
Toujours surpris de vivre et de regarder vivre,
Nous jetons de vains mots emportés par le vent.

Un avare soleil de novembre s'incline
Et chasse les enfants, et les jeux et les cris.
Seul l'occident revêt une teinte opaline;
Le cygne du bassin vogue sous un ciel gris.

La bise fait rouler les feuilles du platane
Au sable de l'allée et fouette également
Les cheveux tout blanchis au col d'une soutane
Et le tulle qui presse un visage charmant.

Et nous montons, ami, sur les belles terrasses.
Là, des couples troublés viennent s'entretenir
Sous le marbre où revit, fleur des anciennes races,
Quelque dame de France au plaisant souvenir.

Les mortes, en leur temps jeunes et désirées,
D'un frisson triste et doux troublent nos sens rêveurs;
Et la fuite des jours, le retour des soirées
Nous font goûter la vie avec d'âpres saveurs.

La retraite aux tambours nous chasse vers la rue,
Et, quand la vague nuit réveille le désir,
Tu me parles, ami, d'une forme apparue,
Blanche et noire, et trop chère, impossible à saisir.

Novembre 18..

Notes

NOTE I

Page 195

LES NOCES CORINTHIENNES

Au temps des premiers Césars, une sorte de délire agita les esprits. Dans l'unité confuse de ce monde triple, à la fois romain, hellénique et barbare, les grandes voies, ouvertes par les légionnaires, livraient passage à toutes les folies. Toutes les superstitions furent échangées. Rome accueillit dès longtemps les cultes morbides de l'Orient. Les prodiges de l'Inde, les enchantements de la Thessalie, les merveilles de l'Afrique, mère féconde des monstres, les pratiques italiotes du néo-pythagorisme se mêlaient, se confondaient. Il s'en dégageait une sorte de vapeur bizarre qui, étendue sur le monde, voilait et déformait toute la nature. Les esprits étaient encore soumis à une culture savante. Mais des connaissances variées et une intelligence subtile ne servaient qu'à imaginer des prodiges et à multiplier les superstitions. Les curieux faisaient volontiers de longs voyages. Les routes étaient sûres. Un citoyen romain trouvait dans chaque ville des institutions protectrices et des magistrats favorables. Des hôtes, auxquels il était recommandé, lui fournissaient le toit et le feu, selon la coutume antique dont il facilitait l'exercice en pourvoyant lui-même à ses vivres. En chemin, il visitait les temples, les lieux sacrés, et il se faisait initier aux mystères. Rien n'était moins secret que ces mystères, rien n'était plus goûté que ces initiations. Et de toutes parts, aux oreilles, aux yeux troublés, se manifestaient des prodiges, des oracles, des œuvres de magie. Les sophistes, les rhéteurs, avidement écoutés, entretenaient le délire des esprits. Tous leurs discours, comme il a été dit de ceux de Dion, répandaient un parfum semblable à celui qui s'exhale des temples.

Phlégon le Trallien fut un enfant du siècle. Né dans cette Lydie de race si mêlée, de mœurs si diverses, esclave formé

aux lettres, affranchi d'empereur, il n'avait en somme de patrie que l'Empire. Il fit par aventure une description de la Sicile. Il devient historiographe de l'empereur Hadrien, et certes il était bien l'annaliste d'un César curieux[1]. Il composa, pour un monde affolé de merveilles et pour un prince astrologue, un livre des *choses merveilleuses*. Ces choses furent crues d'autant mieux qu'elles étaient complètement absurdes. Il nous en reste quelques débris et notamment une lettre d'un procurateur à quelque fonctionnaire de l'*aula* impériale. Il n'est pas difficile de s'apercevoir que cette lettre est apocryphe. Les premiers siècles de l'ère chrétienne abondent en écrits supposés. Les faussaires faisaient parler Enoch ou Hermès. Nulle critique, nulle défiance. On voulait croire, on croyait.

Voici cette lettre qui n'a pas, que je sache, été traduite encore en français. Le commencement du récit manque. On peut, avec Xylander, le restituer de la sorte en substance:

Philinnion, fille de Démostratos et de Kharitô, s'unit secrètement, bien que morte, à l'hôte de sa famille, Makhatès. La nourrice les surprend.

... Elle franchit la porte, entre dans le lieu réservé aux hôtes, et, à la lueur de sa lampe, elle voit la jeune fille assise auprès de Makhatès. Ne pouvant se contenir devant cette prodigieuse apparition, elle court vers la mère, elle appelle à grands cris, elle presse Kharitô et Démostratos de se lever et de la suivre, afin de voir leur fille. Elle l'a vue vivante et, par la volonté de Dieu, assise avec l'hôte dans la chambre hospitalière. Kharitô, lorsqu'elle entendit ce discours incroyable, fut d'abord atterrée par la grandeur de la nouvelle et par le trouble de la nourrice, et elle se sentit défaillir. Puis, se rappelant sa fille, elle pleura. Toutefois elle dit que la nourrice délirait, et elle lui ordonna de sortir aussitôt. Mais la nourrice lui reprocha de manquer, par négligence, l'occasion de voir sa fille. «Car, disait la vieille servante, je ne suis pas folle et je n'ai point perdu l'esprit.» Enfin, Kharitô, malgré elle, à moitié pour céder aux instances de la nourrice, à moitié par la curiosité de voir ce qu'il y avait de vrai en tout cela, se rend à la porte de la demeure réservée aux hôtes. Mais un assez long temps s'était écoulé depuis l'avis donné par la nourrice, et ceux qui avaient été vus dormaient dans l'ombre. La mère, en regardant avec

[1] *Hadrianus, curiositatum omnium explorator. (TERTULL.)*

attention, crut reconnaître des vêtements et le profil d'un visage. Comme elle n'avait alors aucun moyen de s'assurer si ce qu'elle voyait était véritable, elle regagna son lit; elle comptait se lever matin et surprendre sa fille, ou, si elle venait trop tard, apprendre tout de Makhatès qui ne pourrait mentir, interrogé sur une telle chose. Donc elle se retira sans rien dire. A la première lueur du jour, la jeune fille, soit sur le signe d'un Dieu, soit par quelque hasard, se retira et déçut sa mère. Celle-ci vint et elle eut le chagrin de ne la point trouver. Alors elle dit tout ce qu'elle savait au jeune homme, son hôte, elle embrassa les genoux de Makhatès, elle adjura cet homme de ne rien taire et de ne point trahir la vérité. Lui, anxieux dans son cœur, troublé, pouvait parler à peine: «C'est elle, c'est Philinnion!» dit-il. Et il conta l'origine de cette union et les désirs de la jeune fille qui lui avait dit: «Je me cache de mes parents pour venir à toi.» Et, pour qu'on ne doutât point de ses paroles, il ouvrit un coffre et il en tira ce que la jeune fille avait laissé: l'anneau d'or qu'il avait reçu d'elle et la bande d'étoffe qu'elle avait oublié de nouer au-dessous de ses seins, la nuit précédente. Kharitô, en voyant des signes si manifestes, poussa un grand cri, déchira ses vêtements, arracha de sa tête les bandelettes, se jeta à terre et mena une seconde fois un grand deuil. Voyant tous ceux de la maison dans une grande douleur et pleurant comme s'ils eussent dû ensevelir Kharitô, l'hôte troublé se mit à consoler cette mère, la supplia de cesser ses lamentations et promit de lui montrer sa fille si celle-ci revenait. Kharitô, touchée de ces paroles, le pressa de veiller à tenir promptement sa promesse, et elle rentra dans sa demeure. Quand tomba la nuit et quand approcha l'heure où Philinnion avait coutume de venir auprès de l'homme qu'elle aimait, tous attendirent sa venue. Elle vint. Lorsqu'elle fut entrée dans la chambre au temps accoutumé et qu'elle se fut assise sur le lit, Makhatès ne montra point de surprise. Il ne croyait nullement s'être uni à une morte. L'enfant venait soigneusement à lui, à l'heure fixée; elle mangeait et buvait avec lui. Il n'ajoutait pas foi à ce qu'on lui contait. Il supposait que quelques-uns de ceux qui ensevelissent les morts avaient arraché du sépulcre de Philinnion ses vêtements et ses ornements d'or et qu'ils les avaient vendus au père de la jeune fille inconnue qui le visitait. Il fit appeler par un esclave Démostratos et Kharitô. Ils vinrent:

ils virent Philinnion. Ils restèrent d'abord muets, accablés, foudroyés par un si prodigieux spectacle. Puis ils poussèrent un grand cri et embrassèrent leur fille. Alors Philinnion leur dit: «O ma mère et mon père, qu'injustement vous m'avez envié les trois jours que je devais passer avec l'hôte dans la maison paternelle, sans nul maléfice! Vous gémirez de nouveau à cause de votre curiosité. Moi, je retourne dans la demeure qui m'est assignée. Et ce n'est point sans une volonté divine que je suis venue ici.» Elle dit et tomba morte. Son corps visible fut couché sur le lit. La mère et le père l'embrassèrent. Ce fut dans toute la demeure un grand tumulte et des lamentations à ce spectacle irréparablement terrible, à cette incroyable aventure.

Aussitôt le bruit s'en répandit par la ville et vint à moi. Cette nuit même, j'ai retenu la foule d'hommes qui affluait vers la maison. Car je craignais que quelque chose d'extraordinaire ne fût tenté, quand une telle nouvelle serait publiée. Le lendemain le théâtre fut rempli de curieux. Quand toutes les circonstances furent rapportées à chacun isolément, nous convînmes d'aller avant tout au tombeau pour nous assurer si le cadavre était dans le cercueil, ou si le cercueil était vide. Quand nous eûmes ouvert la chambre où tous les morts de cette famille reposaient, nous vîmes les autres cadavres étendus sur leur lit et les ossements de ceux qui étaient morts depuis longtemps. Sur le lit où Philinnion avait été déposée et ensevelie, nous trouvâmes l'anneau de fer de l'hôte et la coupe d'or qu'au premier jour elle avait reçue de Makhatès. Surpris, stupides de surprise, nous allâmes aussitôt chez Démostratos, dans la salle réservée aux hôtes, pour voir si là était vraiment le corps de la jeune fille. L'ayant vu, couché à terre, nous nous rendîmes à l'assemblée, car ce qui venait de s'accomplir était grand et incroyable. Comme l'assemblée était tumultueuse, et comme il était à peu près impossible d'expédier aucune affaire, Hyttos, qui passe chez nous non seulement pour un devin excellent mais aussi pour un illustre augure, et qui a approfondi tout ce qui est de l'art divinatoire, se leva et ordonna que le cadavre de la jeune femme fût enseveli hors de l'enceinte (bien loin qu'on le portât une seconde fois en terre, au milieu de nous). Il ordonna d'apaiser Hermès souterrain et les Erinnys. Il prescrivit à chacun de purifier, de laver d'eau lustrale les choses sacrées et de faire des sacrifices aux dieux Mânes. Il me prescrivit spécialement de sacrifier à l'Empereur, à la République, à

Hermès, à Zeus Hospitalier et à Arès, et de procéder soigneusement. Il dit, et nous fîmes ce qu'il avait ordonné. Makhatès, l'hôte que le spectre avait visité, de douleur, se donna la mort. Au surplus, si tu décides qu'il faille écrire à l'Empereur, touchant cette affaire, fais-le moi savoir par une lettre. Je pourrai même envoyer quelques témoins qui ont tout vu. Sois bien.

L'auteur de cette relation veut être cru à la lettre; il n'omet aucune des circonstances qui peuvent donner à son récit les caractères de l'authenticité. Pour prévenir les défiances, il montre qu'il les a eues toutes. Et, malgré la minutieuse exactitude du narrateur, son récit nous touche par quelque chose de vague et de profond. Il y a dans ce qu'il conte une beauté qui lui échappe. Il veut préciser un fait, il laisse entrevoir un symbole. Cette morte amoureuse a je ne sais quoi d'une chrétienne. Le Nazaréen semble l'avoir effleurée. Gœthe, dont le génie portait la lumière sur tout ce qu'il explorait, illumina les ténèbres du Trallien. Il fit voir en ces deux amants, séparés par leurs parents et rejoints par une force mystérieuse, deux victimes de la lutte des Dieux qui agita le monde depuis Néron jusqu'à Constantin. Il fit *la Fiancée de Corinthe.*

Bien que ce poème ait creusé son sillon dans toutes les mémoires, on se plaira à le retrouver ici. J'en donne une traduction que M. Camille Benoit a bien voulu me communiquer.

LA FIANCÉE DE CORINTHE

D'Athènes à Corinthe allait un jeune homme encore inconnu dans cette ville. Il comptait sur la bienveillance d'un des habitants. Les deux pères, unis par l'hospitalité, avaient fiancé leur fille et leur fils dès l'enfance.

Mais sera-t-il le bienvenu, s'il n'achète pas chèrement les bonnes grâces de ses hôtes? Il est encore païen, lui et les siens; eux sont déjà chrétiens et baptisés. Une foi nouvelle vient-elle à germer, souvent l'amour et la fidélité sont arrachés comme de l'ivraie.

Et déjà reposait dans le silence la maison tout entière, père et filles; seule veillait la mère. Elle accueille son hôte de très

bonne grâce et le conduit aussitôt à la chambre de parade. Le vin et les mets brillent avant qu'il en ait témoigné le désir; ayant ainsi pris soin de son hôte, la mère lui souhaite une bonne nuit.

Pourtant les mets étalés n'excitent pas sa faim; la fatigue lui fait oublier le boire et le manger, de sorte qu'il s'étend tout vêtu sur le lit; et il va s'assoupir, quand un convive étrange ouvre la porte et entre.

Alors il voit, à la lueur de sa lampe, une jeune fille sous un voile et dans des vêtements blancs, s'avancer, modeste et silencieuse, dans la chambre, portant autour du front un bandeau noir et or. Quand elle aperçoit le jeune homme, elle leve, tremblante dans sa surprise, une blanche main.

«Suis-je, s'écria-t-elle, si étrangère dans la maison, que je n'aie pas entendu parler de l'hôte? Hélas! c'est ainsi qu'on me retient dans ma cellule! et maintenant je me trouve face à face avec la honte. Continue à reposer là sur cette couche, et je pars, rapide, telle que je suis venue.

— Reste, belle vierge!» Ainsi appelle l'adolescent, et il s'arrache précipitamment à sa couche. «Voici les dons de Cérès et de Bacchus et tu apportes l'amour, chère enfant! Tu es pâle d'effroi! Très chère, viens, et voyons, éprouvons combien les Dieux nous sont propices.

— Ne t'approche pas, ô jeune homme! ne bouge pas. Je n'appartiens point à la joie. Déjà le dernier pas, hélas! est fait par la maladive illusion de ma bonne mère, qui dans sa convalescence a fait ce serment: Que la jeunesse et la nature soient désormais vouées au Ciel.

» Et la foule variée des anciens Dieux a déserté aussitôt la maison silencieuse. Invisible, un seul est maintenant adoré dans le ciel, un Sauveur sur la croix. Des victimes tombent ici: «ce ne sont ni agneaux ni taureaux, mais des créatures humaines, sacrifice ineffable!»

Et le jeune homme l'interroge; il pèse tous les mots, aucun n'échappe à son esprit. «Est-il possible qu'en ce lieu tranquille

la fiancée tant aimée soit debout devant moi ? Maintenant sois mienne! Le serment de nos pères a imploré pour nous la bienveillance céleste.

— Tu ne m'obtiendras pas, chère âme! C'est ma seconde sœur qu'on te destine. Quand je me désolerai dans ma cellule silencieuse, hélas! entre ses bras pense à moi, qui ne pense qu'à toi, qui me meurs d'amour, et qui bientôt me cacherai dans la terre.

— Non! j'en jure par cette flamme propice qui nous présage Hymen, tu n'es pas perdue pour le bonheur et pour moi! tu me suivras dans la demeure paternelle. Bien-aimée, reste ici! Célèbre maintenant avec moi le festin des noces inattendues.»

Et déjà ils échangent des gages de fidélité; elle lui présente une chaîne d'or, et il veut lui donner une coupe d'argent, travaillée avec art, comme il n'y en avait pas d'autre. «Cela n'est pas pour moi; mais, je t'en prie, donne une boucle de ta chevelure.»

Aussitôt retentit, sourde, l'heure des Esprits; et c'est alors seulement qu'elle parut à l'aise; avidement elle huma d'une bouche pâle le sombre vin couleur de sang; mais du pain de froment, qu'il lui offrit avec amitié, elle ne prit pas le plus petit morceau.

Et elle tendit la coupe au jeune homme; comme elle, il but, hâtif, gros de désir. C'est l'amour qu'il réclame au paisible repas; ah! son triste cœur était malade d'amour. Mais elle résiste, pendant qu'il persiste à la supplier, jusqu'à ce qu'il se laisse tomber pleurant sur le lit.

Et elle vient et se jette à son côté: «Hélas! avec quelle peine je te vois dans l'angoisse. Mais hélas! si tu effleures mes membres, tu sentiras avec des frissons ce que je t'ai caché. Aussi blanche que la neige, mais froide comme la glace, est la bien-aimée que tu t'es choisie.»

Violemment il la saisit de ses bras vigoureux, pénétrés de la force virile d'un jeune amour: «Espère donc de te réchauffer

encore près de moi, quand tu me serais envoyée de la tombe!» Echange d'haleines et de baisers! Surabondance d'amour! «Ne brûles-tu pas, et ne me sens-tu pas brûler ?»

L'amour les lie plus étroitement l'un à l'autre, des larmes se mêlent à leur volupté. Avide, elle aspire les flammes de sa bouche, chacun n'a plus conscience de soi qu'en l'autre. L'amoureuse fureur du jeune homme échauffe le sang figé de la vierge, mais il ne bat pas un cœur dans sa poitrine.

Cependant se glisse dans la galerie la mère encore occupée, à cette heure tardive, des soins de la maison. Elle écoute à la porte et longtemps écoute quel est ce bruit étrange. Soupirs plaintifs et cris d'ivresse des fiancés, bégaiements de l'amoureux délire.

Surprise, elle s'arrête à la porte, parce qu'elle doit d'abord se convaincre, et elle entend avec colère les suprêmes serments et les caressantes paroles d'amour... «Chut! le coq s'éveille!... Mais la nuit prochaine, seras-tu encore ici ?...» Et baisers sur baisers.

La mère ne contient pas sa colère plus longtemps; elle ouvre, rapide, la serrure connue... «Y a-t-il dans cette maison des filles assez éhontées pour se mettre tout d'abord à la volonté d'un étranger ?...» C'est ainsi qu'elle entre. A la lueur de la lampe elle voit... Dieu! elle voit sa propre enfant.

Et le jeune homme, dans son premier effroi, veut couvrir sa bien-aimée avec le voile virginal, et soi-même avec le tapis de sa couche. Mais elle se détourne aussitôt, et, comme par la puissance de l'esprit, sa stature s'élève longtemps et lentement du lit à la voûte.

«Mère! mère! dit-elle d'une voix profonde, c'est ainsi que vous m'enviez ma belle nuit! Vous me chassez de cette chaude place; ne m'éveillez-vous que pour le désespoir? Ne vous suffit-il pas de m'avoir ensevelie toute jeune dans le linceul et dans la tombe ?

» Mais je suis poussée par un arrêt singulier hors de mon étroite demeure pesamment ouverte. Les chants que murmurent

vos prêtres et leur bénédiction n'ont aucun pouvoir. Le sel et l'eau ne refroidissent pas un cœur qui fait palpiter la jeunesse; hélas! la terre ne refroidit pas l'amour.

» Ce jeune homme me fut d'abord promis, alors que le temple serein de Vénus était encore debout. Mère, vous avez pourtant manqué à votre parole, parce qu'un vœu mauvais et contre nature vous enchaînait! Mais nul Dieu n'exauce la mère qui jure de refuser la main de sa fille.

» Hors du tombeau je suis poussée, pour revenir chercher ce bien que je n'ai pas eu, pour revenir aimer cet homme déjà voué à la mort, et pour sucer le sang de son cœur. Si maintenant c'en est fait de celui-là, il faut que j'aille à d'autres, et que ma rage immole le peuple des jeunes hommes.

» Bel adolescent! tu ne peux vivre plus longtemps; tu vas languir à cette place. Je t'ai donné ma chaîne, j'emporte avec moi la boucle de tes cheveux. Regarde-la bien: demain ta chevelure sera blanche et elle ne redeviendra brune que là-bas.

» Ecoute, mère, ma dernière prière: fais dresser un bûcher, ouvre mon étroite demeure d'angoisse, et conduis par les flammes les amants au repos. Quand l'étincelle jaillira, quand le bois s'embrasera, nous nous envolerons au sein des Dieux antiques.»

Tel est ce poème si touchant, si mystérieux et si profond. J'ai repris à mon tour et développé cette vieille histoire, car je n'ai rien trouvé qui peignît mieux le déclin des Dieux antiques et l'aube chrétienne dans un coin de la Grèce.

NOTE II

Page 297

LEUCONOÉ

Il ne faut pas qu'un poème ait besoin de glose, et je ne crois pas qu'un commentaire soit utile pour l'intelligence de ma *Leuconoé*. Mais ceux qui s'intéressent en même temps aux conceptions poétiques et aux études d'histoire voudront peut-être bien lire ces quelques lignes sur les femmes d'Horace. Je les tire d'un article qui a paru dans *Le Temps* du 5 janvier 1875[1]:

Ces femmes qu'aimait Horace étaient, sous leurs noms italiens ou grecs, pour la plupart des filles d'Orient, des Juives, des Syriennes. C'est par elles que l'Orient, avec ses folies, commença à envahir Rome et à troubler le génie latin. Ces étrangères apportaient leur religion. Toute femme, à travers les plus folles aventures, garde un Dieu chéri dans un pli de sa robe. Ces âmes orientales remplirent Rome de divinités étranges, de rites barbares, de cultes énervants. C'était tout un monde secret et nouveau. Elles nourrissaient des troupes d'astrologues, de devins, de charlatans. Elles firent la fortune des Chaldéens immondes et de tout ce qui, dans la ville, tirait des horoscopes et vendait des miracles.

Ces créatures troublées, inquiètes, lasses de tout, parce que tout leur était facile, se sentaient prises d'un incurable ennui, d'un grand mal de cœur. Leur souffrance était la pire de toutes, le désir dans la fatigue. C'est le mal qui fait les grandes pénitentes. Rien n'était assez divin pour elles, rien assez hors de la

[1] Je renvoie aussi le lecteur à une excellente étude de M. Jules Soury sur *la Délia de Tibulle*, qui, publiée d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, a précédé mon essai sur les femmes d'Horace. Michelet a jeté sur le même sujet quelques paroles fécondes dans sa *Bible de l'Humanité (le Monde femme)*.

nature; rien ne donnait assez d'ombre et de mystère à leur piété sensuelle.

Horace, malade des nerfs et ayant déjà employé aux trois quarts la somme de vie qui était en lui, vint chercher à Baïa un hiver tiède et clément. Il y rencontra une courtisane dont il devint l'ami avec la discrétion que donnent, dans la maturité de l'âge, la connaissance des voluptés jointe à l'habitude de la pensée. Le poète la nomme du nom tout hellénique de Leuconoé. Il se peut qu'elle portât ce nom, soit qu'elle l'eût pris par goût et pour plaire, soit qu'elle l'eût reçu de ses parents et qu'elle fût Hellène. Leuconoé, que travaillait, comme ses pareilles, une curiosité maladive, interrogeait les astrologues; tout l'avait trompée; elle se prenait à la science décevante des Chaldéens. Horace le lui reprocha avec son sens latin si net et si clair:

> Tu ne quæsieris, scire nefas, quem mihi, quem tibi
> Finem Di dederint, Leuconoe, nec Babylonios
> Tentaris numeros. Ut melius, quidquid erit, pati!
> Seu plures hiemes, seu tribuit Juppiter ultimam,
> Quæ nunc oppositis debilitat pumicibus mare
> Tyrrhenum, sapias, vina liques; et spatio brevi
> Spem longam reseces. Dum loquimur, fugerit invida
> Ætas. Carpe diem, quam minimum credula postero.

Voilà la sagesse d'Horace. La pauvre fille de Baïa n'est si parfaite ni si tranquille: elle ne veut pas d'une mort irrévocable. L'intérêt des choses futures l'occupe et la tourmente. Qu'importent à l'étrangère Jupiter Capitolinus, gardien de la Ville éternelle, et les Dieux immuables comme les lois? Ses divinités à elle sont cachées dans l'ombre impure des faubourgs. C'est là qu'avec Délia, lavée d'eau lustrale et vêtue de lin, elle va s'asseoir devant les portes de la Déesse égyptienne et s'enivrer du bruit des sistres d'airain. Mais ce ne sera pas assez pour elle de ces Dieux rigides de l'Afrique, d'Isis, bonne comme la nature, indifférente comme elle, du noir Sérapis, d'Osiris qui meurt pourtant, et qu'on peut pleurer; ce ne sera pas assez du beau Mithra, de toutes les douces figures du ciel perse et des adorables mutilés venus des sanctuaires phrygiens.

Il faut à ces femmes une foi plus attendrie et des Dieux plus humains. Leur inquiétude et leur douleur s'accroîtront jusqu'aux jours d'Acté et des pudiques prostituées, jusqu'à l'heure de rémission, alors qu'il leur sera donné de goûter la

douceur des larmes, la joie des expiations, les délices du martyre. Horace, en formant sa science des voluptés, a méconnu la plus nécessaire à l'homme, la volupté des larmes. Horace voulait croire que le pontife gravirait éternellement le Capitole, accompagné de la vierge silencieuse. Il ne savait pas que bientôt les jeunes sœurs de sa Tyndaris et de sa Leuconoé, les premières, frapperaient mortellement ces Dieux latins vers qui le Chant séculaire ne monterait pas deux fois; il ne savait pas que des femmes malades abattraient le grand édifice romain, changeraient le monde et seraient les premières chrétiennes.

Appendice

LES PREMIERS ÉCRITS D'ANATOLE FRANCE

Avant de faire paraître en librairie ses premiers ouvrages, réunis dans ce volume, Anatole France a collaboré à des revues périodiques et à plusieurs journaux (voir la *Chronologie* dans le premier volume de la présente édition). On a connaissance également de quelques poésies et d'écrits divers qui n'ont jamais été imprimés et que l'auteur lui-même n'eut jamais l'intention de joindre à ses œuvres complètes.

Cependant, en 1897, Georges Vicaire, dans le tome III de son *Manuel de l'Amateur de Livres du XIXe siècle*, signala, en tête de la notice consacrée à Anatole France, une plaquette in-8 de neuf pages, intitulée

LA LÉGENDE DE SAINTE RADEGONDE
REINE DE FRANCE
Paris, France Libraire, quai Voltaire, s. d.
(1859)

Vicaire fournit sur cette publication le commentaire ci-après:

« N'est pas à la Bibliothèque Nationale et ne figure pas au *Journal de la Librairie*. Je n'ai pu voir cette brochure que je cite d'après un catalogue de la librairie Voisin (nº 123, octobre 1893) où se trouve insérée la note suivante: « Cette curieuse brochure, entièrement autographiée, est le début littéraire de M. Anatole France, le brillant écrivain (qui avait alors quinze ans). Elle est d'une extrême rareté et c'est à peine si l'auteur a dû en conserver le souvenir. Elle a été tirée à petit nombre d'exemplaires; dédiée par M. France à ses chers parents, la *Légende de Sainte Radegonde* se vendait chez M. France père, libraire honorable et instruit, dont quelques-uns d'entre nous ont gardé le souvenir. Cet exemplaire, qui est une véritable curiosité bibliographique, porte un envoi autographe signé de l'auteur, ainsi conçu: « Aux petits enfants à naître de M. Aubry. »

« Première publication de M. Anatole France. Je tiens de M. Anatole France que cette *Légende de Sainte Radegonde* était un devoir qu'un de ses oncles avait autographié. »

Ultérieurement Louis Barthou a conté l'histoire de cette brochure dans l'Annuaire de la *Société des Amis des Livres* (1924) et publié la lettre qu'Anatole France lui avait adressée sur sa demande.

Voici le texte de cette lettre :

MON CHER LOUIS BARTHOU,

«Comment un esprit comme le vôtre, capable d'embrasser de grandes choses, peut-il s'amuser à ces bagatelles ? Mais, puisque vous le voulez, je vous conterai l'histoire véritable d'un devoir d'écolier.

»Ce devoir, je ne sais pourquoi, fut couronné par l'Académie Stanislas, composée des meilleurs élèves de rhétorique et de philosophie. Cet honneur flatta le cœur de ma mère qui avait peu d'occasions de s'enorgueillir de moi, car je ne brillais pas au collège.

»Cette *Légende de Sainte Radegonde* révélait que j'avais lu Augustin Thierry; elle ne témoignait pas de beaucoup d'intelligence chez un grand garçon de quinze ans. Telle qu'elle était ma chère maman la trouva fort belle. On la lut en famille; le grand-père Dufour, qui assista à cette lecture, fut ému et pleura. Ce grand-père Dufour, second mari de ma grand'mère maternelle, en réalité ne nous était de rien, ma mère étant du premier lit. Hyacinthe Dufour, sergent en 1814, s'était couvert de gloire, à Montmirail, sous les yeux de l'Empereur. Ce fut son malheur et le malheur de ses proches. Ayant dépensé ce jour-là, sur le champ de bataille, toute sa vertu, il ne lui en resta plus pour le reste de sa vie, qui se prolongea fort avant sous le second Empire. Il fit le tourment de ma pauvre grand'mère, qui l'adora jusqu'à sa mort. Je l'ai peint sur le vif dans un récit encore inédit du *Petit Pierre*. J'ai pris seulement la licence d'en faire un oncle, pour cette raison que, n'étant pas son petit-fils par le sang, me donner pour son petit-fils adoptif m'obligeait à trop de retenue.

»Hyacinthe, quand je le connus, portait bien le poids de son grand âge. Des yeux bleus tout à fait charmants éclairaient son visage rose. Il parlait avec douceur, d'une voix agréable. Son air, ses manières, ses propos respiraient la bonté, la vertu, l'honneur. En réalité, ivrogne et débauché, il mit sa malheureuse femme sur la paille, fit d'innombrables dupes, et exerça toutes sortes de métiers sans gagner dans aucun la moindre considération. On le connut successivement professeur d'écriture et de comptabilité, courtier d'assurances, marchand de vins en gros, inspecteur des halles à Paris, copiste pour les théâtres, secrétaire de monsieur Étienne, de monsieur Étienne «moins grand, disait-il, pour être entré à l'Institut par son mérite que pour en avoir été exclu par un roi», associé à un marchand d'hommes de la rue Saint-Honoré et débattant le prix des rengagements dans un débit de vins à l'enseigne des *Deux Grenadiers*. Mon père refusait de le recevoir. Espérant qu'il s'amenderait sur ses vieux jours, ma mère lui rouvrit notre maison. Elle croyait alors que, revenu de ses erreurs, il vivait avec sa vieille femme en paix dans un petit logis de la rue du Dragon. Le traître le disait et célébrait les joies de la vie de famille. Mais du matin au soir et bien souvent la nuit, établi dans un cabaret de la rue Rambuteau, il y tenait bureau d'homme d'affaires et d'écrivain public, conseiller des petits boutiquiers en faillite et secrétaire des servantes amoureuses. Il avait ce qu'on appelait, à cette époque, une belle main, c'est-à-dire une belle écriture. Cette belle main commençait à trembler. Pourtant elle gardait encore quelque maîtrise et excellait dans la bâtarde. Il jura à ma mère qu'il s'estimerait heureux et fier d'immortaliser par la calligraphie, dans sa vieillesse indigente, l'œuvre de cet enfant studieux, promis à une meilleure fortune.

»— Puisse Anatole, s'écria-t-il, marcher sur les traces de monsieur Étienne !

»Peut-être ces louanges me donnèrent-elles un mouvement d'orgueil. Mais mes parents connaissaient trop Hyacinthe pour croire que son admiration était sincère et son dévouement gratuit. Ils les acceptèrent pourtant avec reconnaissance.

»C'est dans le cabaret de la rue Rambuteau que, devant un litre de vin rouge et un sac de marrons rôtis, fredonnant un refrain de Béranger, le grand-père Hyacinthe Dufour calligraphia sur papier autographique *La Légende de Sainte Radegonde*, en novembre 1859.

»Mon cher Barthou, il m'a fallu pour vous complaire ramener ma pensée sur ce devoir couronné. On y trouve la preuve que je fus un garçon peu développé pour mon âge. Par vos soins

beaucoup le sauront qui l'eussent ignoré. Je ne suis pas assez sot pour m'en fâcher.

« Un mot enfin pour la satisfaction du bibliophile. L'exemplaire que vous possédez est celui de mon père. Il y a ajouté un portrait de Radegonde ; il l'a fait habiller, assez mal, par un petit relieur de la rue Mazarine dont j'ai oublié le nom ; il a inscrit de sa main, au bas du titre, au crayon bleu, la date de novembre 1859. Il y a des petites choses qu'on se rappelle tandis qu'on en oublie de grandes. Je puis vous dire que mon père acheta ce portrait de Radegonde dix centimes à sa voisine madame Rosselin, successeur de Delpech, quai Voltaire.

» Croyez, mon cher Louis Barthou, à ma très vive amitié.

ANATOLE FRANCE

» *Saint-Cyr-sur-Loire, 12 avril 1918.* »

Considérée dès lors comme le premier ouvrage d'Anatole France, *LA LÉGENDE DE SAINTE RADEGONDE* est devenue une relique bibliophilique. La *Société Anatole France* en a fait paraître, en 1969, une réimpression en fac-similé, avec une notice de M. Jean Bloch.

Le Collège Stanislas, où Anatole France a fait ses études, conserve dans ses archives d'autres compositions du futur écrivain : *La Légende de Guttemberg* (1859), *La Légende de la Recluse* (1860), *Le Goût des Jardins* (1861), *Méditation sur les ruines de Palmyre* (1861).

La *Légende de Sainte Radegonde* ayant fait l'objet d'une impression à quelques exemplaires (et même d'une réimpression à cent exemplaires), il convenait de la faire figurer dans la présente édition des *Œuvres complètes d'Anatole France*. Toutefois, étant donné qu'il s'agit en réalité d'un simple devoir d'écolier, il a semblé convenable de l'insérer en *Appendice*.

LA LÉGENDE DE SAINTE RADEGONDE

A un Père et une Mère bien aimés,

CHERS PARENTS,

Les premiers mots que prononce l'enfant sur la terre sont *maman, papa ! !* Ce sont les seuls mots qu'il sache, aussi, les applique-t-il à toutes choses : s'il souffre, il crie « *maman* », s'il veut quelque chose, il dit « *maman* », s'il a besoin d'aide, il appelle « *maman* ». Puis quand la mère lui a appris à exprimer quelques idées, il dit : « *maman je t'aime ; papa je t'aime* ». Ces mots, hymne de reconnaissance que n'a dicté ni la crainte ni la cupidité, sont l'expression d'une amitié bien naturelle. Ainsi font tous les enfants, ainsi fit votre Anatole. Maintenant que, grâce à vos soins, il apprend à parler le langage des hommes, il ne sera pas plus ingrat que le petit enfant qui exprime son amour pour sa mère avec tant de simplicité et de vérité, il vous consacrera toutes les lignes sorties de sa plume ; sur chacune des pages qu'il écrira vous pourrez lire : « *A mes chers parents* ». D'ailleurs, à quels juges plus indulgents et mieux disposés que vous en ma faveur pourrais-je présenter mes faibles essais ?

Votre fils dévoué :

ANAT. FR. TH.

20 novembre 1859

LÉGENDE DE SAINTE RADEGONDE

Chloter roi de Soissons s'était joint comme auxiliaire à son frère Théoderich pour combattre les Thuringiens. Les Thuringiens furent défaits et leur pays, mis à feu et à sang, devint tributaire des Franks.

Après la victoire, Chloter *et* Théoderich *se partagèrent les prisonniers, parmi ceux qui échurent au roi de Soissons, était une enfant de race royale, qui par sa beauté et sa grâce précoce attira son attention; cette enfant, c'était Radegonde fille de Berther roi des Thuringiens. Chloter se la réserva pour l'épouser; il la fit élever dans la religion chrétienne et lui fit apprendre les lettres latines.*

Dès lors, elle conçut un profond dégoût pour les barbares oppresseurs de sa patrie, meurtriers de ses pères au milieu desquels le sort l'avait jetée.

O Dieu! vous savez seul ce que souffrit cette vierge née pour un monde meilleur quand elle fut contrainte à s'unir avec le farouche Chloter. *Vous savez seul combien furent amères les larmes qu'elle versait dans ce palais qui la séparait du cloître, l'objet de tous ses désirs.*

Les crimes de son époux lui inspiraient une sainte horreur, elle ne cessait d'implorer pour lui la miséricorde divine. Souvent elle se réfugiait seule avec l'évêque Fortunat dans une tourelle du palais. Là, elle chantait les louanges du Dieu des Chrétiens et Fortunat l'accompagnait sur la harpe. Ces pieux accents étaient de temps en temps troublés par le bruit lointain que faisaient les convives de Chloter, *en vidant des coupes d'hydromel.*

Quand elle ne priait point, elle gémissait; quand elle avait cessé les cantiques divins, elle chantait les malheurs de ses pères réduits en servitude par les Franks.

»J'ai vu, disait-elle, les femmes traînées en esclavage, les mains liées et les cheveux épars, l'une marchait nu-pieds dans le sang de son mari, l'autre passait sur le cadavre de son frère.

»Chacun a eu son sujet de larmes et moi j'ai pleuré pour tous. J'ai pleuré mes parents morts, il faut aussi que je pleure ceux qui sont restés vivants.

»Quand mes larmes cessent de couler, quand mes soupirs se tarissent, mon chagrin ne se tait pas.

»Lorsque le vent murmure, j'écoute s'il m'apporte quelque nouvelle; mais l'ombre d'aucun de mes proches ne se présente à moi.

Tout un monde me sépare de ceux que j'aime le plus. En quels lieux sont-ils? Je le demande au vent qui siffle, je le demande aux nuages qui passent; je voudrais que quelque oiseau vînt m'apporter de leurs nouvelles.[1]

Mais elle ne put supporter longtemps la vue de tous les désordres dont la cour était alors le théâtre. Elle va trouver St Médard, elle se prosterne à ses pieds et le supplie de lui accorder le voile religieux. Médard hésite à consommer un si grand sacrifice. «Jusqu'où iront, se dit-il, les passions du roi quand la pieuse Radegonde ne sera »pas là pour y mettre un frein. Si la vertu et l'innocence s'éloignent »du trône qu'y restera-t-il? hélas! le crime et l'impiété!» Radegonde voit son hésitation: «Pasteur, lui dit-elle, si tu refuses de me consa»crer au Seigneur, il te demandera compte de l'âme de sa brebis.» Médard *reconnaît que sa résolution est inébranlable; il lui impose les mains sur la tête, rompt son mariage et la consacre Diaconesse.*

Quand le sacrifice est accompli Médard va trouver Chloter et lui annonce sous le voile allégorique que Radegonde a quitté la vie du monde et embrassé la vie de Dieu. «Monarque des Franks, lui »dit-il, une fleur croissait au milieu des ronces et des épines, le »jardinier céleste l'a prise et l'a portée dans une terre qui lui sera »propice.»

Chloter comprit le sens de ces paroles et il allait faire expier au prélat la hardiesse de son message, mais au souvenir de la pieuse Radegonde, qui d'un seul regard désarmait tout son courroux, l'ordre expira sur ses lèvres.

Radegonde seule retenait par sa présence le bras vengeur de Dieu; ce bras qui n'était resté si longtemps levé que pour mieux frapper, s'appesantit alors de tout son poids sur le monarque criminel. Une voix grondait dans son cœur comme le tonnerre au jour d'orage: »Assassin de ton fils et des enfants de ton frère, lui disait cette »voix, tu seras accablé le reste de tes jours du poids de la vengeance »divine, le remords déchirera ton âme, tes jours seront pleins »d'amertume et tes nuits remplies d'angoisses. Point de sommeil, »point de repos pour l'assassin.»

Pendant que Chloter était ainsi dévoré de remords, Radegonde vivait en paix dans le monastère qu'elle avait fondé, au milieu

[1] Ces poésies sont de V. Fortunat qui les met dans la bouche de Radegonde. Le passage que je cite ici se trouve dans les *Récits des temps mérovingiens* d'Augustin-Thierry.

des jeunes vierges qui avaient imité sa piété. Dans ce pieux asile elle partageait son temps entre la prière et l'étude des lettres.

Fortunat, qui avait fait résonner sa lyre jusque dans le palais du roi des Franks, était encore là pour chanter les hymnes divins sous les voûtes du monastère.

Chloter voyait bien que le bonheur était dans cet asile de la vertu et non sur un trône souillé de sang, souvent ne sachant comment échapper à la vengeance divine, il portait ses pas vers ce séjour de paix; on le voyait le teint livide, la chevelure en désordre, assis au pied du mur, s'écriant: «Quelle est donc ta puissance, roi du »ciel, toi qui traites ainsi les rois de la terre?»

FIN

Bibliographie

ALFRED DE VIGNY

A. *Edition originale*

ALFRED DE VIGNY. Etude. Eau-forte par G. Staal. Paris, Bachelin-Deflorenne, 3, quai Malaquais, 3. MDCCCLXVIII. In-16. Couverture ocre jaune, imprimée, avec la mention: «Collection du Bibliophile français». 2 ff. (faux-titre et titre); 1 f. (Préface); 152 pages, et 1 f. non chiffré. Au verso de ce feuillet: «Achevé d'imprimer le 20 mai 1868 aux frais de la librairie Bachelin-Deflorenne par Jules Bonaventure.»

B. *Deuxième édition originale*

ALFRED DE VIGNY. Edition revue et corrigée par l'auteur. Décorée d'un portrait d'Anatole France par Antoine Bourdelle et de compositions dessinées et gravées sur bois par J.-L. Perrichon. Paris, Claude Aveline, 1923 (paru en 1924). In-4° carré, de 212 pages. Couverture chamois, imprimée.

POÉSIES

I POÈMES DORÉS

A. *Edition originale*

LES POÈMES DORÉS. Paris. Alphonse Lemerre, Passage Choiseul, 27-29. MDCCCLXXIII. In-12, sous couverture chamois imprimée. 2 ff. (faux-titre et titre), 146 pages, 1 f. non chiffré.

Six pièces ne figurent pas dans l'édition originale. Ce sont: *La Perdrix ; Les choses de l'Amour ont de profonds Secrets ; Ames obscures ; La Veuve ; A Théophile Gautier, sur sa nouvelle d'*Arria Marcella; *Au Poète.*

En revanche, l'édition originale comprend deux pièces: *Blason* et *Dernières Tendresses*, qui ne figurent plus dans les éditions actuelles. On en trouvera le texte ci-après.

BLASON

I

Diane de Noirlys a dix-neuf ans à peine ;
Un lys de sable, un lys aussi noir que l'ébène,
Depuis quatre cents ans, étend sur son blason,
Dans un champ d'argent clair, sa morne floraison.
Diane a mis sa main longue et patricienne
Que glace le beau sang d'une race ancienne,
Dans la main d'un époux dont l'amour est clément,
Dans une main qui sait étreindre doucement,
Mais qu'en secret, sous l'or héraldique des bagues,
La tristesse engourdit de ses étreintes vagues.

II

Il voit venir le jour, il voit tomber le soir
Sans rien craindre jamais, sans jamais rien vouloir,
Ce jeune homme aux yeux lents et froids, Jacques de Naves
Drapé dans ses dédains monotones et graves,
Il vit comme on voyage, et jette avec ennui
La vapeur d'un cigare entre le monde et lui ;
Il passe, insoucieux de la route suivie
Et sans prendre sa part des choses de la vie.
Sa Diane superbe est l'unique butin
Qu'il ait jamais daigné disputer au destin.

1869

DERNIÈRES TENDRESSES

Blottie au cœur du bois, c'est la Maison du Garde.
Le toit rouge s'effondre et le mur se lézarde :
On avait déserté cette vieille maison.
Une brusque ravine, où se dresse un calvaire,
La recouvre d'un pli de son ombre sévère,
Et de vieux châtaigniers en bordent l'horizon.

Mais aujourd'hui le toit fume dans la futaie ;
La laveuse, le soir, voit, à travers la haie,
Une femme embrasser un enfant de dix ans.
Ce sont deux inconnus qu'un souffle de septembre
Apporta. Leur valet et la femme de chambre
Passent droits et muets devant les paysans.

Pour elle, dans le clos où les mauvaises herbes
Fleurissent devant elle, et de leurs fronts superbes
Caressent ses genoux désespérément las,
Maîtresse aux blanches mains de ce verger sauvage,
Elle semble cacher quelque intime veuvage,
Un de ces deuils qu'on porte en robe claire, hélas !

D'où vient-elle ? — Un mouchoir aux fleurons de marquise,
Sous ses doigts, à l'air vif mêle une haleine exquise :
Les philtres de Paris en ont charmé l'odeur.
Que voir de plus ? — Ce chiffre aux nielles de sa bague
— Deux lettres, deux destins — est l'aveu tendre et vague
Que son bonheur secret surprit à sa pudeur.

Mais aujourd'hui son front blessé par la souffrance
A la sérénité des maux sans espérance ;
Nuls chemins ici-bas ne tentent plus ses pieds.
Toute proche déjà des peines éternelles,
Elle laisse briller dans l'or de ses prunelles
L'orgueil impie et froid des bonheurs expiés.

Elle a dans son fauteuil une morne attitude :
Sur ses genoux, ses mains, pleines de lassitude,
Etendent longuement leurs repos résolus.
En mémoire d'amour ou pour sa sépulture,
Elle a mis des parfums d'une étrange nature
Sur son corps précieux et qui va n'être plus.

Elle regarde avec ses beaux yeux de malade
L'enfant qui tient son livre et rêve l'escalade
Du vieux pignon plein d'ombre où s'endorment les nids.
Elle pâlit : l'odeur de la luzerne enivre
Sa faiblesse ; elle sent un âcre amour de vivre,
Des vertiges affreux, des regrets infinis.

L'enfant se tient près d'elle en mordant sa grammaire ;
Les beaux cheveux châtains que lui donna sa mère
Ondulent sur son dos aux plis du velours noir.
Il se tait : les enfants n'aiment pas qu'on se meure.
Il redoute, en songeant combien est longue une heure,
Le glacial ennui de la leçon du soir.

Mais elle, tout à coup tendre, presque coquette,
Languissante et pourtant d'un geste de conquête,
L'entraîne dans ses bras qu'elle ferme sur lui.
Elle est pour cet enfant, pour ce fragile maître,
Plus belle que jamais elle ne daigna l'être
Dans l'éclat des salons où son triomphe a lui.

Qu'est-ce que les baisers, l'étreinte, les caresses,
Sinon les vains efforts de nos grandes détresses ?
Ces doigts de femme ont peur dans ces cheveux d'enfant ;
Sur ce visage frais la mère douloureuse
Appuie en frissonnant sa joue ardente et creuse,
Et soulève, à mi-voix, l'avenir étouffant :

« Cher, cher petit, dans peu de jours, en ma mémoire,
On va sur ton chapeau mettre une plume noire,
Et t'enfermer les doigts dans des gants violets.
Quand on aura conduit ta maman dans la terre,
Tu quitteras, mon fils, la maison solitaire
Dont on ne rouvrira plus jamais les volets.

« Il faudra retourner à Paris, chez ton père...
Enfant, ne pleure pas : il t'aimera. J'espère
Qu'il se souvient encor du temps où tu naquis.
Dis-lui que je suis morte humiliée et lasse,
Consentant qu'il me juge et qu'il me fasse grâce ;
Que j'ai... Mais ce sera dans ma lettre au marquis.

« Tu diras seulement : « Votre pitié bénie
« Accorda mon sourire à l'épouse bannie.
« Ma mère est devant Dieu, me voici devant vous.
« Je viens, après les siens, prendre vos bras pour chaîne :
« J'ai ma part dans l'amour et non pas dans la haine.
« Je suis tendre et petit : mon père, soyez doux ! »

A partir de ce jour, plus faible et plus câline,
Couverte élégamment d'un linceul de maline,
La mourante resta dans sa chambre, à son feu.
L'enfant — c'était le temps où la campagne est grise —
Observait dans un coin sa mère avec surprise,
Ne faisait plus de bruit, et pâlissait un peu.

Paris, 22 novembre 1870

B. *Publications antérieures*

Parmi les poèmes qui composent les POÈMES DORÉS, certains ont paru antérieurement, dans des revues ou des recueils:

Sur une Signature de Marie Stuart. — AMATEUR D'AUTOGRAPHES, nº de novembre-décembre 1868, p. 315;

Un Sénateur romain. — SONNETS ET EAUX-FORTES, Lemerre, 1869 (treizième sonnet);

La Danse des Morts. — PARNASSE CONTEMPORAIN, de 1869;

La Part de Madeleine. — IBID.;

L'Adieu (sous le titre: *Dans une Eglise*). — L'ARTISTE, 1er août 1869;

Le mauvais Ouvrier. — L'ARTISTE, 1er avril 1870.

II LES NOCES CORINTHIENNES

A. *Edition originale*

LES NOCES CORINTHIENNES. LEUCONOÉ, LA VEUVE, LA PIA, LA PRISE DE VOILE, L'AUTEUR A UN AMI. Paris, Alphonse Lemerre, 1876. In-12, sous couverture chamois, imprimée. 2ff. (Faux-titre et titre), 2 p. préface, 182 pages.

B. *Publications antérieures*

La première partie des *Noces corinthiennes* a paru dans *le Parnasse contemporain*, de 1876.

Le poème intitulé *Leuconoé* a paru dans *la République des Lettres*, du 20 janvier 1876.

III POÉSIES

A. *Première édition collective*

Poésies d'Anatole France. LES POÈMES DORÉS. IDYLLES ET LÉGENDES. LES NOCES CORINTHIENNES. Paris, A. Lemerre, 1896. In-12, sous couverture imprimée, 298 pages. Portrait d'Anatole France par Mongin.

B. *Publications antérieures*

Des six pièces qui ne figuraient pas dans l'édition originale des POÈMES DORÉS, deux se rencontrent déjà dans l'édition originale des NOCES CORINTHIENNES. Ce sont: *Les Choses de l'Amour*... et *La Veuve*.

Deux ont paru dans le CALENDRIER DES DAMES, de Charavay: *Ames obscures* (CALENDRIER de 1882) et *La Perdrix* (CALENDRIER de 1884).

Des deux dernières, écrites à l'occasion de la mort de Théophile Gautier, l'une, le quatrain inspiré par la nouvelle d'*Arria Marcella*, est inédite, bien qu'appartenant à un poème dont on connaît des épreuves imprimées; l'autre, intitulée: *Au Poète*, a paru dans le TOMBEAU DE THÉOPHILE GAUTIER, en 1873.

La pièce suivante, publiée en 1925 dans l'*Almanach de la Gazelle*, n'a jamais été rééditée:

CONFIDENCE

Poésie inédite

Elle existe pourtant maladive et charmante
L'épouse qui ne sait jamais qu'être l'amante,
Que la chose permise épouvante en secret,
A qui son amour coûte un suprême regret
Et qui, parmi les fleurs, victime pâle et tendre,
Meurt du bonheur d'un autre et meurt sans rien comprendre.
Parfois elle se livre et parfois se défend
Dans sa pudeur de Reine et sa grâce d'enfant:
Elle glace d'effroi l'alcôve et l'illumine
Et porte un cœur ardent sous sa toison d'hermine.

Anatole France

IV LES NOCES CORINTHIENNES
représentées.

Distribution de la première représentation donnée à l'Odéon, le 30 janvier 1902:

HERMAS	*MM.*	*Albert Lambert*
HIPPIAS		*Vargas*
THÉOGNIS		*Decœur*
UN PÊCHEUR		*Duparc*
KALLISTA	*Mmes*	*Tessandier*
DAPHNÉ		*Piérat*
ARTÉMIS		*O. de Fehl*
LA NOURRICE DE DAPHNÉ		*Dehon*
APHRODITE		*Franquet*
LA MUSE		*Maille*
LA SAGA		*Jeanne Even*
PHRYGIA		*Fonteney*

La Musique de F. Thomé a été exécutée par l'orchestre de E. Colonne.

Distribution de la première représentation donnée à la Comédie-Française, le 9 février 1918, matinée de gala au profit de l'Œuvre franco-britannique pour les pays dévastés de France. Musique inédite de M. Henri Büsser.

HERMAS	*MM.*	*Silvain*
HIPPIAS		*Albert Lambert fils*
THÉOGNIS		*Jacques Fenoux*
UN PÊCHEUR		*Alcover*
DAPHNÉ	*Mmes*	*Piérat*
ARTÉMIS		*Delvair*
KALLISTA		*Madeleine Roch*
LA SAGA		*Fayolle*
LE PROLOGUE		*Maille*
APHRODITE		*Gabrielle Robinne*
LA NOURRICE DE DAPHNÉ		*Jeanne Even*
PHRYGIA		*Nizan*
UNE FEMME		*Roussel*

Figuration, orchestre et chœurs.

LES NOCES CORINTHIENNES

Tragédie lyrique
Musique de Henri Büsser

Distribution de la première représentation donnée à l'Opéra-Comique le 10 mai 1922:

HIPPIAS, ténor	*MM.*	*Trantoul*
L'ÉVÊQUE THÉOGNIS, basse		*Vieuille*
HERMAS, baryton		*Allard*
LE PÊCHEUR OLPIS, basse		*Dupré*
UN DIACRE, personnage muet.		
DAPHNÉ, soprano	*Mlle*	*Yvonne Gall*
KALLISTA, mezzo-soprano	*Mme*	*Lyse Charny*
LA MUSE, soprano	*Mlles*	*Marthe Coiffier*
ARTÉMIS, soprano		*Réville*
APHRODITE, mezzo-soprano		*Sibille*
LA SAGA, mezzo-soprano		*Estève*
MIRRHINA, première danseuse		*Sonia Pavloff*
LA NOURRICE, personnage muet.		
PHRYGIA, personnage muet.		

Chœur des Jeunes Hommes.
Chœur des Vignerons.
Chœur des Chrétiens.
Chœur des Femmes esclaves.
Chœur du Prologue.

Le texte de cette œuvre lyrique a été modifié et réduit considérablement, afin de constituer un livret adapté à la musique.

Lors des représentations données en 1918, Anatole France dut faire dans son texte un certain nombre de coupures. Les vers supprimés ne figurent pas dans les éditions conformes aux représentations de la Comédie-Française (Lemerre 1923 et Calmann-Lévy 1924). Ils se répartissent de la façon suivante:

PREMIÈRE PARTIE

scène III:
Mais parce qu'il mourut...
...les champs de la Nuit. (4 vers)
scène IV:
Et toi-même, qui donc...
...ton évangile? (8 vers)
Enfant, colombe intacte...
...les deux mains dans l'attente. (12 vers)

DEUXIÈME PARTIE

scène V:
Je veux goûter la moule...
...tu sois très bien traité... (12 vers)
scène VI:
Quand un premier duvet...
...conçus par eux. (4 vers)
L'enfant jette en jouant...
...tournent les Moeres. (8 vers)
Car la vigne se plaît...
...me tendant le sel. (12 vers)
Car tes actes sont bons...
...au seul époux. (8 vers)
Il n'aime point la vie...
...autant qu'elle est vieille. (8 vers)
scène VII:
Je vois la glauque mer...
...j'aime une vierge. (8 vers)
Ni parmi les tombeaux...
...sa forme la première. (16 vers)
scène IX:
Et quand, pliant l'osier...
...mes pas familiers. (8 vers)
Mais quoi? tu ne parais...
...tu reconnais ma voix. (4 vers)
Jeune fille; crois-en...
...une grâce divine. (4 vers)
Souvent tu rougissais...
...les mœurs des cités. (8 vers)

D'une divine horreur...
...ton cœur agité? (4 vers)
Tu lèves contre moi...
...pour qui l'homme est cher. (8 vers)
La nef, fendant les eaux...
...Et la pitié tardive éclaircira son front. (32 vers)
scène X
Dieu! jusque sous mon toit...
...un lit étranger? (4 vers)

TROISIÈME PARTIE

scène VI
Tu n'es point une enfant...
...ta gloire et ton asile. (4 vers)
scène VII
La clarté de tes yeux...
...aux vapeurs du matin. (4 vers)
Un don est sur ta bouche...
...aux choses interdites. (4 vers)
Tout est bon, tout est doux...
...l'avenir incertain. (4 vers)
scène VIII
Vous voulez être unis?...
...la gloire abonde. (4 vers)
Pourquoi ce cri sinistre...
...triste pâleur. (8 vers)

TABLE DES MATIÈRES

ALFRED DE VIGNY

PRÉFACE DE 1868 9
PRÉFACE DE 1923 11
NOTE 101

POÉSIES

LES POÈMES DORÉS

A LA LUMIÈRE 111
LES CERFS 113
LA MORT D'UNE LIBELLULE 115
LA MORT DU SINGE 117
LA PERDRIX 119
LES ARBRES 120
LES SAPINS 121
LE CHÊNE ABANDONNÉ 124
THÉRA 126
MARINE 127
SUR UNE SIGNATURE DE MARIE STUART 128
LE DÉSIR 129
Les choses de l'amour ont de profonds secrets.... 132
LA VISION DES RUINES 133
LES AFFINITÉS 136
VÉNUS, ÉTOILE DU SOIR 142
LA MORT 146
ÂMES OBSCURES 147

IDYLLES ET LÉGENDES

LE CAPTIF 151
LA FILLE DE CAÏN 153
HOMAÏ 156
LE VÉNUSBERG 162
UN SÉNATEUR ROMAIN 164
LA VEUVE 165
SOUVENIR 166
LE MAUVAIS OUVRIER 167
LA SAGESSE DES GRIFFONS 168
A THÉOPHILE GAUTIER 170
LE REFUS 171
LE BÛCHER DE SANTAL 174
LA DERNIÈRE IMAGE 175
LE BASILIC 177
LA DANSE DES MORTS 182
L'ADIEU 186
AU POÈTE 189
LA PART DE MADELEINE 191

LES NOCES CORINTHIENNES

PRÉFACE 197
PROLOGUE 199
PREMIÈRE PARTIE 205
DEUXIÈME PARTIE 229
TROISIÈME PARTIE 269

LEUCONOÉ 297
LA PIA 305
LA PRISE DE VOILE 311
L'AUTEUR A UN AMI 319

NOTES 323

APPENDICE 337

BIBLIOGRAPHIE 347

Cet ouvrage
réalisé d'après les maquettes
de Gilbert Gilliéron
est une production des Editions
Edito-Service S.A., Genève



Imprimé en France